





Digitized by the Internet Archive
in 2025

Natchez Mills
Paris 1923



Il a été tiré de cet ouvrage :

- 10 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10;*
- 20 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 30;*
- 60 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 31 à 90,*
- 120 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 91 à 210.*

L'édition originale a été tirée sur papier de fil.

LA CHARTREUSE DU REPOSOIR

Copyright 1924 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A RENÉ BOYLESVE

Mon cher ami,

*Laissez-moi vous offrir ce livre en témoignage
d'une amitié de trente ans.*

*La vie, si elle n'a pas dédaigné de nous enrichir,
ne nous a ni changés ni séparés. Je me reporte avec
douceur à ces temps de notre jeunesse où nous
communions dans la même ferveur littéraire, où tous
deux nous voyions dans la littérature la transcription
véridique et poétique ensemble de la sensibilité
humaine. Vous écriviez alors cette Sainte-Marie-des-
Fleurs que j'aimais déjà pour son ardente flamme; je
m'égarais dans le Mirage sentimental que Lucien
Corpechot m'a récemment arraché pour les lecteurs du
Gaulois et que j'hésite à publier en volume, tant j'en
aperçois les défauts. C'étaient des romans d'amour.
Après trente ans, en avons-nous perdu le goût? Mais
le goût se perd-il jamais de l'éternelle aventure de joie
et de douleur qui dore ou assombrit les jours?*

*Je vous surprenais récemment, dans votre ermi-
age de la rue des Vignes, tout secoué par le spectacle
des arbres voisins que l'on abattait. Il vous faut
l'ébranlement de tout l'être pour écrire. Qui sait?
Nous devons peut-être à des vandales ces Souvenirs*

du jardin détruit qui, après tant d'ouvrages tour à tour profonds et tendres ou bien ironiques et narquois, seront l'œuvre de votre maturité.

J'ai repris, dans la Chartreuse du Reposoir, la forme de récit direct dont je me suis servi dans la Maison morte et dans Yamilé sous les cèdres. Trilogie de tragiques romans de passion. Si j'ai tâché d'installer sur un roc la maison qui doit durer, je m'attarde à contempler les tempêtes qui la viennent assaillir. Il me semble que vous prendrez quelque intérêt à regarder celle-ci de votre fenêtre, qui est pour vous un poste de vigie quand vous ne la fermez pas pour regarder en vous-même...

Votre admirateur et ami,

HENRY BORDEAUX.

Paris, ce 10 avril 1924.

LIVRE PREMIER

UN SECRET DE FAMILLE

I

LE « CHOUAN »

Je me rappelle, comme si la scène était d'hier, bien qu'elle date aujourd'hui d'une trentaine d'années, les figures bouleversées de ma mère et de ma grand'tante Bernardine, — celle que nous appelions plus familièrement tante Dine (1), — quand, à mon retour de promenade, un soir, je prononçai bien innocemment, devant les deux chères femmes qui veillaient sur ma jeunesse cette simple phrase :

— Savez-vous chez qui je viens de goûter? Chez la mystérieuse Mme de Laury.

Bien innocemment? Je n'en suis pas très sûr. La comtesse de Laury était notre nouvelle voisine de campagne au bord du lac Léman, sur cette pointe d'Yvoire qui ferme le grand lac en face de Nyon en Suisse, et qui était alors un fouillis d'arbres où se perdaient, de loin en loin, un chalet rustique ou une cabane de pêcheur. Nous passions nos vacances sur ce coin de sol privilégié où la lumière du jour se double dans une coupe d'eaux bleues, partagés entre les explorations de la rive, entreprises sur une mauvaise barque qui nous valait mille recomman-

(1) Voir *la Maison*.

dations de prudence, et celles de l'intérieur qui nous conduisaient dans les bois abandonnés d'Exce-nevex ou de Massongy peuplés de bolets aromatiques et, dans les bruyères, d'oranges pareilles à des œufs au miroir dont nous étions les ardents chasseurs. Après la mort de mon père, j'étais devenu le petit chef de famille, ce qui me procurait des égards, non de la part de mes frères et sœurs portés aux détestables pratiques de la démocratie privée par cet esprit d'égalité qui anime tous les enfants, mais de celle de ma mère et plus spécialement de tante Dine qui croyait au retour prochain du comte de Chambord et à la nécessité du pouvoir absolu : or, à ses yeux, j'étais le roi de la maison, sous la régence maternelle toutefois. Certes, je comprenais l'importance de mon avènement et même j'en ressentais de l'orgueil. Mais je n'entendais pas être le prisonnier de tant de grandeur. Comme un Louis XIV adolescent, j'aurais aimé rencontrer quelque remuante et bouillonnante Mariè Mancini, quitte à lui opposer plus tard la raison d'État. Il n'y en avait point à dix kilomètres à la ronde. L'habitation la plus rapprochée de notre petite propriété des Coudriers, le château de Laury était clos hermétiquement depuis nombre d'années et même passait dans le pays, sans que la cause m'en fût connue, pour un fâcheux repaire de sorcières, quand brusquement nous apprîmes que les persiennes en avaient été poussées et qu'on avait aperçu aux fenêtres des dames, de belles dames assurant même la rumeur publique. De belles dames ! L'annonce m'avait perforé les oreilles. Elle me

chantait dans la tête. Sans doute avait-elle provoqué, — et je n'étais pas sans l'avoir remarqué, mais nous écartons si allégrement ce qui nous contrarie, — des hochements de tête significatifs.

— *Elle* n'osera pas, avait déclaré péremptoirement tante Dine, sans préciser davantage.

Qui, elle? Et pourquoi n'oserait-elle pas? Cependant, j'avais sans retard commencé l'investissement de la place par terre et par eau : ma barque me déposait sur une grève que les roseaux dissimulaient à demi, et mes promenades me conduisaient dans la châtaigneraie qui confinait au domaine. Je constatai par moi-même que la rumeur publique n'était pas en défaut. Le château était habité : des fleurs même ornaient les pelouses.

Un jour que je débarquais, pieds nus, afin de mieux pouvoir tirer sur les galets mon embarcation, et que je me croyais à l'abri des regards indiscrets, je vis venir à moi, sur le sentier qui suit la rive sans la serrer étroitement, les deux dames que l'on avait signalées et que je guettais depuis si longtemps de mes observatoires : la mère et la fille sans doute ; la mère, d'une beauté mûrissante et brune qui ne m'inspira aussitôt qu'aversion, car elle était visiblement de cette sorte de femmes qui ont l'habitude d'être entourées, de recevoir tous les hommages, d'imposer leur autorité comme un dogme, et ce joug n'est supportable que si la grâce toute-puissante de la jeunesse l'accompagne ; la fille, longue et mince, un peu dégingandée encore, avec des nattes de cheveux châtons, une belle carnation de blonde, un air réservé et même languissant et

triste, assez étrange à surprendre sur un visage de quinze ou seize ans (elle n'accusait pas davantage). De loin, j'avais pu les prendre pour deux sœurs, tant la plus âgée montrait de souple aisance dans la démarche et la plus jeune de laisser-aller et presque de fatigue de vivre. Mais, de près, je ne remarquai plus que le crépuscule de l'une et le trop acide printemps de l'autre, quand j'eusse préféré une saison intermédiaire et plus lumineuse.

Mme de Laury, — ce ne pouvait être qu'elle, — m'aborda en propriétaire courroucé :

— Que venez-vous faire ici?

Interloqué, je répliquai assez piteusement :

— Me baigner, madame, me baigner sur cette grève de sable fin.

— Mais vous êtes chez moi.

— Il n'y avait jamais personne.

— Nous sommes revenus. C'est notre droit. Et d'abord, qui êtes-vous?

Je me présentai : François Rambert. Elle répéta mon nom comme si elle le connaissait, et même comme si elle en était frappée un peu plus que de raison. Et sans doute le devait-elle connaître en effet, car elle changea de ton et de parole incontinent :

— Du moment que vous êtes notre voisin, monsieur, déclara-t-elle, vous avez toutes les permissions et vos visites nous seront toujours agréables.

Confus de cette amabilité inespérée, je considérai mes pieds nus avec un grand embarras dont elle s'aperçut et dont elle me tira en me priant de me rechausser au plus vite, afin de venir goûter au

château. De tout l'après-midi elle ne cessa pas de m'entourer de mille galanteries et gentillesses qui m'ouvraient des perspectives infinies sur les perfections dont l'art de plaire est susceptible, quand une femme intelligente et raffinée veut s'y exercer pour le seul plaisir d'éblouir un petit provincial gauche encore et mal équilibré ; mais je n'avais d'yeux que pour sa fille qui me témoignait aussi de l'intérêt, à sa manière plus calme et discrète, — du moins j'étais porté à me l'imaginer à cause d'un regard velouté dont j'avais découvert le charme ingénu, qui me changeait d'un excès de préciosité protectrice et qui se posait sur moi, humide et brillant comme ces pétales de fleurs alourdis d'une goutte de rosée.

Je rentrai donc aux Coudriers, enchanté de mon invitation. Aussitôt j'en fis part à mon entourage dont je savais pourtant affronter le blâme, car j'avais deviné son hostilité envers les dames de Laury. Mais il montra une telle consternation que mes prévisions s'en trouvèrent vingt fois dépassées. Tante Dine jetait sur ma mère des yeux sévères ensemble et suppliants, comme si elle la mettait en demeure d'intervenir. Et ma mère, sans avoir besoin de prendre son mot d'ordre, me déclara d'une voix altérée, mais ferme, une voix dont elle ne se servait que dans les circonstances graves et qui m'émouvait profondément, parce qu'elle me révélait à elle seule une invincible force cachée :

— François, tu ne peux pas retourner chez cette femme.

Elle évitait même de la nommer. Je subissais déjà trop l'attrait mal défini encore des inconnues pour accepter un tel verdict sans réclamer une explication. Cette explication, d'ailleurs, ne la devait-on pas au chef de famille? Ma mère n'hésita qu'une seconde avant de me la donner. Mais elle rougit en me la donnant, comme si elle gardait la pudeur d'un passé qu'elle eût voulu ensevelir à tout jamais dans sa mémoire :

— Parce que ton oncle Jean est mort à cause d'elle.

Elle avait à peine achevé cette confidence étrange que tante Dine, qui s'était contenue tant bien que mal pour laisser la régente exercer son pouvoir, éclata comme un orage chargé de grêle.

— Dis plutôt, Valentine, qu'il a été assassiné par cette courtisane !

Elle ne mâchait pas les mots et, pour la commodité de ses jugements, divisait le genre humain en deux catégories, aussi distinctes que le blanc et le noir : les bons et les méchants. Les bons attendaient le retour du prétendant au trône des lys, le futur Henri V donné par un miracle à la France, et les méchants se cramponnaient à la République fondée par la franc-maçonnerie pour mettre le monde à l'envers, les pieds au-dessus de la tête et la canaille sur les gens de bien. Avec sa douceur coutumière et son esprit d'équité, ma mère tenta de la ramener au calme :

— Mais non, ma tante, vous vous souvenez que la justice a admis la malheureuse version du suicide, et cette femme qui nous a fait tant de mal ne mérite

tout de même pas l'outrage que vous lui jetez.

— Valentine, tu as toujours été trop bonne. Il y a beau temps que je m'en aperçois. La justice a des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Et j'appelle courtisanes toutes les femmes qui manquent à leurs devoirs. Il faut dire la vérité.

Elle la disait vigoureusement et sans nuances. Encore lui donnait-elle des entorses dans la pratique, préparant des layettes pour les enfants à naître des filles-mères et secourant les femmes débauchées. La charité s'offre le luxe de l'illogisme.

Cependant, cette discussion exerçait sur moi un attrait passionné, et non point seulement à cause des dames de Laury dont elle me séparait brutalement, mais parce qu'elle tirait du passé, et de mon passé le plus lointain, un fantôme séduisant et romanesque, le fantôme de cet oncle Jean dont je prétendais me souvenir, peut-être parce qu'on m'avait autrefois beaucoup parlé de lui, et qui était mort quand j'avais cinq ou six ans. Un phénomène de télépathie, raconté par tante Dine avec un accent qui forçait la conviction, était mêlé à cette mort et m'avait frappé au point que j'en avais gardé longtemps, — et que j'en garde peut-être encore, — une crainte superstitieuse du cri des chouettes. Cela s'était passé un soir d'automne, précisément aux Coudrierr. Mon père était malade et ma mère le veillait. Des ululements commencèrent de briser le silence de la campagne nocturne, d'abord éloignés, puis ils se rapprochèrent. L'oiseau devait frôler nos croisées en poussant ses plaintes déchirantes. Or, déclarait la narratrice avec cette facilité qu'elle

avait dans l'affirmation, il n'y avait jamais eu le moindre hibou dans notre voisinage. Tante Dine héla le jardinier qui n'était pas encore couché :

— Anthelme, chassez donc cette méchante bête.

— Oh ! mademoiselle, on ne peut pas. C'est un *chouan*.

Chouan est le nom donné par nos paysans aux hulottes d'une espèce et d'une grosseur rares.

— Et pourquoi ne peut-on pas le chasser ?

— Il annonce la mort de quelqu'un.

— Et de qui ?

— De quelqu'un de la maison.

« Ma nièce Valentine, achevait tante Dine, était venue me rejoindre à la fenêtre. Elle aussi avait entendu l'oiseau de mauvais augure. Nous nous regardâmes épouvantées. « A qui penses-tu ? » lui demandai-je. Elle me répondit : « A Jean. — Moi aussi. » Aucune de nous deux n'avait pensé à Michel, ton père, qui était gravement malade dans la chambre à côté et de qui il eût été plus naturel que nous fussions préoccupées. Nous n'avions pas hésité un instant. Jean nous avait quittés quelques semaines auparavant pour s'en aller à la Chartreuse du Reposoir. Il venait de mourir et nous en étions mystérieusement averties. Nous ne pouvions garder la moindre illusion, la moindre espérance. Et, d'un commun accord, nous nous mîmes toutes deux à genoux, afin de prier pour le repos de son âme. Le lendemain, une dépêche du prieur nous apportait la fatale nouvelle. Nous n'en fûmes pas étonnées, nous l'attendions... »

Comment résister à l'influence d'un tel récit ?

Les chouettes des bois de Massongy ou d'Excenevex, — il y en avait en nombre, malgré les dénégations de tante Dine, — qui venaient nicher dans nos peupliers et nos sycomores, m'inspiraient, petit, une peur effroyable. Je leur offrais en holocauste, pour épargner ma famille, toutes les personnes de ma connaissance, et spécialement les professeurs de mon collège que j'étais surpris, à la rentrée, de retrouver en possession d'une santé scandaleuse. Mon oncle Jean m'apparaissait aussi, réclamant des prières et blanc comme le meunier d'Yvoire. Je savais qu'il m'avait appris à marcher. Ma mère se désolait de mon retard à me servir de mes jambes, quand ce fameux oncle Jean s'était emparé de moi en riant : « Vous ne savez pas vous y prendre ! Nous allons bien voir si François me résiste... » Et me posant debout sur un tapis, il m'avait si bien encouragé, et même envoûté, — car il devait être sorcier, — que bientôt je m'étais avancé tout seul, en titubant, avec un air solennel et vainqueur. Tant de fois cette aventure merveilleuse m'avait été contée qu'elle faisait partie de mes souvenirs. Il y en avait bien d'autres, où il jouait un rôle pareillement reluisant, un rôle d'enchanteur qui distribue les charmes et les sortilèges, qui fait marcher les nouveau-nés et qui est en relations, dans la mort, avec les puissances invisibles. Cependant je n'avais jamais flairé, autour de sa fin, une atmosphère de crime.

Et voici que des remarques nouvelles s'imposaient maintenant à mon esprit averti. Je ne savais rien, en somme, de cet oncle Jean, rien hors ces quelques menues anecdotes de la vie familiale. Quelle profes-

sion exerçait-il? A quel âge l'avions-nous perdu? Ressemblait-il à mon père qui incarnait la force, l'équilibre intellectuel, l'autorité, ou à mon grand-père qui était la fantaisie, l'ironie, le scepticisme? Dans la chambre de la tour qui flanque notre maison de la ville, *la maison*, ou plutôt dans le cabinet de travail de mon père, je ne me souvenais plus au juste, il y avait bien un portrait de lui. Mais, quand on n'est pas prévenu, on regarde si mal. La plupart des gens ne considèrent un tableau que si l'auteur en est connu, ou le sujet singulier. Celui-ci représentait un jeune homme tenant dans les mains une guitare. N'avait-il pas l'air de se moquer de sa musique? N'avait-il pas des cheveux bouclés et de jolis yeux sombres? J'irais le revoir. car je ne retrouvais plus dans la mémoire que son image affaiblie et décolorée, toute dépourvue du romantisme dont j'aurais aimé la revêtir puisque la passion lui apportait un masque tragique.

Pourquoi m'avait-on si peu entretenu de lui, j'en devinais trop bien les raisons. Mon père, surtout, ne prononçait presque jamais le nom de son frère cadet. Ma mère ne le peignait que dans notre cercle étroit, occupé à des gentilleses. Seule, tante Dine l'avait paré du mystère de la mort, grâce à l'inter-signe qui la lui avait annoncée par la complicité du *chouan*.

Je ne pouvais perdre l'occasion qui m'était offerte par les circonstances de percer toutes ces brumes, d'éclairer cette obscurité.

— Pourquoi, demandai-je sur un ton de reproche, ne m'avez-vous jamais parlé de ces choses?

— Il vaut mieux n'en pas parler, me répondit ma mère. Ton père désirait que vînt l'oubli. Ce malheur est déjà ancien : près de seize ans. Sans la présence de cette femme, je ne t'en aurais pas informé. A quoi bon ? Nous avons tant déploré la perte si prématurée de notre pauvre Jean.

N'en saurais-je pas davantage ? Déconcerté, je me tournai vers tante Dine, attendant une de ces interventions belliqueuses où elle se laissait volontiers entraîner et qui balayaient tous les secrets. Elle obéissait tant bien que mal aux conseils prudents de sa nièce, hochant la tête, esquissant des gestes de menace, mâchonnant des mots indistincts. Enfin, cédant à la sollicitation de mes regards, elle lança :

— Quelle effrontée, Valentine ! Elle a osé revenir. C'est peut-être qu'elle est si vieille et si laide qu'elle ne craint plus d'être reconnue.

— Mais elle n'est pas vieille, tante Dine, je vous assure. Elle a même des restes de beauté.

— Des restes ? Elle n'a jamais été belle, entends-tu, François. Une grande femme brune, avec un nez juif et des yeux insolents. Les hommes sont si bêtes qu'ils se laissent prendre aux simagrées d'une péronnelle.

Je la soupçonnais de partialité. Toute personne qui avait touché à l'arche sainte, je veux dire à la maison, était par elle exécrée, vilipendée et pourvue instantanément de tous les vices et de toutes les tares. Aussi rendait-elle sans aucune gêne des jugements prompts et infaillibles. Pour la pousser à bout, je vantai Mlle de Laury.

— Mlle Sylvie, sa fille, est bien jolie, avec un teint de lait et des cheveux presque blonds.

— Sa fille? Elle a une fille? Autrefois, elle n'en avait pas. Et quel âge a ce rejeton?

— Quinze ou seize ans.

— Quinze ou seize ans? elle l'a eue *après*. La coquine est capable de tout, même de s'être réconciliée avec ce grand serin de M. de Laury.

Visiblement, ma mère, sans un mot, blâmait la suite de notre conversation et refusait d'y prendre part. Tante Dine, qui était fine et qui traitait ma mère en oracle dont les moindres avertissements doivent être recueillis, s'en douta et n'ajouta plus une phrase. Je demeurai le bec dans l'eau, sans en apprendre plus long sur le suicide ou le crime où mon oncle Jean avait trouvé la mort, et sans doute n'en pourrais-je rien apprendre, car ma mère me ferma toutes les issues :

— Laissons cela ma tante. François en sait assez désormais pour ne plus jamais retourner chez cette personne.

Elle n'avait pas consenti à désigner autrement Mme de Laury, et cette vague appellation, à elle seule, me permettait de mesurer l'incommensurable distance qui séparait mes nouvelles voisines des chères gardiennes de mon foyer.

Le soir, retiré dans ma chambre, je m'accoudai à ma fenêtre qui ouvrait sur le lac où traînaient des reflets d'étoiles et je franchis tout de même cette distance incommensurable. Ma pensée retourna au château défendu. Mme de Laury avait-elle aimé oncle Jean? L'avait-elle tué ou conduit au déses-

poir? Et je crus entendre dans le silence nocturne, venant des bois voisins, le ululement angoissé du *chouan* qui avait annoncé la mort à l'heure précise où le drame d'amour se passait au loin, à cette Chartreuse du Reposoir que tante Dine, dans ses récits d'autrefois, m'avait nommée et qui peut-être contenait la clé de l'énigme...

II

L'HOMME A LA GUITARE

Donc, je ne pouvais plus rendre visite aux dames de Laury sans me rendre coupable de la plus noire trahison envers ma famille, envers la mémoire de cet oncle Jean qui m'avait appris à marcher et que je me représentais paré de toutes les grâces du second Empire, telles qu'elles m'apparaissaient sur une reproduction du célèbre tableau de Winterhalter, où l'on voit l'Impératrice Eugénie et ses dames d'honneur rassemblées dans les jardins de Compiègne en jupes évasées, épaules tombantes et chapeaux de bergère, sous l'œil extasié de quelques généraux et diplomates de marque. Pour m'ancrer dans ma résolution, je ne craignis pas de m'attacher à ces vaines images : *elle* avait dû porter, pour *le* séduire, une de ces amples robes de mousseline qui laissaient à découvert le cou, la gorge et la rondeur de l'épaule. Entre les deux versions, celle du suicide et celle de l'assassinat, je n'hésitais pas à choisir la plus criminelle. Et pour m'exciter mieux encore, j'allais croiser dans ma barque en face du château maudit, sans aborder toutefois, ou, dans mes promenades, je gagnais une petite éminence d'où je le dominais. Sur la terre ferme et sur l'eau, j'évoquais

dans tous ses détails, et jusque dans le nombre des petits gâteaux, — d'ailleurs exquis, — que j'avais absorbés et qui auraient dû m'étouffer, le goûter auquel j'avais été convié et qui serait unique. C'est ainsi qu'on entretient en soi les haines de famille.

Le dimanche suivant, il me fut donné de contempler de plus près notre ennemie. Nous nous rendions en chœur à la messe au village d'Yvoire. C'est un vieux village à l'extrémité de la presqu'île, avec des restes d'anciens remparts, des portes et une énorme forteresse carrée encore habitée aujourd'hui par les descendants de cet Yvoire au Bras de fer qui fut un héros ou un pirate, et peut-être les deux ensemble. Là vit une population agitée de pêcheurs : autrefois, c'étaient des contrebandiers qui passaient le lac de nuit pour transporter leur marchandise en Suisse, ou des écumeurs prompts à fondre sur les bateaux chargés ; aujourd'hui, ils travaillent honnêtement et vendent leur poisson du mieux qu'ils peuvent, de préférence aux étrangers qui paient plus cher ; leur existence est l'hiver assez rude, à cause des bises qui griffent le visage et les mains, mais ils ont hérité de leurs pères l'endurance, la bonne humeur et le goût des disputes. Nous occupions à l'église un banc réservé. Quelle ne fut pas ma surprise, en m'y installant à côté de tante Dine qui sortait ses grosses lunettes pour mieux lire son paroissien, d'apercevoir là-bas, sous la chaire, en bonne place et bien en vue, les dames de Laury toutes deux vêtues de blanc, malgré leur différence d'âge, et dévisageant l'assemblée, non avec effronterie, simplement avec curiosité et bienveillance,

comme le peuvent faire de nouvelles venues qui cherchent à se rendre compte du milieu où elles sont tombées ! Dès lors, je n'eus plus qu'une préoccupation, qui me détourna de suivre l'office. Ma mère, si elle eût pénétré dans mon for intérieur, m'eût sans doute averti que j'avais manqué la messe. Je ne pensais plus en effet qu'au drame de la sortie. Si je n'allais pas saluer ces dames qui m'avaient prié à goûter, je montrais une absence d'éducation qui m'assimilait aux pires goujats. Et si j'y allais, je passais dans le camp adverse, j'abandonnais la cause sacrée de la victime, cet oncle Jean qui m'était de plus en plus sympathique depuis que je le savais mort d'amour, et cela sous les yeux mêmes des fidèles gardiennes de la maison. Une si cruelle alternative m'était insupportable. J'étais à l'âge où les questions de forme revêtent pour le moins autant d'importance que les essentielles, et il m'eût paru aussi disgracieux de me montrer au bal en veston, par exemple, que de me rendre coupable d'un vol, d'un meurtre ou d'une félonie. Lâchement, je quittai l'église avant le dernier Évangile, donnant la solution de la fuite au conflit angoissant qui me torturait. Mais j'allai me poster à peu de distance, à l'abri d'un arbre qui me permettrait de voir sans être deviné. Ainsi assistai-je au départ des dames de Laury : non seulement elles affrontaient les regards, mais visiblement elles cherchaient à se rendre aimables à la population du village. Les châtelains d'Yvoire les dépassèrent sans broncher, témoignant nettement de leur refus d'entrer en relations. J'en conclus qu'ils étaient renseignés.

En province. ne croit-on pas toujours que les attitudes sont voulues et les gestes préparés? On n'y fait aucun accueil à la fantaisie, à l'oubli, à la distraction : toutes les démarches et tous les actes sont supposés combinés par une volonté bien arrêtée et systématique, et le plus souvent malveillante. L'isolement des étrangères dont j'aurais dû me réjouir m'inspira une compassion que je repoussai comme une faiblesse. Et même il me parut que Mlle Sylvie, de ses yeux de velours, avec une timidité qui n'excluait pas une certaine adresse, cherchait des yeux quelqu'un et s'attristait de ne pas le découvrir. Ce quelqu'un ne pouvait être que moi. Ainsi, du moins, en décidai-je. Et par une condescendance qui ne pouvait à mon idée provenir que de ma grandeur d'âme, je ne pus lui en vouloir.

Sur le chemin qui mène aux Coudriers, je rejoignis ma mère et tante Dine qui rentraient sans perdre une minute, afin de s'occuper de la table. Depuis la mort de mon père, notre train réduit à une cuisinière les obligeait à des travaux domestiques, plus nombreux encore pendant la période des vacances où nous étions tous réunis. Tante Dine, très rouge, parlait à voix basse à ma mère. La voix basse de tante Dine s'entendait suffisamment et je ne perdais pas un mot.

— C'est elle, Valentine, à n'en pas douter. Elle n'a pas trop vieilli et je la reconnaîtrais entre mille à son air de sorcière et à ses regards insolents. Son audace est infernale. M. le curé aurait dû la chasser honteusement, comme une réprouvée. *Vade retro,*

Salanas. Peut-être le saint homme ne sait-il rien. Je me charge de l'avertir.

— Non, non, répliquait ma mère. Ne ressuscitons pas le passé. Michel ne l'eût pas permis.

Dès que le nom de mon père était invoqué, chacun s'inclinait sans murmure. A travers la mort, il gouvernait la maison. Dans la circonstance, il commandait l'oubli dont les dames de Laury bénéficieraient, mais qui ne satisfaisait point ma curiosité. Ma mère, pourtant, comprenant l'intérêt que je prenais à cette conversation dont j'étais exclu, me donna de son plein gré ces détails où ses scrupules religieux avaient dû se complaire bien souvent dans le deuil cruel qu'elle avait porté :

— Je désire que tu saches, François, que ton oncle Jean a eu le temps de se repentir. Dieu, dans sa miséricorde, lui a accordé cette grâce. Il est mort pieusement à la Chartreuse du Reposoir, dans les bras du prieur qui l'avait confessé et administré.

— Mais de quoi est-il mort?

— De sa blessure.

— De sa blessure? A la Chartreuse? Les femmes n'y entrent pas. Alors, ce n'est plus un crime.

— Ce n'est pas à la Chartreuse qu'il fut blessé. Il avait été frappé au Grand-Bornand et, mourant, il voulut être porté au Reposoir. Ce fut au prix de grandes difficultés, car il fallut traverser la montagne avec une civière.

Et la chère femme, s'apercevant après coup des termes qu'elle avait employés, rougit et voulut sans retard leur apporter une rectification :

— Je veux dire qu'il s'était blessé lui-même. Il ne faut accuser personne.

Mais tante Dine se révolta :

— Allons donc, Valentine. Moi, j'accuse la Laury d'assassinat.

La Laury! Quel mépris et quel dégoût dans cette familiarité! Pourquoi m'en offusquai-je? A quoi bon des ménagements pour l'ennemi? Je détournai l'orage, comme si le vent poussait la grêle de mon côté :

— Où fut-il enseveli?

— A la Chartreuse, dans la cour du cloître dont une partie est réservée à la sépulture des Pères. Nous n'avons pas pu nous y agenouiller. Comme tu le sais, l'accès en est interdit aux femmes. Nous ne savons même pas si une inscription rappelle son souvenir, ou si la tombe est anonyme comme celle des religieux. Cette humilité serait pour lui un grand honneur : les moines ne l'auraient pas jugé indigne de confondre ses ossements avec les leurs.

— Et si j'y allais, maman? demandai-je.

Elle parut bouleversée de ma question, mais je sentis que tante Dine m'approuvait.

— A quoi bon? me répondit-elle. Il y a bientôt seize ans. Ne va pas troubler la paix de la mort.

Pour l'ébranler, je montrai l'importance de ce pèlerinage :

— Peut-être parlerais-je de lui avec les Pères qui l'ont connu.

— Le prieur est aujourd'hui procureur général des Chartreux à Rome. Tu ne trouveras sans doute

plus personne d'autrefois. Le silence est préférable à toute parole.

— Mon père n'y est-il pas allé ?

— Il y est allé après l'événement, dès qu'il a pu se lever, car il était malade. Il n'y est pas retourné. Le prieur lui avait dit tout ce qu'il avait à dire.

J'osai insister encore, tourmenté par le désir de connaître enfin la vérité :

— Et quelle était la conviction du prieur ?

— Sur quoi donc ?

— Sur la provenance de la blessure.

Ma mère, inquiète de la tournure que prenait le dialogue, voulut encore y couper court :

— Dom Louis-Joseph de Vaulchier, qui était alors prieur, a témoigné en justice. Il a mis hors de cause Mme de Laury. Laissons cela, te dis-je, François.

Mais tante Dine écarta ce témoignage avec sa fougue accoutumée :

— Tu oublies que les prêtres n'accusent pas. Ils pardonnent. Mais notre brave Jean aimait trop la vie pour y renoncer à cause d'une gueuse. Lui-même se sera accusé pour la sauver, par une sotte générosité dont il était bien capable.

Nous étions arrivés et l'entretien en demeura là. Avant le déjeuner, j'eus le temps de prendre ma barque et d'aller sur les eaux toutes dorées de la lumière de midi appeler sur la coupable la vengeance du ciel. Et je me promis, avant l'automne, de monter à la Chartreuse du Reposoir...

Quelques jours plus tard, sous un prétexte ou sous un autre, hanté par le mystère qui entourait

d'un halo cette fin tragique au monastère de la montagne, je pris à Yvoire le bateau pour me rendre à Bellerive. Bellerive est la ville voisine, ma ville natale, une sous-préfecture de huit ou dix mille habitants, étagée dans la verdure et bien à l'abri au fond de l'anse qui creuse le lac entre les promontoires d'Yvoire et de Ripaille. Mon dessein était de chercher dans notre maison de famille si je n'y découvrais pas quelque document qui me renseignât. En avais-je le droit? Je me le demandais en ouvrant le portail de fer entre les deux colonnes de pierre dure recouvertes de mousse. Je me le demandais encore en traversant le jardin tout rempli de mes images d'enfance parmi lesquelles il y avait celle d'un tout petit bébé apprenant à marcher sous l'impulsion d'un grand jeune homme pareil à un enchanteur. Et je n'avais pas résolu la question quand je pénétraï dans le cabinet de mon père. Ce cabinet de consultation avait été laissé intact, avec ses bibliothèques, ses sièges et ses appareils qui se démodaient. Il m'était réservé. Il serait mon domaine, quand j'aurais achevé à Paris mes études de médecine et que je reviendrais au pays natal occuper à mon tour la place de mes prédécesseurs et continuer leurs traditions de probité, d'honneur, de travail. Si toutefois j'en étais digne, car il me semblait trop souvent que je serais dans la chaîne un anneau peu solide. La tentation me prenait de m'évader, de m'enfuir ailleurs pour y mener une existence nouvelle où je ne serais plus sous la dépendance d'ancêtres exacts et consciencieux tout occupés à me maintenir dans une voie

droite et étroite dont ils n'apercevaient plus la monotonie fastidieuse. Je ne soupçonnais pas qu'eux-mêmes avaient dû passer par les mêmes alternatives et pousser les mêmes soupirs d'envie. Je les vouais sans aucune pitié à l'ennui quotidien. Aucun cheval ne s'attelle de lui-même à la charrette qu'il emporte au derrière. Aucun homme ne se soumet à sa destinée sans quelques bonnes ruades. Mais je l'ignorais encore. Mon oncle Jean, avant de mourir, avait du moins connu d'orageuses amours. Je les appelais à la manière romantique, je les respirais comme l'air des sommets qui gonfle les poumons, je m'exaltais sur elles comme si elles contenaient le secret d'une vie plus ardente, la seule que je souhaitais alors de vivre.

Telles étaient mes dispositions quand je me trouvai en face de *l'Homme à la guitare*, ainsi que je le désignais pour m'en amuser. Mon père l'avait gardé chez lui, au lieu de l'accrocher au salon avec les autres toiles de parents. Je ne l'avais jamais regardé qu'avec négligence. Voici que je m'y intéressais tout à coup démesurément, au point de vouloir ressusciter ce mort pour quelques secondes. La peinture avait noirci. Elle n'était certes pas d'un artiste, mais le dessin en était bon, si la couleur avait passé. L'instrument à cordes y tenait trop de place. Le corps se perdait dans l'ombre. Restaient un visage et une main. Un visage charmant, avec des cheveux bouclés, un ovale allongé, des yeux clairs et rieurs, un sourire au coin des lèvres qui ressortaient en rouge entre la moustache et la toute petite mouche qui ne méritait pas le nom

d'impériale. Un visage charmant, et nullement tragique, gourmand de tous les plaisirs aimables et délicats, si différent de celui que j'avais imaginé à distance pour le héros de la Chartreuse du Reposoir ! Tante Dine avait vu juste quand elle avait proclamé : « Notre brave Jean aimait trop la vie pour y renoncer à cause d'une gueuse... » La main faisait une tache blanche, toute menue et fine. Si l'on avait caché tout le reste, et qu'on eût demandé à qui cette main appartenait, la réponse n'eût point fait doute : à une femme.

Une instruction criminelle est un engrenage. Dès qu'on s'y est engagé, on lui appartient. La vérité humaine, comme la science, a ses captifs. Ma mère désirait l'oubli et le silence. A cause d'elle, j'avais pu hésiter avant d'avoir revu l'Homme à la guitare. Maintenant j'étais comme un chasseur à l'affût qui guette son gibier. Après tout, n'étais-je pas le chef de famille et, si Mme de Laury était coupable, n'avais-je pas le devoir de l'écarter de notre voisinage, même par intervention directe et menace ? Je m'installai donc devant le bureau à cylindre où mon père avait réuni ses papiers les plus précieux. Nous les avions classés après sa mort, ma mère et moi. J'avoue que je n'y avais pas apporté grande attention. Je relevai la tablette d'acajou et passai l'inspection des tiroirs. Je n'eus aucune peine à mettre la main sur un dossier qui portait ce titre : *Jean Rambert*.

Il contenait quelques pièces seulement, dont la première était une lettre mortuaire. J'y relevai la date du décès : 21 septembre 1876. Elle était accom-

pagnée de la mention : *muni des sacrements de l'Eglise*, qui avait tant soulagé ma mère dans son deuil. Elle donnait encore des indications de lieu et d'âge : *Chartreuse du Reposoir; trentième année*.

Puis venait un carnet de collègue assez difficile à déchiffrer, avec des ratures, des renvois, des pages entières biffées, et le tout d'une écriture lâche aux caractères inachevés. Peu à peu j'en pris l'habitude. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver des vers, des vers d'amour, mais qui ne s'adressaient à personne, ou plutôt qui s'adressaient à toutes les femmes, spécialement à une femme imaginaire et souhaitée, comme un Chateaubriand adolescent en eût écrits pour la Sylphide des bois de Combourg. Le poète n'avait pas dix-sept ans, car j'avais pu lire au bas du carnet : 1863. Ses poèmes me parurent vaguement inspirés de Baudelaire, mais avec beaucoup de gaucherie et d'imprécision dans l'exécution, un tour lâché ou heurté de débutant, plutôt que de l'école du Parnasse qui régissait les lettres à la fin du Second Empire et qui contraignait à des règles strictes, à une discipline rigoureuse, à une forme soignée plutôt qu'à la poursuite d'une sensibilité profonde ou raffinée. J'en détachai ce fragment intitulé *la Caravane des désirs*, non qu'il fût supérieur aux autres, mais il me parut plus significatif, peut-être à cause de ce que j'y cherchais, et il l'était en effet :

En caravane longue et lente,
Les désirs âcres, doux ou forts
S'en viennent offrir leurs trésors
A l'âme ardente ou nonchalante.

C'est à l'heure où le soir descend,
Le soir paré d'or et de mauve,
Que leur caravane se sauve
De l'enfer qui brûle leur sang.

Leur caravane se déploie
Dans les lumières du couchant
Dont elle dérobe en marchant
Les vêtements d'or et de soie.

Les voici, les voici venir !
Je distingue leur avant-garde.
Leur tendant les bras, je regarde
La caravane des désirs.

Ils sont tous beaux comme des femmes.
Leur front porte un reflet divin.
Ils versent en passant le vin
Qui grise les corps et les âmes.

Ils sont tous beaux. Lequel choisir ?
Quel est le prince du cortège ?
Auquel d'entre eux me livrerai-je ?...
Les posséder tous et mourir...

Dans ces vers médiocres où l'expression insuffisante se cherchait sans parvenir à cette forme chantante et pleine à quoi se reconnaissent les vrais poètes, je relevais néanmoins une violence d'accent, une frénésie qui me retenaient et m'attiraient parce qu'elles dénonçaient un caractère. Il avait choisi son désir et il en était mort.

Les autres documents seraient-ils aussi révélateurs ?

Je passe sur les premiers qui n'étaient que des diplômes de licencié et de docteur en droit de la

Faculté de Paris. Mais le suivant était un numéro du journal *le Courrier des Alpes* qui relatait la première ascension de l'une des dents de Lanfon au-dessus d'Annecy en 1868 par Jean Rambert et Claude Mermet. Les deux jeunes gens avaient réussi à escalader ce rocher qui avait résisté jusqu'alors à tous les assauts des grimpeurs. La montagne commençait d'être à la mode. Le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice à Chamonix, leur montée à la Mer de glace avaient popularisé l'alpinisme. Un ouvrage de Francis Wey célébrait les merveilles de la Savoie. Et dans la même gazette que j'avais sous les yeux, au sujet d'un accident au Mont Blanc qui avait coûté la vie à un touriste dont le corps n'avait pas été retrouvé, on rappelait la découverte récente, dans le glacier des Bossons, des restes de trois guides engloutis plus de quarante ans auparavant, le 15 août 1820, car on les avait parfaitement identifiés : c'étaient les guides du docteur russe Hamnel et du colonel anglais Anderson. La montagne rendait ses victimes, mais elle y mettait le temps. Mon oncle figurait parmi ses vainqueurs. Le poète efféminé qui appelait à lui la caravane des désirs, l'homme à la guitare avait des muscles d'acier. Le vieux journal rendait hommage à son audace et à sa résistance. C'était lui qui avait organisé et réussi la petite expédition. Et même il en avait fait une sorte de gageure, pariant qu'à telle heure on le pourrait voir sur le sommet dont il cucillerait la virginité dans un délai fixé d'avance. Cet épisode aventureux bousculait, je l'avoue, mes appréciations psychologiques, mais ne me déplaisait pas.

Venait ensuite un brouillon assez volumineux où je reconnus, après des tâtonnements, une plaidoirie d'avocat, et même une première plaidoirie à cause du début solennel, emphatique, mêlant dans un étrange amalgame, avant d'aborder le sujet, l'éloge de Cicéron à celui de Berryer et même de Lachaud, le défenseur muet de Mme Lafarge. Le stagiaire s'excusait d'oser prendre la parole après tant d'illustres maîtres et se croyait obligé de payer son tribut un peu enfantin au dieu de l'éloquence qui unit par des chaînes d'or l'orateur à ses auditeurs. Mais, ce tribut payé, il changeait subitement de ton et montrait une précision, une solidité et même une subtilité assez inattendues. Il s'agissait, non pas d'un avortement qui eût conduit l'inculpée aux assises, mais d'une suppression de part, délit qui relève des tribunaux correctionnels. Mes études de médecine légale m'avaient familiarisé avec ces termes. Le jeune avocat, après un exposé des faits, bref, clair et habilement tendancieux, discutait les témoignages, les rapetissait, les volatilisait avec courtoisie, accumulait, comme des nuages, les doutes, et créait une atmosphère de sympathie autour de sa cliente. Un numéro du journal local était épinglé au dernier feuillet. Je n'eus pas de peine à y découvrir un compte rendu d'audience. On y louait le débutant d'avoir rejeté toute pompe et toute phraséologie et d'avoir abordé sa cause d'emblée, rompant ainsi avec les habitudes du barreau, et on le félicitait de l'art avec lequel il avait mené une discussion difficile et sauvé de la prison la malheureuse accusée. Car sa cliente avait bénéficié d'un acquit-

tement. Mon oncle Jean avait donc, au dernier moment, rejeté pêle-mêle dans la fosse aux ours les grands noms de Cicéron, de Berryer et même de Lachaud. Il n'avait pu se décider à une faute de goût. Il avait le sens des proportions et de la mesure. Décidément, il m'attirait de plus en plus.

Que serait-ce donc après la lecture des dernières pièces du dossier? un paquet de lettres datées de 1870. Je savais que mon père, de dix ou quinze ans plus âgé que son cadet, avait fait volontairement la campagne, comme capitaine au bataillon des mobiles de la Haute-Savoie, bien qu'il fût dispensé de partir par son âge, le chiffre de ses enfants et sa profession même. Je savais aussi, mais sans grands détails, que mon oncle s'était très bien conduit pendant la guerre. Mon père, qui aurait pu me renseigner, se taisait, soit qu'il eût gardé un fâcheux souvenir de notre mauvaise organisation dans la défaite, soit que la mystérieuse affaire du Reposoir l'écartât d'évoquer le passé. Il y avait bien les récits de tante Dine, mais ils défiaient toute vraisemblance : on y voyait ses neveux mettre à la porte les Prussiens avec tant de vigueur que l'on se demandait comment ceux-ci avaient pu tout de même nous prendre l'Alsace et un large morceau de la Lorraine. Or les deux frères n'avaient pas servi au même corps de troupes. Jean était sous-lieutenant au 1^{er} bataillon des mobiles de la Savoie que commandait le marquis Costa de Beauregard. Il écrivait à son aîné des lettres tendres, tantôt plaisantes et narquoises dans les plus mauvaises postures, tantôt déprimées sans raison. Sa division, ballottée entre Orléans et

Gien, arrivait trop tard pour prendre sa part de la victoire de Coulmiers : trois jours après, elle recevait à Neuville le baptême du feu : « Nous tirions de bas en haut, racontait le jeune lieutenant, l'ennemi tirait de haut en bas. Les balles tranchaient par-dessus nos têtes les branches des arbres dont le mail était planté. Cette inégalité de terrain explique le mal considérable que nous fîmes aux Prussiens et le peu de mal qu'ils nous firent. Nous n'eûmes pas un mort et seulement des blessés ; eux, au contraire, eurent quatre ou cinq cents hommes mis hors de combat. Au bout d'une vingtaine de minutes, l'ennemi suspendit son feu. Sans doute, il nous croyait plus forts que nous ne l'étions en réalité : car, soit émotion, soit entrain, nos hommes, malgré nous, brûlaient presque toutes leurs cartouches... » Cette petite victoire l'exaltait. Il redevenait l'alpin qui, par gageure, escalade le premier la dent de Lanfon. Puis c'étaient les jours sombres. Le 25 décembre, le bataillon fêtait la Noël à Vierzon. Officiers et sous-officiers se réunissaient à la même table : « Quel souvenir ! J'avais découvert dans une cave abandonnée quelques bouteilles de champagne. Nous étions en haillons, nous avions froid, presque faim, et nous avons ri et bu, non pas au retour, mais à la délivrance... » Au début de la triste nouvelle année, le bataillon était envoyé dans l'Est, à l'armée de Bourbaki. Je savais qu'à Béthoncourt il avait été décimé. La correspondance entre les deux frères s'arrêtait à la veille de ce combat de Béthoncourt qui mit en deuil la Savoie. « On a résolu, écrivait le cadet, de nous faire enlever demain

un village où les Prussiens se sont fortifiés et nous attendent avec des mitrailleuses et de l'artillerie. Le général qui nous commande n'a que deux mots à la bouche : offensive, baïonnette. Mais avons-nous assez de munitions pour préparer cette attaque? Cela tournera mal, je le crains, faute de préparation... Je te le dis à toi. A mes soldats je crie : Ça ira... » Après cette prophétie, plus rien du lieutenant Rambert dans le dossier. Ne me rappelais-je pas qu'il avait été blessé et fait prisonnier, et même qu'il s'était évadé? Tante Dine, dans ses allusions à cette évasion, prenait des mines à la fois pudiques et fières, à la façon de ces mères qui s'enorgueillissent des succès féminins de leurs fils tout en ayant l'air de les déplorer : d'où je conclusais à la complicité d'une jeune Allemande.

N'en saurais-je pas plus long sur la fin de la guerre, sur la blessure et la captivité de mon oncle? Une lettre d'une autre écriture, — une de ces belles écritures larges et pleines que donne l'usage de la plume d'oie, — me tomba alors sous les yeux. Je courus à la signature : commandant Costa de Beauregard. Le chef de bataillon des mobiles répondait à une demande de mon père, anxieux du sort de son cadet qui avait été porté disparu. Je transcris dans son entier cette réponse, qui était datée de Carlsruhe où le commandant était interné :

Mon cher capitaine,

J'espérais, en ouvrant votre lettre, que vous m'apportiez des nouvelles de votre frère. et voici que vous

m'en réclamez. Qu'est-il devenu? Votre inquiétude est la mienne. Il était le plus jeune de mes officiers. On m'a dit qu'à l'hôpital où j'avais été transporté, blessé, après le combat, comme je délirais et appelais mes hommes que j'imaginais se débandant, — vous jugez à quel point je divaguais! — je finis par ce cri découragé : « Et Rambert aussi! » Retenez cet aveu : il vous révélera dans quelle estime je tenais le lieutenant Rambert.

Je rassemble pour vous tous mes souvenirs de cette dernière journée de Béthoncourt où mon bataillon fut héroïque, dites-le bien haut, car notre Savoie peut à juste titre s'enorgueillir de ses enfants. Mes hommes, depuis un mois, souffraient terriblement de toutes les misères, le froid, la faim, mal équipés, mal ravitaillés, épuisés par les marches et les contremarches. Pas un murmure parmi eux, cependant, pas une plainte. Pourquoi? Le voici : chacun dans le rang sentait qu'il portait au bout de sa baïonnette une parcelle du vieil honneur savoyard, de cet honneur que la brigade à cravate rouge a mis si haut. Pour un pays, la tradition militaire est le sang de ses veines. Le pays meurt quand ces traditions ne lui réchauffent plus le sang.

A l'heure dite, ils se rangèrent en bataille, sur la position qui nous était assignée. Tout était blanc de neige et morne à serrer le cœur. Dans le village en face de nous, dans les bois qui le couronnaient, rien ne bougeait. Votre frère s'en était allé en reconnaissance jusqu'à un arbre d'où il me fit signe. Je vois encore sa fine barbe couverte de givre et ses yeux clairs qui s'assombrissaient quand il revint me rendre compte : le

village était occupé, car les murs portaient des meurtrières pour l'usage des armes.

Quand l'aumônier s'approcha pour bénir le bataillon, je le regardai. Vous n'ignorez pas qu'il était un peu mécréant. Mais il s'agenouilla comme les autres. L'aumônier nous donna l'absolution, en disant que certainement avant une heure beaucoup d'entre nous auraient reçu la récompense de leurs misères. Il y avait derrière nous plus de deux mille hommes qui virent les Savoyards à genoux. On se bat mieux quand on a l'âme en paix. Puis, nous nous serrâmes la main, mes officiers et moi.

Le clairon sonna. Tout alla bien pendant quelques minutes. Nous avançons à travers cette plaine blanche qui avait plus de huit cents mètres de long sans tirer un coup de fusil. Devant nous le village semblait toujours abandonné. Sur notre droite, à moitié chemin, il y avait un cimetière entouré de grandes murailles.

Voilà qu'arrivés à la hauteur de ce cimetière, nous sommes pris tout à coup en écharpe par un feu terrible; en même temps, de toutes les maisons en face, du toit au rez-de-chaussée partent des coups de fusil. Plus de soixante hommes de chez nous et des chasseurs qui nous flanquaient tombèrent à cette première décharge. Nos compagnies de soutien accoururent, mais ne firent qu'ajouter leurs morts aux nôtres. Ils jonchaient le sol comme les brindilles de bois après la grêle. On dit que le général fit sonner la retraite. Personne chez nous ne l'entendit. Les Savoyards continuèrent à avancer. Ils n'avaient toujours devant eux que des maisons crénelées.

La compagnie de Cordon où servait votre frère était

devant. Elle parvint au bord d'une rivière, la Lizaine, qui coule devant Béthoncourt. La rivière était débordée, les Prussiens l'avaient barrée au-dessous du village. Ils avaient partout cassé la glace. Deux ou trois hommes, emportés par leur élan, se jetèrent à l'eau pour franchir l'obstacle. Ils se seraient noyés, si le capitaine de Cordon et le lieutenant Rambert ne se fussent mis à genoux sous une pluie de balles pour leur tendre un fusil.

Il fallut bien retraiter. La cheville brisée, immobilisé sur la neige, le cœur chaviré, j'assistai à cette retraite. Votre frère, l'un des derniers, marchait tranquillement, sans se presser. Ce que je vis alors, je ne le croirais pas, si mes yeux n'en avaient gardé l'empreinte.

Un lièvre poursuivi par un chien parcourait le champ de bataille en tous sens. Votre frère se baissa sur un mort, lui prit son fusil, épaula et le lièvre culbuta sur lui-même. Votre frère revint en arrière pour l'arracher au chien qui déjà était dessus. Il le prit par les oreilles, et c'est avec ce trophée qu'il fut blessé ou tué, je ne sais, car je ne l'ai plus revu.

Quand je fus transporté, prisonnier, sur un brancard dans le village que je n'avais pu enlever et que je vis bourré de troupes et d'artillerie, le colonel allemand s'approcha de moi et me demanda si c'était moi qui avais mené l'attaque. Sur ma réponse affirmative, il me serra la main. C'était l'hommage ennemi à mon bataillon.

Ici, je me suis informé de mes camarades, de mes hommes. Personne n'a pu me renseigner sur votre frère. Blessé grièvement, il a pu être hospitalisé à part

et interné à Rastadt ou ailleurs. Ne vous découragez pas encore. Si nous l'avions perdu, ce serait une perte pour notre cher pays de Savoie qu'il n'eût pas manqué d'honorer, car le lieutenant Rambert est un des plus beaux types d'hommes que j'aie connus dans la guerre qui met si vite les valeurs à leur plan...

Commandant COSTA.

Je replaçai le dossier dans son tiroir et rabaissai la tablette. Maintenant je connaissais oncle Jean. L'homme à la guitare était sorti de son cadre. Sur le bateau qui me ramenait à Yvoire, sur le petit chemin qui d'Yvoire conduit aux Coudriers, il m'accompagnait et j'étais fier de sa compagnie. Un doctorat passé tout jeune à Paris, le goût des lettres, le don de l'harmonie et le sens de la clarté, une incroyable audace physique et le plus extraordinaire sang-froid qui lui avait permis sous les balles puisque l'ennemi se battait à couvert et ne pouvait être délogé, de tirer un lièvre et de l'aller chercher, le plus sûr jugement qui lui avait dénoncé l'erreur d'attaquer sans préparation suffisante un adversaire invisible et retranché : toutes les pièces parlantes du dossier s'entendaient pour faire de lui, en effet, *un des plus beaux types humains révélés par la guerre qui met si vite les valeurs à leur plan.*

« Voilà pourtant, me disais-je avec colère, celui qui devait, pour l'amour d'une femme indigne, mourir avant trente ans. »

Jusqu'à ma lecture je n'avais pas réalisé la victime de Mme de Laury. Maintenant, je mesurais la gran-

deur de son crime, et pour la première fois je la détestais.

Une anecdote que j'avais lue récemment dans une biographie de Goethe me revenait à la mémoire. Comme on objectait au grand homme l'épidémie de suicide qui avait sévi en Allemagne après la publication de *Werther*, il s'était contenté de hausser les épaules et de répondre avec son air olympien : « Pour une demi-douzaine de sots et de vauriens dont j'aurais purgé la terre, vous ne voudriez pas que je me fisse du souci !... » Mais qu'aurait-il répliqué, si l'un de ces malheureux avait auparavant donné tous les signes de la supériorité ? Certes, je ne tenais pas encore la clé du mystère. J'ignorais si mon oncle Jean avait été frappé ou s'était frappé lui-même : dans les deux cas, la femme qui était mêlée à sa fin tragique m'apparaissait coupable. Rien au monde ne donne à l'amour le droit de mort, qu'il la distribue ou qu'il l'inspire...

III

UNE VIEILLE IMAGE

Le ululement du *chouan*, peu à peu, hantait mes nuits et mes jours. Comme Hamlet, prince de Danemark, j'étais la proie d'un curieux fait divers et je m'instituais le juge de son dénouement. Je fouillai notre bibliothèque des Coudriers pour y chercher une collection d'anciens journaux, car un tel événement, la mort violente d'un homme, qui devait forcer l'attention, l'arrestation peut-être d'une Mme de Laury qui tenait un haut rang dans la société, avaient dû causer dans la ville un grand scandale et faire l'objet de tous les commentaires. J'étais probablement le seul à ne pas en avoir entendu parler. Dans ma famille, on se taisait ; hors d'elle, on se contraignait devant moi. Le temps est un prodigieux fabricant d'oubli : les seize ans que j'abolissais tout à coup suffisaient, et bien au delà, à expliquer le silence.

Je ne parvins à découvrir qu'une collection d'almanachs de Mathieu de la Drôme rassemblés par mon grand-père que passionnait la météorologie. Ils me firent souvenir d'un certain abbé Heurtevent qui partageait ce goût et pareillement celui de l'astronomie et qui venait dans la chambre de la tour

repérer les étoiles. C'était un vieil ami de la maison, à qui la chronique locale n'avait pas dû échapper. Aumônier de l'hôpital, il réconfortait ses malades par un dévouement inlassable, mais aussi par un air de mage à qui manque à peine un bonnet pointu et passait le reste de son temps dans les grimoires. Seize ans ne comptent point sans doute pour un homme qui vit dans la familiarité des astres et aussi de l'avenir, car notre abbé était un grand amateur de prophéties qu'il interprétait librement dans le sens des pires catastrophes, lesquelles précéderaient infailliblement le retour du roi légitime. Nous l'avions surnommé Nostradamus. Par l'autorité qu'il déployait dans l'explication de ces textes obscurs, venus de l'abbaye d'Orval ou de la sœur Rose-Colombe, il séduisait tante Dine qui désirait ardemment de voir les lys refleurir. Je résolus de sonder l'abbé Heurtevent sur le drame intime qui me préoccupait.

Je retournai donc à la ville et lui rendis visite dans le capharnaüm qu'il habitait pêle-mêle avec ses livres, ses papiers, un perroquet, un chat et un chien perclus de rhumatismes, incapable de se lever et même d'aboyer. Les années ne l'avaient point courbé. Comme un cyprès, il était haut et triste, ou plutôt il abritait la tristesse, éprouvant pour lui-même une infinie satisfaction à vous lancer au nez l'annonce de maux prochains, abondants et insupportables. Dès qu'il m'eut reconnu, il s'écria que je tombais à merveille. Ne venait-il pas de recevoir de Mayence une prophétie, datée de 1854, qui, après avoir prédit le plus honnêtement du monde nos

désastres de 1870, déclenchait dans l'avenir toute une série de cataclysmes :

« Malheur à toi, grande ville, déclama-t-il sans attendre mes explications, malheur à toi, grande cité du vice ! Le fer et le feu succéderont au feu et à la famine... »

Il s'arrêta dans sa lecture pour y ajouter des précisions :

— Paris et la Commune sont-ils assez clairement indiqués ? Mais patientez : nous allons assister à la déconfiture de l'Allemagne. Nos bourreaux vont être punis.

Et, brandissant le manuscrit étranger, il assujettit ses besicles sur le nez qu'il portait long et évasé du bout, pour livrer ce passage à mes réflexions :

« Malheur à toi, peuple du Nord, ta septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais année pareille n'aura été vue, jamais plus formidable bruit n'aura été entendu... »

Aussitôt il se précipita dans les commentaires :

— Ce peuple du Nord, c'est l'Allemagne. Ce peuple d'Orient, ce sont les Turcs, ou peut-être les Russes. Pour moi, nous allons à une guerre qui mettra le feu à l'Europe et auprès de laquelle celle de 1870 n'aura été qu'un jeu d'enfants.

Après avoir semblé prendre le plus vif intérêt à ce parchemin de Mayence, je voulus abandonner l'avenir pour sauter d'un bond dans le passé. Il ne me le permit pas :

— La fameuse prophétie de saint Malachie,

archevêque d'Armagh en Irlande, vous savez bien, celle de la succession des papes, celle des devises, ne correspond-elle pas exactement au document en question et ne vient-elle pas confirmer tous mes pronostics? Nous en sommes à *Lumen in cælo* qui, de toute évidence, s'applique à l'éclatant pontificat de notre Léon XIII. Mais après *Ignis ardens*, nous aurons *Religio depopulata*, titre d'épouvante qui conviendra au pape témoin de la guerre future où la catholicité sera dépeuplée. Dépeuplée, vous entendez?

Il me pourfendait de son appendice nasal et de ses menaces de mort. Je réussis enfin dans un court intervalle à rappeler d'un trait l'énigme de la Chartreuse du Reposoir. Mon oncle Jean avait-il été assassiné ou fallait-il admettre la version du suicide? Comment les choses s'étaient-elles passées? On avait dû, lors de l'événement, chercher à connaître la vérité. N'en gardait-il pas le souvenir?

S'il s'en souvenait! Il renifla une odeur de tragédie et se frotta les mains comme s'il lui arrivait quelque chose d'heureux. J'avais été bien inspiré de m'adresser à lui. Il tirerait devant moi les rideaux sur la scène. Et il préluda par un portrait :

— C'était un homme étonnant. Poète, il eût égalé M. de Laprade. Avocat, il eût dépassé un jour le défenseur des Naundorff, M. Jules Favre. A la tête de ses mobiles, pendant la guerre, il avait délogé l'ennemi d'un village fortifié. Peut-être n'avait-il pas, dans le caractère, la solidité de monsieur votre père. Mais il exerçait sur les foules un empire irrésistible. Nul doute qu'avec un tel prestige il n'eût assuré le retour du roi.

Je me demandai un instant à quel personnage historique ce panégyrique faisait allusion. Je compris qu'il s'agissait de mon oncle. A la façon d'Homère, l'abbé Heurtevent grandissait les hommes et les événements et d'une petite ville tirait une assemblée de héros plongés dans un drame éternel. Brusquement il en vint au fait, d'une manière inattendue qui me donna un coup :

— La franc-maçonnerie, me déclara-t-il péremptoirement, s'est débarrassée de lui.

Ahuri, je répétais :

— Vous croyez ? La franc-maçonnerie ?

— Je vous le dis. Ne savez-vous pas qu'elle se sert des femmes, par une imitation sacrilège de la Providence qui utilise les Judith et les Dalila tantôt pour sauver et tantôt pour perdre le peuple de Dieu ? Jean Rambert était royaliste et populaire. Elle a suscité sur son chemin une Mme de Laury. On en trouve toujours.

— Vous croyez donc à l'assassinat ?

— Si j'y crois ! Mais tout le monde y a cru à l'époque. Votre oncle adorait la vie. Tout lui réussissait. Est-ce qu'un homme raisonnable se tue pour une gourgandine sans vergogne ? Cela ne se peut soutenir en vérité. Par grandeur d'âme, il a voulu dans la mort protéger cette misérable. De là sa déposition.

— Mme de Laury a-t-elle été arrêtée ?

— Non, et ce fut un opprobre pour la justice, et la preuve qu'elle était protégée en haut lieu.

— Savez-vous qu'elle est revenue ?

— Revenue, elle ? Quelle impudeur ! Après tout,

il n'y a pas lieu de s'en étonner. Dieu, pour nous éprouver, semble parfois livrer le monde au diable. N'avons-nous pas élu pour maire le frère d'un faussaire qui escroqua toute la ville et fut de ce chef condamné au bagne? La démocratie se plaît dans l'abjection. Mais le réveil sera terrible. Les faussaires sont partout. Ils falsifieront les dépêches comme Bismarck pour mettre le feu à l'Europe. *Religio depopulata* : la prochaine guerre sera un dépeuplement.

Il repartit sur son thème favori et je ne pus le tirer à nouveau de l'avenir où il s'engouffrait comme dans une caverne sans issue. Ses appréciations se confondaient avec celles de tante Dine. Comme elle, il courait d'emblée à la pire accusation. Sans admettre le rôle hypothétique prêté gratuitement à la franc-maçonnerie, je remarquai pourtant qu'il n'avait pas hésité une seconde dans ses souvenirs. La rumeur publique était donc contraire à Mme de Laury. Quel ne fut pas mon désagrément, au retour, d'apercevoir sur le bateau les robes claires de ces dames qui revenaient d'Évian ! Elles me firent mille grâces, comme si nous étions déjà liés, me prodiguant les détails sur la réception qui avait été donnée au Splendide Hôtel par une princesse étrangère et sur les relations qu'elles y avaient rencontrées. Cependant, je croyais montrer une froideur glaciale à quoi Mme de Laury ne pouvait se méprendre, non plus qu'à mon éloignement systématique depuis le fameux goûter. Elle affectait de ne point le remarquer et passait outre avec une désinvolture déconcertante. Je n'avais pas encore appris que c'est là

une tactique fort usitée dans le monde par ceux qui veulent à tout prix imposer leur présence, soit qu'ils aient un échelon social à gravir, soit que, pourvus de quelque tare, ils prétendent la faire accepter. Ou peut-être cette froideur était-elle malgré moi atténuée par le voisinage de Mlle Sylvie qui laissait parler sa mère et se contentait de poser sur moi ses yeux de velours tout chargés d'une interrogation mélancolique. Je ne pouvais ni l'avertir de l'indignité maternelle, ni l'en rendre en quelque façon responsable. Comment les séparer? Pendant toute la traversée, un tel problème à résoudre me rendit très malheureux.

— Pourquoi n'êtes-vous plus revenu au château? me demanda, comme nous abordions Yvoire, Mme de Laury.

Elle n'avait donc pas compris ma réserve? Fallait-il mettre les points sur les i et lui jeter au visage: « Parce que vous avez tué mon oncle Jean!... » Exalté encore par les documents dont j'avais eu connaissance et par les déclarations de l'abbé Heurtevent, je fus tenté de lui crier ainsi mon dégoût et peut-être m'y serais-je décidé si je n'avais surpris le regard de Mlle Sylvie qui se voilait d'inquiétude, attendant ma réponse et devinant vaguement que j'avais peut-être des raisons pour n'être plus retourné chez sa mère. Je balbutiai, invoquant mes occupations, et m'élançai, le premier, sur la passerelle, saluant ces dames hâtivement, afin d'éviter les serremments de mains qui pouvaient signifier ma trahison.

Sur le débarcadère, je trouvai à ma grande

surprise tante Dine qui guettait mon arrivée :

— Je suis venue à tout hasard, m'expliqua-t-elle, comme si elle s'excusait.

Je remarquai bien qu'elle était troublée et les joues rouges. Vaillante malgré les années, et ne redoutant point la marche, elle se chargeait volontiers des commissions au village. Avant de rentrer aux Coudriers, elle avait calculé l'heure de mon retour. Je devinai sans peine, — la chère femme n'était point secrète, — qu'elle avait quelque reproche à m'adresser. Et sans doute, de ses yeux perçants, m'avait-elle surpris en conversation avec Mme de Laury sur le pont du bateau. Cependant elle hésitait. Elle qui avait toujours pris notre parti, qui témoignait à chacun de ses neveux et nièces une admiration sans bornes et qui louait jusqu'à nos défauts, pour la première fois souffrait de mésestimer l'un de nous. Elle ne pouvait se décider à parler. Une lutte émouvante se livrait en elle, dont je pouvais suivre les phases, car elle hochait la tête et marmonnait entre ses dents par l'habitude qu'elle avait d'exprimer tout haut ses opinions. Fallait-il qu'elle fût touchée au plus profond du cœur pour qu'elle osât enfin me blâmer en ces termes solennels :

— François, tu pactises avec l'ennemi.

Je ne la laissai pas dans le doute plus longtemps. Avec une tendre familiarité, je passai mon bras sous le sien et lui confiai mes tristesses, mes curiosités, mon enquête. Rassérénée, elle m'écoutait en donnant des signes de contentement.

— Ah ! je savais bien, m'interrompit-elle avec

des larmes dont elle réprima énergiquement la chute, que tu es un garçon plein d'honneur. Pardonne-moi de t'avoir mal jugé. Le commandant Costa de Beauregard écrit de bonne encre. Il devrait être de l'Académie. Quant à notre vieil ami, l'abbé Hurtevent, personne ne voit plus clair dans les événements. D'ailleurs, il connaît l'avenir.

Elle exagérait les mérites de l'abbé, mais elle me félicitait de l'avoir consulté. Je n'allais pas perdre l'occasion que m'offrait le hasard d'en apprendre un peu plus long sur la vie et la mort de mon oncle Jean.

— Et vous, tante Dine, lui demandai-je à brûle-pourpoint, vous croyez aussi à l'assassinat?

— Sans doute. Comme tout le monde.

— Mais pourquoi?

— Pourquoi? C'est bien simple. Notre Jean était las de cette vieille femme.

— Cette vieille femme?

— Oui. Elle avait bien trois ou quatre ans de plus que lui. Et peut-être davantage.

— Il n'avait pas trente ans quand il est mort.

— Précisément. Une femme de plus de trente ans, qu'est-ce que c'est pour un homme de vingt?

Elle élargissait les distances et simplifiait la psychologie amoureuse.

— Et quel homme! reprit-elle. Sauf ton père, naturellement, je n'en ai point vu de comparable. Poète de génie, bien qu'il ne m'eût pas montré ses vers, le cachottier! avocat merveilleux, bien qu'il ne plaidât guère, le paresseux! et une taille, un visage, des yeux, des cheveux! Bouclés, les cheveux.

Sauf Michel, évidemment, il n'avait pas son pareil sur la terre. Parce que Michel, en plus, avait la raison, le caractère, l'expérience. Ce n'est pas lui qui se serait laissé bernier par ces maudites femelles. Il est vrai qu'il avait auprès de lui Valentine. Valentine, un ange du bon Dieu.

Valentine, ma mère ; Michel, mon père : l'arche sainte devant quoi tante Dine montait la garde. Mais elle entendait bien y introduire de gré ou de force la victime du Reposoir.

— Toutes les femmes s'occupaient de lui. A Béthoncourt après la victoire (elle n'hésitait pas à transformer en victoire l'échec de Béthoncourt), il avait été laissé pour mort avec une balle dans la poitrine et un lièvre dans les mains, — parfaitement, un lièvre qu'il avait eu l'aplomb de tirer pendant la bataille ; — ramassé après tous les autres, on l'avait transporté dans une petite ville allemande dont j'ai oublié le nom, un de ces noms qui vous écorchent les oreilles. Quand il fut en convalescence, on lui demanda sa parole de rester en place, moyennant quoi il se fût promené à son aise. Il a refusé, et il s'est évadé, grâce à la fille de son logeur qui s'était amourachée de lui. A son retour, pour son malheur et pour le nôtre, il a rencontré cette comtesse de pacotille...

— Mme de Laury ?

— Oui, Mme de Laury, qui a trouvé le moyen de le prendre je ne sais comment. Les femmes de cet acabit ont des armes particulières. Autrefois, on les brûlait comme sorcières et l'on faisait bien, sans quoi ce sont elles qui vous brûlent.

Quand il a voulu s'en débarrasser pour se marier...

— Il s'est marié?

— Il se serait marié. Il était fiancé à la plus adorable enfant, Mlle Fougère, de Dijon. Les Fougère, une famille connue : des magistrats, des généraux. On ne pouvait pas imaginer une plus ravissante jeune fille : blonde, un peu longue et mince, l'air d'un jeune peuplier, et quelque chose de céleste sur le visage. Une vieille femme comme moi ne sait pas décrire ces gentilles-là. Mais, rien qu'en la voyant, on désirait d'être plus aimable et l'on était prêt à se signer comme devant une apparition. Du pays de Jeanne de Chantal, la sainte amie de notre saint François de Sales, elle portait ce nom chantant et doux. Quant à l'autre, tu l'as vue : une horreur.

Je l'avais vue, oui, aux approches de la cinquantaine, et ne la trouvais pas si déplaisante. La silhouette, la démarche, le port de la tête, le visage même, plus touché, travaillé de poudres et de fards, mais encore paré d'une grâce à la fois hautaine et enveloppante, se défendaient comme une tour assiégée contre les ans déconcertés et interdits. Ce qui m'avait éloigné d'elle instinctivement, quand je ne savais rien encore de son crime, ou tout au moins de l'accusation qui pesait sur elle, n'était-ce pas cette sorte de prise de possession qu'elle prétendait exercer de prime abord sur ceux qui l'approchaient, cet envoûtement quasi professionnel, tant il faisait partie de sa nature, qui lui permettait de dominer son entourage? J'avais sans retard tenté de m'y soustraire, mais j'avais subi malgré moi son charme

fané, puisque je m'y étais volontairement dérobé. La partialité de tante Dine m'amenait par réaction à me rendre mieux compte de cette emprise.

— Non, protestai-je, elle a dû être dangereuse.

— Certes, reprit la chère femme en donnant un autre sens à mon interruption. Donc, quand elle connut les fiançailles de Jean, elle crut devenir enragée et n'eut de cesse qu'elle ne l'eût rejoint dans la montagne, au Grand-Bornand où il faisait sa cour à ces dames.

— Ces dames?

— Oui, Mlle Chantal Fougère et sa mère qui était veuve. Une femme d'une rare distinction. Elle vit encore, je crois. Ces dames venaient l'été en villégiature dans un chalet qui leur appartenait. La jeune fille était de santé délicate, et l'air de nos hautes vallées la fortifiait. C'est là que cette créature a commis son forfait.

— Cette créature?

— La Laury. Elle les a tués tous les deux : Jean et sa fiancée.

— Tous les deux? On ne m'avait jamais parlé d'elle.

— Oh! elle est morte de chagrin et lui d'une balle de revolver.

Le crime se compliquait, sortait de l'ombre qui s'était épaissie autour de lui. Cependant nous arrivions devant la porte à claire-voie qui fermait les Coudriers. Je poussai la barrière, et comme nous nous engagions dans la courte avenue, nous entendîmes sur le sable le pas léger de ma mère.

— Chut! fit tante Dine dont le visage s'em-

pourpra. J'ai déjà trop parlé. Valentine n'aime pas ce sujet.

— Pourtant, ma tante, je désire monter un jour de cet automne au Reposoir.

— N'y va pas. On ne ressuscite pas les morts.

— Les morts, non, mais le crime, peut-être.

— Je t'en supplie, François.

Elle regrettait ses confidences et m'invitait à me taire. Le lac, doucement, clapotait devant la maison, sur la grève, et les reflets roses du couchant teintaient les eaux. Ma mère vint à nous et sa présence nous calma. Elle répandait autour d'elle une paix, une sérénité à quoi l'on ne pouvait demeurer insensible. Il semblait qu'un drame de passion, de violence et de cruauté ne pût être discuté devant elle. Mais le soir, sous la lampe, quand nous fûmes réunis tous les trois après le coucher de mes frères et sœurs plus petits, tante Dine, qui ne savait rien dissimuler, lui avoua que nous avions parlé de Jean.

— A quoi bon? objecta ma mère. Dieu lui a pardonné.

— A lui, gronda tante Dine. Mais pas à elle.

Et, disparaissant un instant, elle revint avec une image qui devait me bouleverser tout autrement que la chère femme ne pouvait le supposer. C'était une photographie de mon oncle en uniforme de lieutenant de mobiles. Elle différait sensiblement du portrait mou et fade de l'homme à la guitare. Le képi bas cachait les fameux cheveux bouclés. Le visage, émacié par les privations de la campagne, avait perdu sa plénitude. Au lieu de la moustache et du soupçon d'impériale, le jeune officier portait la barbe

entière, une barbe fine et soyeuse, courte et un peu frisée, qui allongeait l'ovale. Il était représenté de profil, le nez légèrement busqué et comme reniflant de bonnes odeurs, la bouche petite et sensuelle, les yeux malicieux et gais. Il souriait comme il avait dû sourire en apercevant sous les balles le lièvre poursuivi. Il souriait, et cependant on devinait là-dessous bien des souffrances avalées. Peut-être avait-il quelque chose du portrait célèbre de François 1^{er} par Titien : cette exubérance, cet amour de la vie, cette façon d'accepter hautement l'infortune : — *Tout est perdu, fors l'honneur*, — mais tout cela était transposé, amenuisé, féminisé. Féminisé, oui : malgré la barbe et le képi, le charme des traits faisait songer à une femme, à une jolie femme. Mais non, à une jeune fille que j'avais vue.

— N'est-ce pas qu'il était beau ? triomphait tante Dine.

Je ne lui répondais pas, ayant l'air d'examiner de près et dans tous les détails le carton que je tenais en mains, parce que la pensée folle d'une ressemblance s'imposait à moi et me terrifiait. J'avais déjà vu ces traits délicats, cette petite bouche, ces yeux mélancoliques sous une expression espiègle. J'avais trop regardé, chez elle, à l'église, et tout à l'heure encore sur le bateau, Mlle Sylvie de Laury pour tricher avec ma mémoire et conserver le moindre doute. Sylvie de Laury lui ressemblait. Elle n'avait pas le front élevé du portrait de l'homme à la guitare, mais précisément le képi, en mangeant le front, supprimait la principale différence. Ce que je savais de la liaison de mon oncle m'eût évidemment permis cette

supposition d'une paternité qui m'atterrissait, mais qui me ramenait, par un détour, à vouloir du bien à la jeune fille. Une simple réflexion suffisait à m'en empêcher. Mlle Sylvie était née après le drame du Reposoir. Tante Dine m'avait affirmé qu'au moment du crime, Mme de Laury était sans enfant, et que la naissance postérieure de sa fille prouvait une réconciliation avec son mari. J'étais donc la dupe de mon imagination. Ou peut-être l'amour gardait-il le pouvoir, hors la chair, d'imposer une ressemblance? Dans tous les cas, je me promis d'observer avec plus d'attention le visage de notre voisine. Où et comment l'observerais-je? N'avais-je pas rompu, ou décidé de rompre toutes relations? Si j'avais été plus sévère envers moi-même ou plus clairvoyant, j'aurais peut-être discerné dans les replis secrets de mon cœur ces germes obscurs d'un sentiment qui, plus tard, cherchera la lumière du jour, comme ces grains de blé jetés dans un sillon où ils semblent se perdre.

— Très beau, répondis-je enfin à ma tante en lui rendant la photographie.

Je m'étais engagé dans une voie ténébreuse. Mais je ne pouvais plus revenir en arrière et je voulais maintenant, quelle qu'elle fût, connaître la vérité.

IV

L'INSTRUCTION

Pour connaître la vérité, il me fallait tout d'abord consulter le dossier officiel. Une instruction criminelle avait dû être ouverte contre Mme de Laury. Même pour rendre une ordonnance de non-lieu, scandaleuse ou équitable, un juge, sans nul doute, avait été commis, et ce juge avait entendu des témoins, consigné leurs dépositions, pesé le pour et le contre, comparé la version du suicide à celle de l'assassinat. De cette instruction je retrouverais peut-être les traces dans les archives du parquet. Mais comment, sans ramener l'attention publique sur une affaire oubliée, et que ma famille n'avait pas avantage à sortir de l'ombre, entrer en possession de ces pièces? Je me souvins utilement que mon père avait soigné et guéri un ancien greffier du tribunal. M. Mollin, qui lui avait conservé un profond attachement et qui ne manquait pas, chaque année, de venir voir ma mère. Ce M. Mollin était chétif, exigü et grisâtre, discret et confidentiel. Tant qu'il avait occupé une fonction publique, l'administration n'aurait pu compter un employé plus fidèle ni plus correct. A la retraite, il avait osé sourire, sinon parler. Son sourire en disait long : quand on nom-

mait devant lui tel ou tel sénateur, député, conseiller général du département, le maire ou l'un ou l'autre des conseillers municipaux de la ville, il se contentait de pincer les lèvres et l'on devinait immédiatement qu'il était informé et savait par le menu toutes leurs misères secrètes et celles de leurs proches. Son âge et sa méthode ne lui laissaient rien ignorer de la chronique locale. Peut-être me donnerait-il son opinion personnelle sur le drame du Grand-Bornand avant de m'ouvrir la clé de l'armoire où gisaient, comme dans une fosse commune, les affaires classées.

Il m'accueillit à la ville avec plus de froideur que l'abbé Heurtevent. Mais la reconnaissance qu'il gardait au docteur Rambert le dégela, et plus encore peut-être le souvenir de mon oncle Jean, qu'il me dépeignit en termes plus mesurés, mais tout aussi élogieux que ceux dont s'était servi Nostradamus, notre prophète :

— Votre père, m'assura-t-il, avait plus de poitrine et d'autorité. Mais le jeune M. Jean plaisait à tout le monde. Quand il paraissait quelque part, on était sous le charme. S'il parlait, on buvait ses paroles. Nos francs-maçons d'aujourd'hui, qui ne levaient pas encore le masque, le redoutaient à cause de cette popularité.

Je me mis à rire, pensant à l'hypothèse gratuite du bon abbé :

— Ce ne sont pourtant pas eux qui l'ont assassiné.

Mais, à ma profonde surprise, M. Mollin demeura sérieux. La contrainte de l'administration n'avait fait que fortifier ses convictions intimes et accroître, en les contenant, leur violence.

— Ils en eussent été capables, si l'impunité leur eût été assurée. Vous ne connaissez pas le fond de

ces gens-là. Ils haïssent tout ce qui les dépasse. L'envie, c'est toute l'histoire de la province depuis cent ans. Mais, dans le cas de M. Jean Rambert, il faut écarter le crime politique. C'est sa maîtresse qui l'a tué.

Ainsi donc l'ancien greffier, si grave et timoré, accoutumé par sa profession et sa conscience à peser chaque terme, accusait lui aussi Mme de Laury, comme tante Dine et l'abbé Heurtevent. Son témoignage revêtait à mes yeux une importance capitale, car il avait vu le dossier et il avait pu se former une opinion sur les pièces de l'instruction que je brûlais de compulsuer à mon tour. Je lui demandai s'il m'était possible de les examiner. Il se recueillit avant de me donner une réponse affirmative :

— A cause des vacances, oui peut-être. Je n'ai pas entendu dire que les archives eussent été transférées à la cour ni au ministère. Venez demain matin me prendre et je vous introduirai au parquet.

Nous y allâmes le lendemain. Le greffe qui si longtemps avait été son domaine lui demeurerait ouvert et, en l'absence du procureur de la République en congé, nous pûmes fouiller les archives où s'entassaient les affaires qui n'avaient abouti qu'à un non-lieu ou qui avaient été abandonnées. Il réussit après bien des recherches à mettre la main sur une mince chemise verte qui portait ce titre : *Affaire de Laury*.

— Le dossier n'est pas au complet, m'affirma-t-il en connaisseur. Feuillitez-le néanmoins, puis vous viendrez m'en parler.

Et il me laissa en tête-à-tête avec l'instruction.

Elle débutait par une lettre anonyme informant la magistrature d'un crime commis au Grand-Bornand. L'enquête avait été déjà ouverte à propos du permis d'inhumer. Poussé par cet instinct professionnel qui finit par être une seconde nature, je m'emparai en premier lieu du rapport du médecin légiste appelé à pratiquer l'autopsie du corps, et ce fut pour critiquer sa méthode et les termes surannés dont il faisait emploi. Il expliquait au long et au large, et avec ce don spécial de brouiller les cartes qui est départi aux experts, que la blessure au poumon, dans le voisinage du cœur, bien qu'étroite, devait presque fatalement entraîner la mort, qu'elle avait été occasionnée par une balle d'un calibre de six millimètres, que cette balle avait été tirée à bout portant, et que son inclinaison de droite à gauche permettait de conclure de préférence à un suicide à cause de la résistance du bras qui tourne l'arme contre la poitrine. Conclusion peu convaincante : ne suffisait-il pas d'imaginer, pour détruire une telle hypothèse, le meurtrier placé en face de la victime, mais légèrement à droite de celle-ci ?

Puis je tombai sur la déposition d'un sieur Tabuis, propriétaire de l'hôtel des Alpes au Grand-Bornand. Il y vantait la nombreuse clientèle, honorable et paisible, qui, l'été, venait en villégiature, d'Annecy, de Chambéry, de Lyon et même de Paris, dans la vallée des Bornes, et spécialement dans sa pension. Mme de Laury était descendue chez lui au mois de juillet (1876), puis s'était installée dans la vallée du Reposoir pour revenir

au Grand-Bornand au mois de septembre, quand la saison touchait à sa fin. Elle y occupait la chambre 10 qui donnait sur l'église et le fond du val, avec vue sur la chaîne des Aravis. Il n'avait eu qu'à se louer d'elle, pour la tranquillité et pour le paiement. Le 20 septembre, quand déjà il n'y avait plus personne à l'hôtel que l'on s'apprêtait à fermer, elle avait reçu la visite d'un voyageur qui avait pris une chambre, un jeune homme très bien. Le lendemain, l'hôtelier avait appris que ce jeune homme s'était tué au cimetière. Il n'en savait pas davantage.

Mais, après l'avoir laissé parler, le juge le pressait de questions :

« D. — Mme de Laury avait-elle passé la nuit avec ce jeune homme, dont le nom, d'ailleurs, aurait dû être enregistré pour être transmis à la gendarmerie?

R. — Non, certainement ; Mme de Laury était une personne tout à fait réservée et sur le compte de qui l'on n'avait rien à dire.

D. — N'était-elle pas sortie le matin de très bonne heure avec ce jeune homme?

R. — Non, ils étaient sortis de l'hôtel séparément, lui d'abord, elle ensuite.

D. — A quel intervalle?

R. — Peut-être dix minutes, peut-être davantage.

D. — Était-elle habillée, ou en simple robe de chambre?

R. — Elle faisait beaucoup de toilette, et il n'était pas possible de dire exactement quand elle était

habillée et quand elle était déshabillée, ayant souvent les bras nus à cause de la chaleur ou des modes de Paris, il ne savait pas au juste. »

Le curé du Grand-Bornand, lui, avait assisté à la scène du suicide ou du crime, et même il était le seul témoin du fait. Le presbytère donnait sur le petit cimetière qui entoure l'église. Je transcris sa déposition :

« J'étais à ma fenêtre et j'achevais de me raser avant d'aller dire ma messe. Je la dis à sept heures et il pouvait être six heures et demie ou sept heures moins le quart. A la fin de septembre, les jours raccourcissent beaucoup : cependant le temps était beau et le matin clair. J'ai vu un jeune homme que je ne connaissais pas, un étranger, qui poussait la grille de l'enclos et je me suis demandé ce qu'il venait faire à pareille heure. Il a cherché une tombe. C'était celle de Mlle Fougère, décédée un mois auparavant. Il faut vous dire, monsieur le juge, que les Fougère, qui sont devenus propriétaires au Grand-Bornand, y sont très aimés. Cette demoiselle avait toujours un mot gentil pour chacun, des remèdes pour les malades, et des cadeaux, plutôt que de l'argent, pour les pauvres. Son monument disparaissait sous les fleurs qui se renouelaient presque chaque jour. Les plus récentes étaient des bruyères, parce qu'il n'y en avait plus d'autres. L'étranger s'est agenouillé sur la dalle, et il m'a semblé qu'il pleurait, la tête dans les mains. J'avais su que Mlle Chantal Fougère était fiancée et que ses fiançailles avaient été rompues. J'ai supposé que ce jeune homme était le fiancé éconduit,

ou bien quelque parent rapproché. Puis il s'est relevé. Il paraissait très ému. Une femme, alors, vêtue à peine, est entrée à son tour au cimetière, et dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui. Quand il la vit approcher, il retira de la poche un objet, son revolver sans doute. Elle se jeta sur lui. Il se défendit. J'ai entendu un coup de feu, un seul. Il est tombé. Est-ce lui qui a tiré, est-ce elle qui lui avait arraché l'arme, je ne puis le dire. Tous deux me tournaient le dos à ce moment-là, et ils étaient quasi mêlés. Je me suis précipité. Il essayait de se relever. Elle le soutenait. Il a dit : « Mon arme. Donne. » Mais elle a lancé le revolver de l'autre côté du mur : c'est là qu'on l'a retrouvé. Peut-être voulait-il achever son œuvre. Dans ce cas, il faudrait admettre le suicide. Elle criait : « Jean, mon Jean, pardonne-moi. Je t'aime. » Avec elle je l'ai transporté à la cure. Des voisins qui avaient entendu la détonation sortaient de chez eux et nous ont aidés. Il n'y a pas de médecin au Grand-Bornand : j'ai envoyé mon clerc en quérir un à Thônes qui est à treize kilomètres. Mais voilà qu'après un instant de défaillance, le blessé s'est mis à commander d'une voix sans réplique. Il crachait un peu le sang, après s'être pansé lui-même, et il m'a expliqué : « Je sais ce que c'est. Je suis resté six heures sur le champ de bataille, à moitié gelé. Cette fois, je suis perdu, mais j'en ai pour un jour. » La femme était toujours là qui sanglotait. Il lui a ordonné : « Va-t'en. » Et comme elle le suppliait, il a repris : « Va-t'en. Ou j'arrache... » Et il montrait le pansement qui, tant bien que mal, barrait la plaie. Elle est allée

s'habiller dans son hôtel. Alors il m'a tenu des propos extraordinaires : « Monsieur le curé, ceci est
« comme un testament. Je veux être immédiate-
« ment transporté à la Chartreuse du Reposoir. —
« Dans votre état, mon bon monsieur, c'est impos-
« sible. — Non. Vous allez ramasser vos croque-
« morts avec la civière où l'on pose les cercueils.
« Vous y mettrez un matelas. Il me faut douze por-
« teurs solides, au moins, qui se relaieront. — Mais
« le passage par le col réclame plus de cinq heures
« de marche. — J'ai encore le temps. Je paierai
« cher : mille francs. Davantage, s'il le faut. Dites-
« le-leur. » Comme j'hésitais, il a ajouté : « Ça presse.
« Au Reposoir, je me confesserai. Pas ici. » Vous
comprenez que j'ai cédé à ce dernier argument. En
hâte j'ai organisé la caravane. Le cortège s'est mis
en marche par le col de la Colombière qui est plus
court et moins escarpé. Il a fallu près de huit heures,
et mes gars sont forts. Le blessé ne s'est pas plaint
une fois. Pourtant il était ballotté et pouvait
mourir à chaque pas. De temps à autre il crachait
encore un peu de sang. La dame suivait en pleu-
rant. Il ne pouvait pas la voir. Nous sommes arrivés
vers trois heures de l'après-midi à la Chartreuse du
Reposoir. J'ai fait demander le prier, dom Louis-
Joseph de Vaulchier, et pensais lui expliquer le cas.
Mais, dès que ses yeux se furent portés sur la
civière, il tendit les bras au mourant qu'il recon-
naissait. Nous sommes entrés dans le premier
cloître, sauf la dame qui est restée dehors et qui
appelait : « Jean, mon Jean. » Mais il n'a pas ré-
pondu. Nous l'avons laissé et je n'en sais pas davan-

tage. La dame m'a attendu à la sortie. Je l'ai éloignée et suis rentré le soir même au presbytère, ou plutôt dans la nuit... »

Puis, le juge avait posé au prêtre deux ou trois questions :

« D. — Le blessé, avez-vous dit, a réclamé en se relevant son arme à sa compagne. C'était donc celle-ci qui la tenait en main ? »

R. — Oui, monsieur le juge, mais elle avait pu la ramasser à terre ou la lui arracher après le premier coup de feu.

D. — Qui vous le fait croire ?

R. — J'ai eu l'impression du suicide. Il chercha son revolver dès qu'il aperçut la dame, et de la main gauche il se tâta le cœur. Dans le parcours du Grand-Bornand au Reposoir, elle marchait derrière moi et délirait presque, murmurant : « *Pourquoi m'as-tu quittée ? Pourquoi mourir ? Mon amour ne te suffisait donc pas ?* » et autres propos du même ordre que j'étais seul à entendre. Enfin, le blessé m'a déclaré, comme je le sollicitais de se confesser parce qu'il s'était évanoui quelques secondes au sommet du col et qu'il pouvait trépasser d'un moment à l'autre : « Non, monsieur le curé, à la Chartreuse. Mais ce n'est pas elle, c'est moi. Et pas à cause d'elle, à cause de moi. » Il ne m'a recommandé aucun secret pour ces paroles. Il les a prononcées spontanément.

D. — Vous êtes l'unique témoin direct. Rassemblez vos souvenirs. Êtes-vous sûr de n'avoir pas vu Jean Rambert, — l'étranger, c'est lui, — tourner son arme contre lui-même ?

R. — Je ne puis l'affirmer. La femme et lui se touchaient. Il la repoussait, et sans doute la repoussait-il afin de pouvoir disposer du revolver.

D. — Pour vous, en somme, monsieur le curé, il n'y a pas eu crime.

R. — Je ne le crois pas et regrette de n'en pouvoir apporter la preuve. Peut-être M. Rambert a-t-il parlé au prier de la Chartreuse en dehors de la confession... »

En effet, la déposition du prier, dom Louis-Joseph de Vaulchier, corroborait celle du curé. On l'avait appelé pour recevoir un mourant et il avait reconnu sur la civière Jean Rambert qui était venu au Reposoir près de trois mois auparavant, dans l'intention d'y faire une cure de solitude et peut-être d'entrer au noviciat pour rester à la Chartreuse. Le jeune homme, qui souffrait beaucoup, gardait tout son calme, toute son intelligence. Il avait voulu se confesser avant de recevoir le pansement que lui appliqua un des moines versé dans les études médicales. Ensuite il reçut les derniers sacrements avec une grande piété. Le soir, la fièvre augmenta et il commença de divaguer. Mais il reprit connaissance pour mourir vers minuit. Or il avait fait au prier une déclaration en l'invitant à la répéter au magistrat instructeur, si la justice enquêtait sur son décès, et la voici :

« J'ai tenté de me donner la mort. Mme de Laury, qui avait pour moi une vieille amitié dont elle a cru pouvoir s'autoriser pour intervenir, a voulu me rejoindre au cimetière du Grand-Bornand, afin de m'en empêcher. Elle est absolument étrangère à

mon geste, comme elle l'est à la cause qui me poussait au suicide. Il n'y a qu'un coupable, c'est moi, et je désirais me punir. Le droit de punir n'appartient qu'à Dieu et peut-être, dans sa miséricorde, m'a-t-Il pardonné... »

Telles étaient les paroles exactes qu'il avait prononcées et qui, dans la pensée du mourant, devaient préserver Mme de Laury en cas de besoin. Suivait toute une série de témoignages des porteurs, des moines, etc., qui ne projetaient sur le drame aucune lumière nouvelle. Mais le dossier contenait encore deux dépositions et une lettre. Les deux dépositions provenaient de M. et Mme de Laury. Or, à mon vif étonnement, celle de Mme de Laury s'ouvrait par une allusion à une déposition antérieure qu'elle contredisait. Je fouillai le contenu de la chemise verte pour découvrir celle-ci. Elle avait disparu, et je me rappelai alors les mystérieuses paroles de l'ancien greffier, M. Mollin, quand il m'avait averti que le dossier n'était pas au complet. Était-ce négligence ou quelqu'un avait-il dérobé la pièce qui manquait, et dans quel intérêt, dans quel dessein ?

« Je rétracte, confiait au juge Mme de Laury, tout ce que j'ai dit précédemment, sous le coup d'une émotion facile à comprendre, au sujet de mes rapports avec M. Rambert. J'avais pour Jean Rambert une amitié qui datait de notre adolescence à tous deux, une amitié profonde, une amitié passionnée si vous voulez. Dans la douleur que me causa sa mort tragique, il n'est pas étonnant que je n'aie pas mesuré mes termes et que cette amitié ait pris sur mes lèvres les apparences de l'amour. Pour

tout le reste, j'ai dit la vérité. Je me suis précipitée sur lui, pour faire dévier son arme, quand j'ai vu qu'il allait se tuer. Et si la balle n'a pas touché le cœur, si la mort n'a pas été instantanée, peut-être pouvez-vous l'imputer à mon intervention... »

Cette brève déclaration, qui écartait des aveux précédents, qui impliquait chez le témoin un désarroi, un flottement, des contradictions étranges, ou plutôt la volonté d'effacer des paroles compromettantes, n'était suivie, accompagnée d'aucun commentaire. Bien qu'assez ignorant des enquêtes criminelles, je ne pus me tenir de le remarquer. Pourquoi le juge d'instruction, après l'avoir recueillie, ne posait-il pas des questions, et, par exemple, celle-ci qui s'imposait à moi : « Vous étiez au courant du projet de suicide, tout au moins du désespoir de Jean Rambert, puisque vous êtes sortie de l'hôtel de si bonne heure le matin pour courir au cimetière où vous saviez le trouver. Quelles étaient les raisons de ce désespoir, et comment en étiez-vous informée?... » En vérité, on eût dit que cette nouvelle déposition était réglée à l'avance et que la comparution devant le magistrat n'était plus qu'une mise en scène. La date même était suspecte : 25 novembre 1876, c'est-à-dire plus de deux mois après l'événement. Mine de Laury avait eu le temps de se ressaisir. Dans un premier mouvement de sincérité, provoqué par la douleur de perdre son amant, elle n'avait pas craint de se livrer et d'avouer sa passion coupable. Après réflexion, il ne lui suffisait plus d'être mise hors de cause par une ordonnance de non-lieu qui la déchargeait du crime dont elle

était accusée : elle supprimait toute intimité avec le mort. Sans doute pensait-elle éviter la séparation et peut-être se réconcilier avec son mari. Mais celui-ci, quel rôle avait-il joué dans le drame ? Connaissait-il la liaison de sa femme et subissait-il en silence son affront ? Ou, comme tant de maris, portait-il sur les yeux un bandeau que la brutalité d'un fait divers avait arraché ?

Quelle bizarre déposition ! Il ne savait rien du fait, car il voyageait en Italie à cette date ; il tenait simplement à expliquer l'état d'esprit de Mme de Laury.

« ... La comtesse de Laury, déclarait-il, a toujours été possédée de la manie de porter secours à tout le monde. Elle s'est jetée à l'eau, devant le château, un jour, pour sauver l'enfant du jardinier qui se noyait. Il n'est pas jusqu'aux bêtes sur qui ne s'étende sa sollicitude : elle a passé des nuits à veiller une chienne que notre équipage avait écrasée. Or, une amitié fort ancienne la liait à M. Jean Rambert qui, l'été, habite avec sa famille la propriété des Coudriers, au bord du lac Léman, dans la baie d'Anthy, voisine du château de Laury. Une amitié que je qualifierais presque de maternelle, ma femme étant plus âgée que ce jeune homme. Un goût commun pour la littérature, pour l'art, pour toutes ces aimables frivolités, les réunissait. M. Rambert avait beaucoup de mérite, et même du talent, mais plus encore d'exaltation. Moi-même, je lui témoignais de la sympathie et le voyais sans déplaisir venir au château où il distrait Mme de Laury dont mes occupations m'éloignaient trop souvent

à son gré. Elle a su le chagrin causé à son jeune ami par la mort prématurée de Mlle Fougère à qui il était fiancé. Il avait essayé alors d'entrer à la Chartreuse. Ma femme prévoyait bien qu'un jour ou l'autre il irait en pèlerinage au tombeau de la jeune fille, et redoutait si fort pour lui cette émotion qu'elle s'était installée au Grand-Bornand, afin de le surveiller et de l'arracher au désespoir. Son intervention au cimetière s'est produite quelques secondes trop tard : elle a permis néanmoins au mourant de se réconcilier avec Dieu... »

Enfin, il ajoutait ces détails stupéfiants :

« Je dois vous dire, monsieur le juge, que la comtesse de Laury a besoin de beaucoup de ménagements. Après treize ans de mariage, ses vœux et les miens sont comblés, nous attendons un héritier. Les absurdes soupçons dont elle a été l'objet et qui ne pouvaient provenir que de la malignité publique ont provoqué chez elle une révolte qui m'a fait craindre la folie. Elle était déjà enceinte au moment où vous l'avez interrogée pour la première fois et, dans l'ébranlement de ses nerfs après le drame, elle a pu vous tenir des propos incohérents, dont il ne convient pas de vous servir, et dont elle aura sans doute déploré l'absurdité. J'espère qu'après nos déclarations, il ne demeurera aucune trace de cette triste affaire. »

Tous les termes de cette déposition avaient dû être pesés. J'en admirai presque le ton, l'astuce, l'ironie même. Un gentilhomme du dix-huitième siècle eût écrit de cette encre, et par exemple ce grand seigneur cité par Chamfort ou par Rivarol

qui, chaque mois, avait accoutumé de rendre visite à sa femme dont la réputation était fort légère et qui disait en sortant de la chambre conjugale : « Maintenant, arrive qui plante ! » Quel discrédit jeté avec négligence sur la passion des deux amants ! Quelle façon de la rapetisser en la ramenant aux convenances ! C'était lui, sans nul doute, qui avait exigé la nouvelle comparution de sa femme et cette rétractation des premiers aveux. Cependant, il la couvrait de sa protection flétrissante et ne craignait pas de faire allusion à une grossesse qui pouvait excuser le désarroi. Cette grossesse, j'y découvrais un autre mystère. Pourquoi M. de Laury la prenait-il à son compte ? Aimait-il sa femme jusque dans le déshonneur, ou l'intérêt maintenait-il la chaîne de son ménage ? La ressemblance que j'avais surprise en regardant la photographie de mon oncle Jean devenait maintenant si vraisemblable que la rencontre du Grand-Bornand s'en trouvait toute modifiée. Et je suspendis un temps mes recherches pour inviter ma mémoire, qui s'y prêta, à me fournir incontinent une image de Mlle Sylvie de Laury, afin de la confronter dans mes souvenirs avec celle du portrait. Je dus me complaire dans cette comparaison, car il me fallut secouer une sorte d'engourdissement où je m'enlizais, pour continuer ma lecture. Cependant, je me promis de revoir la jeune fille, — en évitant, s'il était possible, d'être aperçu par elle, — afin de mieux vérifier encore une ressemblance qui pouvait jeter une telle lumière sur le drame du Grand-Bornand.

J'en arrivai à la dernière pièce du dossier. C'était

une lettre de mon père adressée au juge. Malade au moment du décès de son frère, il n'avait pu immédiatement s'associer, au nom de la famille, à l'enquête menée par la justice, mais, à peine rétabli, il entendait reprendre sa place. A ce titre, il s'était rendu au Grand-Bornand et au Reposoir et il avait acquis la certitude qu'aucun doute ne pouvait subsister sur un suicide que l'auteur avait reconnu solennellement dans sa déclaration au prieur de la Chartreuse, et dont il s'était repenti. La cause en était d'ailleurs facile à déterminer : après la rupture de ses fiançailles, Jean Rambert avait voulu se retirer du monde et entrer au couvent ; apprenant tardivement la mort de sa fiancée, il n'avait pu lui survivre. Et mon père invitait le magistrat à faire le silence sur une affaire qui ne pouvait intéresser qu'une famille en deuil. Le nom de Mme de Laury n'était même pas prononcé. On eût dit qu'elle était demeurée totalement étrangère au tragique événement et qu'elle n'avait joué aucun rôle dans la vie du mort.

A cette sûreté de décision, à cette netteté des arguments, je reconnaissais la marque de mon père. Sa lettre aurait dû me suffire. Elle tranchait le débat. Du moment qu'il n'avait pas hésité entre le suicide et le crime, l'hésitation ne m'était plus permise. Néanmoins, je n'acceptais pas de gaieté de cœur un dénouement qui contrariait tant d'hypothèses romanesques échafaudées. Je devais désirer qu'il eût raison, ce qui me permettrait en somme de renouer, sans trahir, des relations avec le château de Laury où m'attirait un secret nouveau que, seul, j'avais

découvert. Mais ce mystère même était né du drame. Comment admettre que Mme de Laury n'y eût pas joué de rôle, et peut-être le rôle principal? Jean Rambert avait pu se tuer sur la tombe de sa fiancée : vraisemblablement il avait passé la nuit précédente avec sa maîtresse. Partagé entre les deux femmes, il avait fallu qu'il se déprît de l'une pour rejoindre l'autre hors du monde. Le problème psychologique devenait insoluble à seize ans de distance, et je ne pouvais espérer le résoudre. A quoi bon d'ailleurs?

A quoi bon? Mais il s'imposait à mon esprit. N'étais-je pas exposé à rencontrer presque chaque jour, sur le bateau, à l'église, dans les chemins, en ville même, nos voisines, les dames de Laury, car je ne fuirais plus devant elles comme si j'étais, moi, un malfaiteur? S'il y avait un coupable, il m'appartenait, comme chef de maison, de lui rappeler le passé et de le chasser du pays, en lui donnant clairement à comprendre que le meurtrier n'a pas accoutumé de se venir loger à côté de la famille de sa victime. Si j'écartais la version du crime, ne devais-je pas au contraire me rapprocher de cette petite Sylvie qui m'attirait et à qui m'attachaient des liens inconnus de tous? Je songeais déjà à m'enquérir de la date exacte de sa naissance, mais n'était-ce pas attacher une importance disproportionnée à un rapprochement de traits où mon imagination pouvait avoir sa part? Enfin je ne savais pas encore, — je l'ai su depuis, — que les culpabilités ne sont pas toujours où nous les cherchons et qu'elles peuvent être plus graves dans le domaine

du cœur ou du cerveau que dans le domaine des faits, et peut-être engagent-elles alors d'autant plus la responsabilité qu'elles échappent à toute sanction.

Incertain, j'abandonnai le greffe du tribunal correctionnel, et selon ma promesse je rejoignis M. Molin pour lui rendre compte de mon incertitude et surtout de l'embarras où me précipitait la lettre de mon père. A peine me laissa-t-il le loisir de m'expliquer et, avec une passion que je n'attendais point d'un homme aussi méthodique et timoré, il brouilla toutes mes réflexions pour leur substituer les siennes :

— L'instruction, m'affirma-t-il avec l'autorité d'un homme de loi, a été truquée. Vous en avez la preuve avec la disparition d'un document capital, la première déposition de Mme de Laury qui était entrée dans la voie des aveux.

— Mais elle n'avouait que son amour coupable.

— Qu'en savons-nous? Elle racontait la scène de la mort. De quelle manière, et ne se trahissait-elle pas? L'affaire, dès lors, se simplifie, puisqu'elle a été arrangée. L'assassin et la victime se sont mis d'accord pour égarer la justice.

— La victime?

— Évidemment. Votre oncle a exigé du curé du Grand-Bornand et du prieur de la Chartreuse un brevet d'innocence pour sa maîtresse : il a mis à ce prix sa confession. Contre le pardon de Dieu, il a réclamé le pardon des hommes. Pour des prêtres, le souci d'une âme à sauver, et de deux peut-être, prime tout autre.

— Et mon père?

— Il ne pouvait passer outre aux dernières volontés de son frère. Son voyage au Reposoir l'en a convaincu. Il a estimé à son retour qu'il fallait obéir au mort et provoquer l'oubli.

— Mais M. de Laury?

— M. de Laury connaissait la liaison de sa femme. Elle durait depuis fort longtemps. Elle était la fable de la ville. Mais comme il était tout dépenaillé et ne portait que son titre lorsqu'il l'avait épousée, tandis qu'elle-même représentait un riche magot, il n'éprouvait aucune envie de retomber dans le dénuement au beau milieu de sa carrière conjugale.

— Il fait allusion à la grossesse de sa femme.

— Oui. En toute hâte il était revenu d'Italie à la nouvelle de son arrestation probable, et pour assurer l'avenir il est bien capable de lui avoir fait un enfant. Elle lui aura cédé par terreur. Une femme qui a du sang sur elle est une proie facile.

Je craignais que le perspicace greffier eût surpris, lui aussi, la ressemblance qui me poursuivait, mais peut-être n'avait-il pas rencontré ces dames. Sans retard je m'en assurai :

— Savez-vous qu'elles sont ici.

— Je sais. J'ai vu. La coquine n'a pas trop vieilli. Elle a gardé son air impertinent. Les meurtriers sont attirés fatalement, tôt ou tard, vers le lieu de leur forfait. Celle-ci n'est-elle pas certaine de l'impunité? La prescription est acquise après dix ans. Et ne voyons-nous pas tous les jours, dans la ville, le bonheur se pavaner sur le crime comme un paon sur le fumier? Le bain fraternel sert d'enseigne au maire. Et l'adjoint, fils d'un failli, habite le châ-

teau des Veuves, ainsi nommé parce qu'il fut acquis sur la déconfiture de malheureuses femmes saisies et saignées à la suite de la banqueroute.

Le petit homme redressé prenait plaisir à dévoiler ses batteries. Il s'était tu dans son office, mais il avait amassé des matériaux. Chacun trompe comme il peut la monotonie et l'ennui de la vie de province : celui-ci avec un amour où il se jette éperdument, cet autre avec une collection de timbres, celui-là en thésaurisant. Lui se révélait amateur de démolitions : il assemblait des fiches et constatait avec une certaine ivresse l'ironie du sort. Son teint fané s'éclaircissait, il dégageait ses bras si longtemps ligotés par l'administration, il avait découvert sa voie ; il serait le greffier des tares.

Ayant ainsi pronostiqué sa vocation, je repris le bateau pour rentrer aux Coudriers. Hors de son influence, mes doutes accouraient comme des revenants. L'enquête, en somme, aboutissait à la version du suicide. Le témoignage du curé du Grand-Bornand suffisait à l'établir. Fallait-il croire mon père ou admettre cette générosité du mourant qui organise toute une mise en scène pour sauver sa maîtresse et contraint le prieur de la Chartreuse à lui servir de complice ? Un pareil trait n'était-il pas dans le caractère de mon oncle Jean ? L'homme qui, en pleine bataille, garde assez de sang-froid pour tirer un lièvre, l'homme qui, blessé à mort, ordonne de le transporter au Reposoir en passant la montagne, était bien capable de pousser le pardon jusqu'à l'héroïsme.

De plus en plus je m'attachais à ce fantôme charmant et brûlais de le venger à l'occasion. Mais, à peine débarqué, je rencontrai sur le chemin Mlle Sylvie qui s'en allait au village. Pourquoi m'en étonner? Des Coudriers au château de Laury la distance ne dépasse guère une grande lieue. Yvoire n'est pas si éloigné qu'une jeune fille s'en puisse rebuter, et à la campagne les jeunes filles sortaient alors sans être accompagnées. Je la saluai en la croisant. Pourquoi ce trouble qui m'empêcha de la regarder, quand mon devoir était d'inspecter son visage comme une pièce du dossier criminel? Cependant, au lieu de pousser la claire-voie, je revins en arrière afin de la rencontrer une fois encore. Mon calcul réussit. Elle rougit en me reconnaissant : au lieu d'observer une ressemblance, je ne vis que sa rougeur et je n'osai pas l'aborder.

Le soir même, j'avertis ma mère et tante Dine que je désirais de monter à la Chartreuse du Reposoir. Elles ne me détournèrent pas de mon projet.

— Tu t'agenouilleras sur sa tombe, me recommanda ma mère.

Et tante Dine, me prenant à part, me souffla dans l'oreille :

— Tu démasqueras la coquine.

V

LE REPOSOIR

Tous les détails de cette excursion, de ce pèlerinage me sont restés gravés dans la mémoire...

La Chartreuse du Reposoir est tapie à l'ombre de la chaîne des Aravis qui fait face au massif du Mont Blanc. Elle n'a pas la réputation de la Grande Chartreuse. Elle est oubliée. Elle est inconnue, ou presque. Je n'y étais jamais allé. A l'écart de la route de Chamonix, elle ignore le flot et la profanation des touristes. Son accès, pourtant, est aisé. On y va par Cluses ou par la vallée des Bornes. Cluses, en Faucigny, offre une large voie qui monte sans hâte à travers la forêt. La vallée des Bornes est ainsi nommée parce qu'elle est resserrée entre des rochers qui semblent l'isoler du reste du monde. Une fois là, il faut encore passer le col de la Colombière ou le col des Annes pour tomber dans le val du Reposoir. Je choisis le chemin que le mort avait choisi lui-même, afin de mettre mes pas dans les siens.

La gorge du Borne franchie au-dessus de Saint-Pierre de Rumilly, on trouve une belle vallée verte, avec de gras pâturages où paissent les troupeaux de vaches brunes. avec des champs cultivés que l'on

moissonne tard, avec des hêtraies et des sapinières. Au fond, coule un torrent, le Nant, grossi par des sources intérieures, dont le chant monotone est une compagnie. Il est réputé pour son eau limpide et poissonneuse : parfois l'éclair vif d'une truite qui sort de son trou pour boire un peu de lumière y brille d'un reflet de pierre précieuse. Puis la vallée se resserre. Un dernier village, le Grand-Bornand, commande les passages. Il se dresse, mais avec modestie, au-dessus du ruisseau, assemblée de chalets autour d'une église en belles pierres de taille que surmonte un clocher à petite coupole, selon la mode savoyarde venue d'Italie. Deux ou trois hôtels sans prétention et sans confort y reçoivent, l'été de paisibles familles.

Ainsi débarquai-je l'après-midi à l'hôtel des Alpes. Il n'y avait plus personne, et il s'apprêtait à fermer ses portes. J'avais désiré d'y arriver un vingt septembre, la veille de l'anniversaire. Et je demandai la chambre 10, la chambre de Mme de Laury, vraisemblablement celle où mon oncle Jean avait passé sa dernière nuit, si mon hypothèse se vérifiait, et d'où il était sorti pour un rendez-vous avec la mort. Ce devait être la même, et les numéros n'avaient pas dû être changés : la vue, en effet, était celle que l'hôtelier avait décrite dans sa déposition. J'apercevais la façade de l'église, le fond du val avec ses bois et, pour fermer l'horizon, la chaîne dentelée et nue des Aravis. *Ils* avaient peut-être ensemble regardé ce décor. Mais non, la passion qui les agitait supprimait sans nul doute pour eux la vie extérieure. Des yeux, je fis le tour de cette chambre

banale et sommairement meublée. S'il y a *des divans profonds comme des tombeaux*, les lits d'hôtels sont la fosse commune où sont jetés pêle-mêle les désirs et les étreintes dont les amours se composent et se décomposent.

Je m'informai du nom du propriétaire. Le Tabuis de l'instruction était dès longtemps décédé. Depuis combien d'années le curé desservait-il la paroisse? Il était nouveau et venait d'un poste éloigné : je ne pouvais rien attendre de lui. Ainsi le temps accumulait-il autour de moi les difficultés d'une enquête. Mais à quoi bon chercher des témoins? Ce qui n'avait pu être débrouillé seize ans auparavant devenait impossible aujourd'hui. Seul, le drame intérieur m'attirait, et comment pénétrer dans le cœur et le cerveau des protagonistes? Sur les trois, — en comprenant dans leur nombre la fiancée de Jean Rambert, — l'unique survivante avait trop intérêt à se taire, et j'étais le dernier à la pouvoir interroger.

Dans ces dispositions, j'entrai au cimetière qui attenait à l'église, afin d'y chercher la tombe de Mlle Fougère. D'avance je me persuadais que sa dépouille avait dû être emmenée dans sa Bourgogne natale. Or, je n'eus aucune peine à découvrir la dalle qui la recouvrait et que surmontait une croix de pierre avec cette inscription sur le socle :

CHANTAL FOUGÈRE

1856-1876

Des fleurs fraîchement cueillies étaient disposées dans des vases aux quatre angles. C'étaient, comme

autrefois, de roses bruyères qui dans la montagne s'épanouissent jusqu'en automne. Enfin un petit bouquet de ces colchiques mauves qui annoncent le deuil des prairies et qu'on appelle aussi des veuves ornait le bas de la croix. Ce sont des plantes fragiles et délicates, promptes à se faner. Elles avaient dû être apportées le matin même. La morte n'était pas oubliée, après tant d'années, et sa tombe était pieusement entretenue. Quelqu'un veillait sur elle. Et ce quelqu'un habitait dans le voisinage.

Comme je m'écartais pour rentrer à l'hôtel, je croisai dans la petite allée du cimetière une dame âgée, vêtue de noir, très distinguée de taille, de démarche, de visage, qui me regarda avec insistance, comme si j'avais commis une action déraisonnable et presque sacrilège en m'approchant de ce tombeau. Je fus tenté de la saluer, mais son regard me glaça et j'aurais par mon geste achevé de l'étonner.

« Sa mère ! » pensai-je. Ce n'en pouvait être qu'elle. Me retournant, je la vis s'agenouiller. Puis elle alla chercher de l'eau à la petite fontaine qui jaillissait à quelques pas et arrosa les colchiques. Les bruyères séchées dureraient plus longtemps. Elle accomplissait avec régularité, lenteur et douceur ces rites qui devaient être pour elle une habitude journalière, probablement matin et soir, pendant qu'elle séjournait dans la vallée. Si elle n'avait pas emporté à Dijon les restes mortels de sa fille, j'en conclus que celle-ci avait dû s'attacher, pendant sa courte vie, à ce coin de terre, à ce paysage, à cette Savoie âpre et tendre ensemble, qui tour à tour caresse et

blesse les yeux par la chair veloutée de ses prés et de ses bois et par les os de ses rocs. Elle respectait un désir filial. Et sans doute retardait-elle jusqu'à l'arrière-saison la plus reculée son départ pour la ville, ne se décidant pas à s'arracher à cette amitié de la mort avant la rigueur du froid et de la neige.

J'imaginai tout cela, suivant ses mouvements avec une soudaine sympathie qui me faisait souhaiter de la connaître. Quand elle eut achevé ses soins et ses prières, elle sortit de l'enclos sacré et prit un chemin montant où je la vis peu à peu s'amoindrir, puis elle disparut. Elle regagnait sa maison, ce chalet vaste et percé de nombreuses ouvertures dans une clairière au cœur des sapins et des hêtres, à demi caché par les plantes grimpantes, que j'avais déjà remarqué à mi-côte pour sa bonne grâce et son aspect familier.

— Qui est-ce? demandai-je à un paysan qui flânait sur la place au sortir du cabaret et que son âge avancé dispensait du travail.

Il tira de sa pipe une colonne de fumée et, comme un prophète, parla dans son nuage :

— C'est la dame.

— Quelle dame?

— La dame, quoi!

Il n'en savait ou n'en dirait pas davantage. Le maître de l'hôtel des Alpes qui, sa clientèle envolée, stationnait devant sa porte, avait entendu ma question et s'approcha. Je ne m'étais pas trompé en identifiant Mme Fougère sans l'avoir jamais vue.

— Elle est en noir, remarquai-je encore.

— Oui, monsieur : elle a perdu sa fille unique

daus les temps. Elle y pense toujours, faut croire. Elle vit toute seule, moitié ici, moitié ailleurs.

Je précisai :

— A Dijon.

— A Dijon, c'est ça. Ici, elle est bien installée : un petit château, avec des collections de cuivres et d'étains. Elle est très aimée, parce qu'elle est obligeante et charitable. Vous comprenez : elle ne sait que faire de son argent.

Oserais-je me présenter à elle? C'était la question que je me posais, cessant d'écouter l'aubergiste. Mais la réponse n'était guère douteuse. Le fiancé de cette fille adorée n'avait dû lui laisser que de néfastes souvenirs et mon nom les raviverait. Tante Dine, qui n'hésitait pas à charger Mme de Laury d'un double crime, ne m'avait-elle pas révélé que la jeune fille était morte de chagrin? Et cependant, j'avais l'impression que cette femme vénérable au deuil éternel détenait la vérité et que, si quelque chose du passé me pouvait encore être révélé, je ne l'apprendrais que de sa bouche.

Sur ces réflexions, le soir était venu, un de ces purs soirs de septembre où la nature se recueille dans sa joie menacée. Je franchis le torrent et m'enfonçai dans le val étroit qui se heurte aux sapinières des pentes. Et je restai immobile à suivre la lente montée des ombres. Le soleil se couchait derrière les montagnes d'Annecy, à l'autre extrémité de la vallée, et ses derniers rayons incendiaient les vitres du chalet de Mme Fougère. Une paix infinie baignait ces pâturages, ces bois, ce village. Mais j'abandonnai bientôt cette vue pour l'autre. Le fond du

val s'appuie à la chaîne des Aravis qui est formée d'une arête dentelée aux pics inégaux, arides, sans aucune végétation, de roche dure, dont le plus haut sommet est cette Pointe-Percée qui surplombe la Chartreuse du Reposoir. Voici que cette chaîne de pierre calcaire, presque aussi blanche et unie qu'un glacier suspendu, se prit à resplendir entre les épaulements noirs des forêts. Et ce fut un feu d'artifice aux gerbes rouges, violettes, lie de vin. Toutes les dernières ardeurs du jour se concentraient sur elle dans tout l'horizon. Un temps elle demeura comme empourprée. La lutte s'engagea sous mes yeux entre les puissances de lumière et les puissances obscures qui se disputent le monde. Puis les belles teintes s'atténuèrent, pâlirent, s'effacèrent comme si une invisible main les eût brouillées. Pointe Percée, après toutes les autres cimes, vaincue, se rendit. Un doux crépuscule recouvrit l'ensemble des choses. Les prés de trèfle mauve et les colchiques des prairies firent quelques instants encore des taches claires sur le sol bruni. Et çà et là, sur les flancs des montagnes, les petites flammes des chalets s'allumèrent pour le repas du soir.

Mais, dans ce calme qui m'environnait, j'étais visité par ces passions de feu qui, près de vingt ans auparavant, avaient consumé deux vies ici même.

Le lendemain, de bonne heure, je pris le chemin du col de la Colombière pour redescendre sur la Chartreuse. C'était le chemin qu'avait suivi le convoi du blessé. Il commence par s'ouvrir aux chars pour finir en sentier à talon où les porteurs

durent beaucoup peiner. Quelle audace chez ce mourant de commander une telle manœuvre et de ramasser douze croque-morts pour passer à bras la montagne ! Un tel homme avait-il pu douter de la vie au point de la repousser ?

Devant moi les montagnes se réveillaient, s'éti-
raient, se prélassaient dans une vapeur blonde qui se désagrégeait à mesure que la lumière du jour prenait plus d'éclat. Et cette lumière buvait les gouttes de rosée, infinie multitude de vers luisants posés sur les prés et sur les feuilles des buissons. Peu à peu les habitations devinrent plus rares. Le hameau du Chenaillon est le dernier que l'on rencontre avant le sommet du col. Les chalets, en planches de sapin ou d'épicéa, ont reçu peu à peu de l'action du soleil une patine rouge, de la couleur du bois de merisier. Ils témoignent d'un art rustique et primitif avec leurs galeries fermées comme des loges italiennes, leurs barreaux ouvragés, leurs dessus de porte au cintre roman, leurs hangars soutenus par de légères colonnettes de bois.

Une eau fraîche recueillie dans un tronc d'arbre m'invitait à boire. J'entrai dans un de ces chalets pour y demander une tasse. La pièce où je pénétrais était à moitié occupée par une vaste cheminée de bois à ciel ouvert, sous laquelle on pouvait circuler à l'aise. Une jeune femme était assise là, sur un escabeau, avec un bébé installé commodément sur le bas de sa robe. Celui-ci tenait en l'air des deux mains un biberon fait avec une corne de vache où la mère versait du lait. Tous deux me virent entrer sans étonnement.

— Prenez là, m'indiqua la femme en désignant l'armoire où les tasses étaient rangées, tandis qu'elle continuait tranquillement son opération maternelle.

Je regarde le petit :

— Vous en avez d'autres?

— Deux qui sont à côté, et un qui est aux champs.

— Ils vous donnent du tintouin?

— Ça occupe quand on est jeune.

Elle rit et montre un air de santé et de belle humeur. Elle supporte allégrement le poids des jours ; par la croisée ouverte j'aperçois, en bas, la vallée pacifique. Et j'oppose cette claire image de vie normale et régulière au drame passionnel où, sans raison suffisante peut-être, je songe à m'engouffrer à la suite d'un fantôme.

Mon sentier quitte les lieux habités et dépasse même la région des arbres. Sur les cailloux mon bâton ferré retentit avec un bruit sec. Des trous du rocher de Jalouvre qui me domine je vois sortir des aigles. Je pense découvrir, après le col, des paysages moins âpres ; mais, le col franchi, je continue de heurter la pierre. En dessous, le nant d'Au-Ferrand m'appelle de son monotone soupir ; il n'y a plus ici d'êtres vivants.

Il n'y a plus d'êtres vivants et je prolonge cette solitude. Une source est là, dont le mince jet clair jaillit sur une mousse veloutée, luxueux tapis que rehausse une touffe de fleurs jaunes. Le désir me prend de cueillir cette paix de la montagne et de ne sonner à la Chartreuse qu'au soir tombant afin

d'y réclamer l'hospitalité de la nuit. Je rafraîchis la petite gourde de vin doré et les fruits que j'ai emportés, je m'installe dans l'herbe et je m'abandonne au soleil qui n'a plus assez d'ardeur pour être incommode. La nature est une maîtresse doucement impérieuse : elle semble vous convier, dans l'isolement, à la méditation intérieure et peu à peu elle s'empare de vous et dissout votre pensée. J'ai oublié, pour goûter le plaisir des heures, l'aventure de violence que mon voyage doit éclaircir.

La descente me conduit à travers une forêt de sapins séculaires. A leurs branches pendent des mousses étranges. Il en est qui, déracinés à demi, me présentent des racines tordues semblables aux serpents de Laocoön et font autour de moi de grands gestes désolés, comme s'ils protestaient contre le viol de leur asile. Au sortir de leur voûte, je continue de descendre dans une sorte d'entonnoir. Puis, le clocher blanc de Pralong qui est le principal village de la petite vallée paraît sortir de terre, juste sous l'éperon qui sépare la montée de la Colombière et celle des Annes. Un peu au-dessus, dans un repli dû à quelque ancien éboulement, cachée à demi par les arbres et reflétant ses toits pointus dans un vivier, c'est la Chartreuse du Reposoir qui a donné son nom à ce vallon étroit. Voici donc le but de mon pèlerinage. Le soir distribue à ce décor la lumière convenable : il atténue la dureté des arêtes rocheuses, il répand au bord des lignes d'horizon une teinte mauve, semblable à une vapeur tiède : il caresse l'ombre bleue des forêts ; il donne

aux petites maisons paysannes un attrait de refuge et d'hospitalité.

Mais c'est la Chartreuse qui m'attire. Derrière l'étang vert, dont l'eau se confond avec les pentes gazonnées qui l'entourent, elle étale en longueur ses murs d'enceinte, ses clochetons, les toits nombreux de ses bâtiments, de ses cellules. Dans sa blancheur, que les noirs sapins font ressortir, elle repose et offre son reposoir, à l'abri de la chaîne des Aravis dont le plus haut sommet, Pointe-Percée, ainsi nommée parce qu'elle porte à la cime une brèche où passe la lumière du jour, semble la contempler avec amour, comme le rude guerrier Siegfried dut regarder Brunehilde en sommeil.

Cependant il faut bien s'approcher d'elle. Pour l'aborder, je dois traverser le village de Pralong et remonter une avenue de marronniers, de hêtres, d'arbres de Judée aux baies rouges. L'automne a jauni les feuilles ; du moins elles ne sont pas encore tombées et transforment les arbres en bouquets d'or. Un bassin de pierre reçoit l'eau d'une double fontaine au centre de la petite place, entre le vivier et le corps de logis principal. Sur la façade, je lis cette inscription : *Aymo De Fulciniaco fundavit anno 1151, restauratur anno 1671*. Je sais vaguement que cet Aymon de Faucigny fit venir au douzième siècle, dans cette vallée qui était alors inhabitée et abandonnée aux loups et aux ours, le bienheureux Jean d'Espagne et ses compagnons. Le monastère fut édifié et le désert fleurit.

Il continue de fleurir. Je n'ai pas besoin de sonner : la porte est grande ouverte, il en sort des femmes et

des enfants, les uns avec des pots de soupe, — et ils s'asseoient sur les marches pour la manger, — les autres avec des pains ou des paquets. C'est l'auberge gratuite des pauvres gens.

Il y a seize ans, un cortège s'arrêtait devant cette porte, après avoir traversé comme moi la montagne, mais avec la civière où d'habitude on étend les morts. Un prêtre et une femme accompagnaient le convoi. Et le mourant qui avait pu supporter l'affreux voyage, ou, mieux, qui l'avait ordonné, se souleva pour saluer son dernier refuge.

Pénétrant sans invitation dans le premier cloître ouvert aux visiteurs, je cherche un frère, justement celui qui achève de distribuer des denrées et le prie de m'annoncer au prieur. A tout hasard, je lui remets ma carte. Il ne se presse nullement de la porter. Le service de la charité passe avant le mien. Après un temps assez long pour mon impatience, il s'en va, puis revient m'introduire dans une vaste salle voûtée où me rejoint un grand vieillard blanc d'un abord à la fois si affable et si respectable que ses premières paroles de bienvenue ne m'eussent pas étonné, s'il n'y avait joint des détails inattendus :

— Votre nom, me dit-il, est inscrit deux fois sur nos registres. Il figure sur la liste de nos prieurs et sur celle de nos bienfaiteurs.

Et il m'apprend qu'un Rambert dirigea la Chartreuse avant la Révolution, et que mon arrière-grand-père fit avant de mourir un don important qui aida à la réinstallation des moines en 1850, lorsqu'ils rachetèrent leur domaine confisqué. Je comprends mieux, à ces rappels, l'accueil reçu par

mon oncle Jean seize ans plus tôt et, pour ne pas tromper mon hôte sur l'objet de ma venue, je le mets au courant sans retard :

— Un autre Rambert, plus récemment, a dû vous laisser de moins bons souvenirs.

Il fixe sur moi ce regard clairvoyant des prêtres que la confession a dressés à la connaissance des âmes et il me répond, sans feindre aucun embarras, comme s'il avait deviné le but de ma visite :

— Pourquoi donc? Je n'étais pas au couvent quand votre parent y mourut. J'étais alors chargé des moniales de Sainte-Marie du Gard. Je suis revenu ici quelques années après. Mais j'ai su la fin édifiante de Jean Rambert. Il avait désiré demeurer parmi nous. Avec quelle joie nous aurions pansé ses blessures !

Parle-t-il des blessures morales ! A ses yeux la vie intérieure et la paix de l'âme passent naturellement avant tous les troubles physiques et je ne puis m'y tromper. Cependant, interrompant notre conversation, non pour l'éviter, mais pour remplir ses devoirs d'hôte, il me débarrasse de mon sac tyrolien et me fait préparer une chambre et apporter une collation. J'ai l'impression d'être en famille et rends grâces aux lointains ancêtres qui me valent cette réception privilégiée.

— Voulez-vous, me dit-il, visiter le couvent avant la nuit? Les jours de septembre sont courts.

Il me conduit en premier lieu dans la petite chapelle où sont déposés les restes du bienheureux Jean l'Espagnol, le premier prieur : sur la dalle qui les recouvre de nombreux miracles furent accomplis,

et spécialement la guérison de ceux que la fièvre consume. Comment s'en étonner? Oui, les fièvres ici, dans ce recueillement, dans cette paix, doivent tomber, et ces fièvres aussi qui brûlent les cœurs passionnés. S'il suffit de se coucher sur la dalle, pourquoi Jean Rambert ne s'y est-il pas étendu?

Au centre du petit cloître aux fenêtres gothiques ornées du trèfle, un jet d'eau monte si mince et aigu que dans le soir on ne le voit pas se briser, mais on l'entend s'égoutter dans le bassin. Autour du grand cloître, les quinze ou vingt cellules qui abritent les Pères sont assemblées. Chacune est désignée par une lettre de l'alphabet et par une devise. Je m'arrête devant chacune pour lire son invitation, son appel :

Vanitas vanitatum et omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire.

Nunc lege, nunc ora, nunc cum fervore labora. sic erit hora brevis et labor ipse levis.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Si ponis te ad quod esse debes, videlicet ad patiendum et moriendum, fiet cito melius et pacem invenies...

— Jean Rambert, m'indique le prieur, avait choisi celle-ci.

— Cette devise?

— Cette devise et cette cellule.

— Ah ! dis-je, il a habité une cellule.

— Oui, pendant près de trois mois. *Et pacem invenies.* Il a trouvé la paix.

— Dans la mort, mon père.

Le prieur s'arrête pour me regarder en face :

— Croyez-vous qu'on la trouve auparavant?

Dans le cloître peut-être, mais dans le monde? Il ne faut pas se lasser de la chercher. Ceux qui ne se sont pas lassés de la chercher autour d'eux et en eux la rencontrent parfois dans la vie et toujours dans la mort. Cette cellule est vide : voulez-vous la visiter avec moi? Toutes, vous le savez, sont pareilles.

Il m'entraîne à sa suite. Les cellules des chartreux sont des maisonnettes isolées, donnant sur le même cloître. Elles se composent au rez-de-chaussée d'un large corridor où se trouve le guichet pour la nourriture, d'un bûcher et d'un atelier de menuiserie, et au premier étage, où l'on accède par un petit escalier de bois, d'un promenoir et d'une vaste chambre à coucher où le lit est placé dans une sorte d'armoire, comme en Bretagne ou dans certaines vallées de la Savoie. Cette chambre sert aussi de lieu de prière et de cabinet de travail : un prie-Dieu est adossé au mur, une bibliothèque et une table offrent leur aide à la méditation. Une porte en bas ouvre sur le jardinet qui dépend de la cellule et qui est clos de hauts murs. Celui-ci, abandonné, est inculte et sauvage et tout envahi de mauvaises herbes. En relevant la tête, j'aperçois la chaîne des Aravis. Pointe-Percée est encore dans le soleil, et la lumière la traverse au sommet. Elle apparaît un instant comme un cœur percé d'une flèche. Puis l'ombre la dépasse, elle aussi.

Nous rentrons dans la cellule. Quel refuge pour une âme lasse ! Une triple enceinte lui garantit la paix qu'elle vient chercher, — *pacem invenies*, — le cirque des montagnes, la clôture du monastère, celle de cette petite demeure séparée. Le char-

treux a son travail manuel, ses livres, son oratoire, l'usage de ses mains, de son esprit, de son amour. Il a un coin de nature, il a la solitude où se posséder soi-même, il a Dieu.

Le prieur m'observe dans le travail de mon émotion qui me ramène sans cesse au passé. Avec un sourire qui n'a rien d'ironique, — l'ironie est visiblement étrangère à ce visage de bonté, — il me dit :

— N'aimeriez-vous pas rester ici?

Je sors de mon rêve et, presque effrayé, je réponds :

— Quelques jours, mon père, quelques jours et quelques nuits. Mais un pareil tête-à-tête avec soi-même ne peut se prolonger.

— Avec soi-même? Oui, l'homme a peur de se connaître. Mais nous ne sommes jamais seuls. Dieu n'est-il pas là dès qu'on l'appelle? Vu en Dieu, l'homme est très différent. Il est même supportable, je vous assure... Je vais maintenant vous conduire au cloître. Là est notre jardin commun.

Nous y allons. Mais ce jardin commun, c'est le cimetière. Une grande croix de pierre s'élève au milieu. De petites croix de bois désignent les tombes. Elles ne portent aucune inscription : toutes sont anonymes. C'est l'oubli et le silence. Aucun monument des hommes ne saurait exprimer, comme ce jardin de croix, la sérénité de la mort.

Je cherche pourtant si l'une des tombes n'offre pas quelque particularité. Jean Rambert, enterré à la Chartreuse, n'a pas dû subir la règle des moines. Le prieur m'a deviné. Il s'oriente quelques instants et me désigne un tertre :

— C'est là, me dit-il.

Je le regarde, surpris :

— Comment le savez-vous, mon père? Cette tombe est semblable aux autres.

— Oui. Jean Rambert a demandé comme une faveur, n'ayant pu nous rejoindre vivant, de nous rejoindre mort. Mon prédécesseur, en souvenir des autres Rambert, et parce qu'il l'avait assisté, y a consenti.

— Votre prédécesseur vous a parlé de lui?

— Il vous en parlera.

— Il est donc vivant?

— Il est ici. Dom Louis-Joseph de Vaulchier, après avoir été institué prieur du Reposoir par le chapitre, a été notre procureur général à Rome. Usé par sa charge, il nous est revenu et il est aujourd'hui, pour notre plus grande joie, coadjuteur de notre chartreuse.

Le temps me paraît tout à coup s'abolir. Est-ce l'influence de ces lieux où il a cessé de compter? Hier, au Grand-Bornand, je voyais Mme Fougère arroser les fleurs offertes à sa fille. Et me voici, au cœur de ce cloître, penché sur la terre, comme si elle était fraîchement ouverte et venait de recevoir le corps de ce Jean Rambert que je sens maintenant si rapproché de moi et que sa passion même, encore inconnue, me rend si cher, Tout à l'heure, dans un instant, je tiendrai ses dernières paroles de celui qui les recueillit.

— Puis-je le voir, mon père?

Le prieur consulte sa montre :

— Vous le pouvez avant votre repas.

Il me ramène au parloir et m'y laisse. Dans sa discrétion il n'accompagne pas le nouveau venu, ce dom Louis-Joseph de Vaulchier qui représenta les Chartreux dans la Ville Éternelle et qui vient terminer ses jours au Reposoir. Celui qui entre est, comme l'autre, un vieillard blanc, moins droit que l'autre, plus cassé par l'âge. Ses hautes charges lui ont voûté les épaules et creusé les traits. Il n'a pas l'abord cordial et encourageant de son successeur. Avec lui je me sens moins à l'aise. Il y a chez lui du grand seigneur et du diplomate. Le haut front est chargé de méditations et de soucis. Les yeux enfoncés et petits ont une pénétration presque gênante. Mais c'est lui, comme l'autre, qui va me rassurer en m'étonnant :

— La Providence vous envoie, me déclare-t-il. Ses voies sont singulières. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Jean Rambert, votre parent, votre oncle n'est-ce pas? et vous êtes venu ici pour honorer sa mémoire et prier pour lui.

Comment ne pas répondre : oui, mon père? Je remarque au passage qu'il n'a pas oublié la date exacte du 21 septembre, malgré ses occupations et son éloignement.

— Or, continue-t-il à ma stupéfaction, monsieur votre oncle a laissé, dans la cellule qu'il a occupée dix ou douze semaines, où il pensait rentrer un jour prochain quand il nous a quittés pour un court voyage au Grand-Bornand, et d'où il serait sans doute reparti pour notre noviciat, des papiers sans indication de l'usage qu'il conviendrait d'en faire. Votre père qui était son héritier devait les venir

chercher. Les papiers sont toujours là, réunis sous une enveloppe que j'ai moi-même cachetée. Je pensais les brûler. Peut-être désirez-vous en prendre connaissance?

— En ai-je le droit, mon père?

— Sans doute, et même vous êtes le seul à l'avoir. Je vous remettrai cette enveloppe. Lisez ce soir. Et demain vous me direz ce que vous aurez décidé.

Il me traite en héritier et je me rends compte de toute l'importance de ce titre. Cependant il me semble que je vais détrousser un mort et je commence par refuser le rôle qui m'est offert :

— Je ne sais si je dois, mon père. Vous connaissez les tragiques circonstances dans lesquelles mon oncle Jean a perdu la vie. Ces papiers contiennent peut-être des révélations qui ne me sont pas destinées.

— Ces révélations ne seraient que l'expression de la douleur et du repentir. J'ai connu et assisté Jean Rambert. A votre âge, il n'est pas mauvais de connaître la puissance et le danger des passions où l'homme se brise sans le secours de Dieu.

La cloche sonne et dom Louis-Joseph de Vaultchier, ponctuel et docile à son appel, se lève et me salue. Le regard perspicace de ses yeux enfoncés me pénètre comme si je sentais physiquement sa pointe.

— A demain, me dit-il avec une certaine solennité.

— A demain, mon père.

Mon repas frugal, mais bien apprêté, — des œufs et du poisson, — m'est servi à part. Quand je me retire dans la chambre qui m'a été donnée, et qui

fait partie du premier corps de logis, sur la table je trouve une enveloppe fermée. Avant de l'ouvrir, je demeure longtemps à ma fenêtre, livré au calme nocturne. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles dans l'air vif semblent suspendues comme des lampes vivantes, car le ciel profond, d'un bleu noir, apparaît plus loin qu'elles et comme reculé indéfiniment à mesure que les yeux le cherchent. L'une ou l'autre constellation se reflète et bouge dans le vivier dont l'eau tremble. Entre les épaules sombres des montagnes, la vallée se resserre, puis s'élargit au bout de l'horizon. Je distingue çà et là des feux qui désignent des hameaux ou des chalets. Un chien aboie, et son avertissement que l'écho prolonge n'est pas en proportion avec l'immensité de l'espace où il retentit. Puis il se tait, et les petites flammes des hommes s'éteignent. Je n'ai plus devant moi que la splendeur de la nuit dans le voisinage des sommets, ce calme, cette paix, ce silence, ce repos.

Enfin je me décide à quitter la croisée, à donner de la lumière. L'enveloppe est là qui m'invite. Je pourrais la détruire sans connaître ce qu'elle renferme. Ce serait peut-être le plus sûr hommage à rendre au mort. Je suis attiré, fasciné, envoûté. Je vais savoir et j'ai l'impression d'une profanation. D'un coup j'ai fait sauter le cachet et je retire une liasse de cinq cahiers dont la couverture porte cet en-tête où je reconnais une inscription du bienheureux Jean l'Espagnol : *Hic est repausatorium meum*. Mais je devine aux premières lignes que mon attente ne sera pas trompée. C'est bien une sorte de confes-

sion. La lirai-je? Fut-elle écrite pour satisfaire un besoin de voir clair en soi, ou ne serait-elle pas un testament? Accuse-t-elle ou pardonne-t-elle? De quelles amours est-elle le récit? Me conduira-t-elle au bord du suicide ou me contraindra-t-elle à ne plus admettre que l'autre version, la criminelle?

Très avant dans la nuit je lus et voici ce que je lus :

LIVRE II

MANUSCRIT DE JEAN RAMBERT

ÉCRIT A LA CHARTREUSE DU REPOSOIR

Juillet-Août-Septembre 1876

PREMIER CAHIER

Je fuyais, oui, je fuyais devant moi-même, comme un voleur, comme un assassin devant la police quand j'ai atteint, non sans peine à cause de l'ombre, dans une clairière au bord d'une eau dormante, cette Chartreuse dont la blancheur luisait dans la nuit. Je n'ai plus eu qu'un but, qu'une idée : sonner là, entrer là, rester là. J'y suis arrivé, comme une barque au port sous la tempête, comme une bête traquée au gîte. J'ai réclamé le prieur au frère qui n'ouvrait la porte que sur mon insistance et qui se contentait de m'offrir une soupe et un lit. Et j'ai dit au prieur :

— Recevez-moi. Gardez-moi.

Il a compris mon désarroi et m'a répondu avec douceur :

— Nous ne pouvons pas vous garder plus d'une nuit.

— Il le faut pourtant, mon père. Si j'étais gravement malade, vous ne me jetteriez pas dehors.

— Mais vous n'êtes pas malade.

— C'est pire. Regardez-moi : j'ai commis un crime. Un de ces crimes que les lois n'atteignent pas. Je n'ai que moi pour me condamner.

— Et Dieu pour vous absoudre.

— Dieu n'est pas en moi. Je ne sais où il est. J'ai

perdu sa trace. Je pense à me frapper moi-même. Si je sors d'ici, où irai-je, sinon dans la mort? Je la porte en moi. J'ai, comme on dit, la mort dans l'âme. Soignez-moi. Guérissez-moi.

— L'âme ne meurt pas, mon ami. Venez.

Il m'a emmené dans son appartement de pricur. Il a voulu que je prenne mon repas chez lui, mais les aliments ne passaient pas, et je n'ai pu manger. Il m'a installé dans une pièce voisine. Je l'entendais qui veillait jusqu'à ce qu'il me crût endormi et pour lui donner du repos j'ai feint le sommeil. Cependant il ne m'avait pas interrogé.

Le lendemain, je l'ai renseigné sur mon état civil, non sur mon état moral. Il paraît que des Rambert ont servi l'ordre autrefois. A cause d'eux, et sans doute aussi par pitié, il m'a promis de ne pas m'abandonner.

— Que vous faut-il? m'a-t-il demandé.

— La solitude. Je ne puis supporter personne.

— Et vous-même?

— J'ai peur de moi. J'ai besoin de me reconnaître.

Il m'a fait visiter une cellule : *invenies pacem*, est-il écrit sur la porte. Je l'ai supplié de m'y laisser vivre de la vie des moines, quelques jours, le temps de trouver la paix. Il a réfléchi tout haut : cette cellule qui se dégradait venait d'être restaurée, les maçons et les charpentiers achevaient de la remettre en état. Oui, somme toute, il pouvait m'y installer.

— Mais vous n'y resterez pas, ajouta-t-il.

— J'y resterai, mon père. Où voulez-vous que j'aille? L'humanité m'inspire une horreur sacrée. Je la vois à travers moi.

— Donc, vous y resterez, conclut-il, le temps qu'il vous faudra pour vous ressaisir. Je ne vous impose pas de délai, mon ami. Vous connaissez le chemin de mon appartement. Voyez : le cloître, et cet escalier. A toute heure du jour et de la nuit, vous pourrez m'appeler : je viendrai. Par ce guichet où l'on vous portera votre nourriture, vous demanderez ce dont vous aurez besoin : un mot écrit avec la lettre de votre cellule. La cloche vous appellera aux offices : vous y assisterez, s'il vous convient. Je vous conseille d'y assister et vous montrerai votre stalle à la chapelle. Pendant tout votre séjour chez nous, vous me promettez, n'est-ce pas?... J'ai confiance en vous, mon fils.

Il m'a appelé *son fils*. Je crois bien qu'il a levé la main pour me bénir. La promesse qu'il m'a demandée, qu'il n'a pas formulée, je l'ai comprise. Tant que je serai ici, je ne disposerai pas de ma vie. En acceptant son hospitalité, j'en ai perdu le droit. Rasséréné par mon acquiescement, il a repris :

— Vous ne demeurerez pas inactif. Une vie occupée est une vie calmée. Dans le bûcher, vous trouverez du bois à scier ; votre travail servira l'hiver prochain au père qui vous succédera. Le jardinet est inculte : vous arracherez la mauvaise herbe. Elle repousse, comme en nous-mêmes. Il faut bêcher le sol avec soin. Si votre galerie est insuffisante, vous disposez du grand cloître pour votre exercice journalier. La porte même du monastère est ouverte, et vous disposez de la forêt.

— Je ne veux pas sortir.

— Si vous désirez de méditer, voici votre bibliothèque.

Il prit un livre, non au hasard, mais en le choisissant :

— La *Divine Comédie* de Dante. Cela se relit. Vous l'avez relue ?

— *L'Enfer*, oui.

— Prenez le *Purgatoire*.

Et il s'arrêta sur ces vers :

« Le ciel vous appelle et autour de vous il tourne, vous montrant ses beautés éternelles, et votre œil regarde cependant à terre. »

Après les Pères de l'Église alignés sur le même rayon, il avisa un petit ouvrage :

— Votre prédécesseur avait obtenu exceptionnellement des auteurs profanes pour un travail qu'il avait entrepris sur le sentiment religieux au dix-septième siècle. Voici les *Pensées* de Pascal. Voici un petit livre peu connu de Saint-Évremond : *Que la dévotion est le dernier des amours*.

— Ah ! dis-je, c'est celui-ci que je lirai.

Déjà il avait ouvert l'ancienne édition et cherchait un passage, à quoi je vis bien son immense culture :

— La psychologie du dix-septième siècle n'est guère en défaut. Écoutez : « Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse ; et cette passion est en nous si naturelle qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé. »

Il me donnait un conseil de prudence à travers le vieil auteur. Et continuant :

— Vous êtes avocat et docteur en droit. Il ne

faut pas laisser en friche votre cerveau. Je vous enverrai quelques-unes de nos archives, celles qui ont trait à des contrats, à des difficultés ecclésiastiques ou judiciaires, aux tribulations de l'ordre pendant la période révolutionnaire. Vous nous rendrez peut-être de grands services en les examinant et peut-être y ferez-vous des découvertes. Il s'est composé ici de longs ouvrages d'érudition. Voici votre table de travail. Surtout, voici votre oratoire. Le Christ est là : voyez ce crucifix. Parlez-Lui. Il vous écoutera. La confession est le seul repentir sans délectation d'amour. N'oubliez pas que le prêtre est le représentant du Christ.

Il m'invitait à me confesser, quand je ne suis que négation, incrédulité, mépris et dégoût. La cloche tinta. Il me regarda. Je compris l'interrogation de ce regard et secouai la tête négativement. Il pensait m'emmener à la chapelle. Mon refus ne le fâcha pas. Il commande à lui-même avant de commander à ses frères. Tout en lui et autour de lui est harmonie, ordre et clarté. Je ne sais qui est cet homme, s'il est venu tard du monde à la chartreuse ou si la solitude peut à elle seule dresser des âmes de cette qualité, mais son ascendant est étrange. Son calme est contagieux et me dompte. Il s'est éloigné sur ce dernier mot :

— Soyez en paix.

Et de nouveau, je crois qu'il m'a béni. En paix ! Demeuré seul, j'ai cru respirer mieux. Puis tout le passé m'est revenu et une sorte de fureur s'est emparée de moi. La fatigue d'hier avait pu momentanément avoir raison de ma volonté. Le désir de

la mort me reprenait, et n'avais-je pas à ma disposition cette arme qui, depuis mon évasion d'Allemagne, ne me quitte pas, ce petit bijou qui ne tient point de place et qui, d'un geste, m'obéirait et me procurerait l'oubli, l'anéantissement? J'écartai la tentation : n'avais-je pas donné ma promesse? Et je revis la figure grave, autoritaire et affectueuse ensemble du prier. J'étais désarmé. Tant que je serai son hôte, j'accepterai de vivre. Et je cachai le revolver dans un tiroir.

Je tentai de lire. Dante, avec ses symboles, me rebuta. Saint-Évremond, avec ses manies, ses manières et ses manigances, m'agaça. Je pris un volume de l'édition complète de saint François de Sales et, le feuilletant sans y découvrir un aliment pour un esprit desséché et un cœur corrompu, je tombai sur cette page : « Je crie tout haut à quiconque est tombé dans ces pièges d'amourettes : taillez, tranchez, rompez ; il ne faut pas s'amuser à découdre ces folles amitiés, il les faut déchirer ; il n'en faut pas dénouer les liaisons, il les faut rompre ou couper ; aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point ménager pour un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu. » C'était ma condamnation que je lisais et je rejetai l'ouvrage.

Qu'allais-je devenir dans cette cellule que j'avais convoitée et dont je heurtai les limites, comme un fauve en se tournant et retournant croit heurter à la fois tous les barreaux de sa cage? Le travail manuel ne m'attirait pas. Je ne cherchais dans les livres qu'un reflet de moi-même et je m'irritais de

l'y découvrir. Des vers de mon cher Baudelaire me revinrent à la mémoire :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût...

Aucune autre prière ne pouvait sortir de mes lèvres, et dans celle-ci n'y a-t-il pas encore cette complaisance que discernait le vieil auteur ? Alors je pensai me confesser à moi-même. Était-ce encore le prieur qui agissait à distance sur moi ? Chercher la vérité en soi, se mettre en face de son passé, l'analyser, le disséquer sans pudeur, comme un cadavre : ces cahiers blancs sur la table de travail m'y invitaient. Ainsi me suis-je décidé à instruire mon procès...

*
* *

Que nous sommes pour peu de chose dans le choix de nos amours et dans leur dénouement ! Le hasard m'a jeté les miennes et, quand elles ne finissent pas d'elles-mêmes, qui donc a jamais su les briser ?...

C'était un jeudi du mois de mai et il pleuvait. J'avais à peine dix-sept ans et j'achevais mon temps de collège. Aux Coudriers j'avais prié des camarades pour une partie de pêche sur le lac, Pierre Boutray, Étienne du Pallier et Claude Mermet. Confinés au logis, nous regrettions l'eau et le soleil. Pour nous désennuyer, nous parlâmes des jeunes filles de la ville et des environs que nous voyions chez nos parents. Pierre Boutray soupira :

— On n'ose pas même les aimer de loin.

— Toutes? demanda en riant Claude Mermet, qui était le plus avancé de nous tous dans ces choses-là.

— Oh! non, rien qu'une. Ce serait doux.

— Attendez, reprit Mermet. J'ai une idée. Jouons aux amours.

— Ce n'est pas un jeu, objectai-je, ne croyant pas si bien dire.

— Mais c'est le plus beau de tous. Nous écrirons ensemble une lettre de déclaration. Chacun une phrase, à tour de rôle.

— Et qu'en ferons-nous?

— Tiens, nous l'enverrons.

— A qui?

— A une jeune fille donc. Nous tirerons au sort celui qui la signera.

— Et après?

— Nous mettrons dans un chapeau les noms des dix plus belles jeunes filles que nous connaissons, et celle dont le nom sortira de l'urne recevra la déclaration d'amour. Est-ce dit?

La proposition fut accueillie d'enthousiasme. Désormais il pouvait pleuvoir : nous avions trouvé mieux qu'une partie de pêche. Nous commençâmes par rédiger la lettre. Ce fut laborieux. Pierre écrivait romantique, Étienne emphatique et Claude schématique. On s'en remit à moi du soin de lier le tout et de corriger les fautes. Ma réputation de poète me valait cette confiance des petits camarades. N'avais-je pas écrit *la Caravane des désirs* et autres menus poèmes qui circulaient en classe

parce qu'on les avait dérobés dans mon pupitre? La fameuse déclaration approuvée, nous tirâmes à la courte bûche qui la signerait et l'enverrait? Le sort me désigna.

— C'est toi, proclama Claude Mermet. Tu as de la chance.

— Ah! oui, tu as de la chance, répéta avec envie Pierre Boutray, prompt aux soupirs.

J'ai encore dans l'oreille, ces *Tu as de la chance* de mes amis. Ils m'enviaient, ils auraient voulu prendre ma place. Ah! si l'on connaissait l'avenir! Qui de nous soupçonnait l'importance de notre divertissement?

Restait à inscrire les dix noms de femmes sur des carrés de papier. De femmes : Claude Mermet, plus sournois et peut-être déjà débauché, avait obtenu qu'on élargît le programme. Les premières nous trouvèrent d'accord tous les quatre : sur Claire M..., sur Mathilde V..., sur Édith de B..., aucune discussion ne s'éleva. Mais, pour les suivantes, ce fut la bataille. Claude relevait leurs défauts plastiques avec une âpreté de maquignon et prétendait nous imposer Mme de R..., dont la taille imposante et le nez impérieux écartaient nos suffrages. Pierre en citait à la douzaine, les estimant toutes adorables. J'intervenais à peine dans le débat. Muet, agacé, indigné, j'étais en proie à une irritation croissante. De quel droit ces petits messieurs se permettaient-ils d'élaborer une liste, quand cette liste ne concernait que moi, puisque j'étais l'élu? Que m'importaient leurs goûts et leurs préférences? Comment ne comprenaient-ils pas l'inutilité et l'inconvenance de leur

intervention? Et cependant, il m'arrivait cette chose invraisemblable : chaque fois qu'un bulletin était déposé dans le chapeau, je m'éprenais de celle dont il portait le nom. Mon désir courait de l'une à l'autre, se multipliait par quatre, par cinq, par dix, les visait toutes comme un arc lance des flèches dans toutes les directions. J'étais à cet âge incertain où l'on aime aimer sans savoir qui l'on aime, sans presque tenir à le savoir. Et les dix carrés de papier furent brassés par Étienne du Pallier. Pierre Boutray en prit un avec autant d'émotion que s'il était lui-même en cause. Mais ce fut Claude Mermet qui lut :

— Sandrine Ogier.

Elle ne figurait point parmi les trois premières. Elle n'avait ni le profil pur de Claire, ni les grands yeux de bleuet de Mathilde, ni le rire éclatant, les dents et le teint d'Édith. Aurais-je désigné l'une de ces trois-là? Comment le saurais-je? Instantanément, avec une rapidité qui me donnait le vertige, avec une sûreté infailible, toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes puissances d'aimer jusqu'alors éparpillées, se fixèrent, se concentrèrent sur elle, sur elle seule. Les neuf autres avaient disparu. Il n'y avait plus qu'elle au monde, elle et moi. J'étais atterré, humilié, furieux. Qu'est-ce que cela signifiait? Mais n'était-ce pas qu'un jeu? Mes camarades, me voyant une mine longue et décontenancée, et ne soupçonnant pas ce qui se passait en moi, riaient à gorge déployée et me criaient dans la figure :

— Ta Sandrine ! Ta Sandrine !

Non moins subitement je les haïssais, comme s'ils avaient surpris traîtreusement un secret, mon secret. Pour les contraindre au silence, je les aurais volontiers étranglés. Mais pourquoi l'un d'entre eux, Claude, s'était-il séparé du groupe, et qu'écrivait-il là, sur un coin de table? Inquiet, je me précipitai sur lui :

— Que fais-tu?

— Je mets l'adresse sur l'enveloppe. J'ai fini. Un timbre.

— Rends-moi cette lettre.

Déjà il s'était dérobé et la table nous séparait. Il se rendait compte, lui, de ma colère et, plus âgé et plus averti, il me narguait :

— La lettre partira.

— Je te le défends.

— Sandrine l'aura demain.

— Je ne veux pas.

Les deux autres, pour continuer le jeu, s'étaient rués sur moi et me paralysaient. Profitant de leur assaut, Claude s'enfuit. Je devinai sa manœuvre, et qu'il gagnait de l'avance pour jeter la lettre dans la boîte de la poste au village d'Yvoire. Je me débattis sans ménagement, avec les mains, avec les pieds, avec tout le corps. J'aurais mordu au besoin.

— Tu m'as fait mal, se plaignit dans la lutte Pierre Boutray. Je saigne.

Le nez en sang, il me lâcha. Pas plus que son compagnon, il ne s'expliquait ma brutalité. J'avais cessé de m'amuser et tous deux l'ignoraient. Déjà dans l'escalier, sans remords de la blessure qui

m'avait dégagé, prêt à renverser tous les obstacles. je m'élançai à la poursuite du fuyard. Tante Dine qui me vit passer en trombe leva les bras au ciel :

— Ces enfants sont devenus fous.

Sous la pluie, sans chapeau, hors d'haleine, je courus sur le grand chemin. Il n'y avait personne devant moi. Qui serait sorti par un temps pareil? Claude avait pris du champ : pourrais-je le rattraper? Je le rejoignis néanmoins, quelques secondes trop tard. Il était devant la poste, les mains vides et me regardait, ironique.

— Ma lettre?

— Je ne l'ai plus.

— Où est-elle?

— Là.

Il me montrait la boîte.

— Tu me le paieras !

J'allais le frapper. Il me cloua d'un mot :

— Tu l'aimes donc?

Je restai le poing en l'air, puis le laissai retomber :

— Non, non, criai-je. Comment veux-tu?

Implacable, il répéta :

— Si, tu l'aimes. Je te le dis.

— Allons donc ! tu es idiot.

Nous revînmes ensemble, sans un mot. Il avait raison. J'aimais. Je l'aimais, elle que je ne connaissais pas, dont le nom était sorti par hasard, et que je n'eusse jamais choisie de préférence à Édith, à Mathilde, à Claire, ou à telle autre encore. Je le savais maintenant. Comment était-ce possible? Cet amour dont j'avais tant rêvé, que mon imagination distribuait à toutes, n'appartenait plus qu'à une seule.

L'amour, c'était cette violence, cette brutalité qui allait jusqu'au sang ; l'amour, c'était cette brûlure inconnue, c'était cette honte et ce délice. L'amour, c'était donc ça ?

La peur qui m'avait pris à sa révélation, sur ce chemin d'Yvoire que je revois encore entre les peupliers et qui se perdait sous la pluie à quelques pas, n'était-elle pas l'instinct de mon être devant le danger ? Toute ma vie a dépendu de cet instant-là.

*
* *

Le départ de mes camarades se fit sans cordialité. Je ne pouvais pas les mettre à la porte et je supportais mal leur présence. Pierre Boutray m'en voulait de son nez tuméfié. Claude Mermet se moquait et Étienne du Pallier, plus lent d'esprit, aurait eu besoin pour comprendre de quelques explications que personne ne lui fournissait. Eux partis, je courus m'enfermer dans une pièce quasi abandonnée, encombrée de toute sorte d'objets hors d'usage, vieux jouets, moulages d'un ancêtre sculpteur, instruments désuets d'astronomie, etc. Il y a de ces chambres-là dans toutes les anciennes maisons de campagne. Dans l'escalier, j'avais croisé tante Dine qui m'avait demandé :

— Tes amis n'ont pas l'air content. Vous êtes-vous disputés ?

— Non, mais Claude se permet des plaisanteries stupides.

Je poussai les persiennes. Le lac perdu dans la

brume ne se voyait pas : à peine distinguais-je la grève et les osiers qui la bordent. Cet horizon restreint me permettait mieux de réfléchir à la catastrophe du lendemain. La catastrophe, c'était la lecture de ma lettre et la divulgation de mon amour.

Comment était cette Alexandrine Ogier, appelée familièrement Sandrine, à qui je serais livré demain comme une perdrix au chasseur? Voici que ma mémoire tendue ne parvenait plus à m'en rendre une image précise. Tout un défilé de jeunes filles passait avec une rapidité vertigineuse devant mes yeux intérieurs : Mathilde V... dont les yeux bleus m'apportaient l'impression d'un bain dans un canal d'eau fraîche, Claire M... aux traits réguliers, si pâle et fragile, et la triomphante Édith de B... qui riait toujours parce qu'elle avait les dents blanches et une fossette aux joues, et d'autres encore que j'avais regardées souvent dans les rues. Mon désir, hier encore, les accompagnait, les poursuivait toutes. Il était fixé maintenant sur une seule qui se dérobaît et que je ne pouvais même plus identifier avec exactitude. Elle se voilait comme ce lac sous la pluie.

Son âge? vingt ou vingt et un ans, trois ou quatre ans de plus que moi. Sa figure, sa taille, sa démarche? Elles ne répondaient nullement à l'idéal que je m'étais composé avec les traits de plusieurs autres pour la commodité de mes rêves épars. Je croyais préférer les blondes pour leur blancheur nacrée : elle était brune et la peau dorée ; les maigres, à cause de leur noblesse d'allure et de leur distinction et, dans la libre aisance de ses mouve-

ments et de ses toilettes, j'avais pu me rendre compte que, toute mince qu'elle parût, elle était bien en chair ; les moyennes, afin de les dépasser : elle était plutôt dans les grandes. J'appréciais les nez grecs et les petites bouches : elle avait le nez un peu busqué et les lèvres en arc relevées aux angles. Je pensais choisir une amie, — car je n'osais dans notre monde entrevoir la possibilité d'une maîtresse et j'ignorais même ce que c'était, — une amie qui fût douceur, gentillesse, tendre humeur, volontiers penchée sur les livres et toute inclinée aux lentes conversations sur les choses du cœur. Celle que le hasard me proposait, m'imposait, experte aux exercices physiques, rapide de jugement et de décision, se plaisait aux railleries, aux mots d'esprit, aux caricatures. Très riche et recherchée, — son père était un ancien industriel qui, fortune faite dans les raffineries de sucre, avait acheté aux environs immédiats de la ville une villa spacieuse en corniche au-dessus du lac, — elle était encore plus éloignée de moi par cette cour de vieux messieurs qui l'entourait. Je qualifiais de vieux messieurs ces hommes de trente à quarante ans que l'on considérait en ville comme les partis sérieux destinés à fixer l'attention et l'avenir des jeunes filles, et que je détestais en bloc, les estimant hors d'âge et dépourvus d'agrément. Tout nous séparait, rien ne nous rapprochait, et je présentais que je serais son esclave. A quel signe ? je le vois aujourd'hui ; je ne le voyais pas alors : à cette sorte de volupté qui se dégage de certaines femmes, de leur voix, de leur parfum, de leur regard

plus lourd, de leur teint plus velouté, et qui ne s'en dégage peut-être dans toute sa puissance que pour un seul être complémentaire.

Tandis que cet orage grondait en moi, j'avais cessé de regarder au dehors. Quand je relevai les yeux, il ne pleuvait plus et même les nuages se déchiraient comme un rideau pour libérer le couchant. Le soleil atteignant la ligne de faite du Jura commença de s'ébrécher, devint une moitié de disque, puis un croissant, puis une étoile ; sur le lac son reflet, après s'être allongé en colonne de feu qui tremblait dans l'eau, s'amincit jusqu'à n'être plus qu'une simple ligne, puis l'astre et sa mobile image disparurent.

Et dans le crépuscule il ne resta plus devant moi qu'une forme distincte, celle de Sandrine. Elle s'était libérée, elle aussi, non seulement de tous les brouillards, mais de toutes les rivales d'hier qui se désagrégeaient et s'enfuyaient, honteuses et oubliées, comme durent s'enfuir les deux déesses méprisées de Paris. Alors je me pris à pleurer, non parce que je l'aimais, — j'acceptais ce mal inévitable, — mais parce qu'elle saurait demain que je l'aimais.



Il n'y eut pas de catastrophe et je ne sus même pas si elle avait reçu la fameuse lettre. Des jours et des jours s'écoulèrent dans la monotonie des études, sans que j'en eusse la moindre nouvelle. Mes notes de composition baissaient et c'était le plus clair de

mon aventure. Mes professeurs qui me considéraient comme un brillant élève commençaient de mettre en doute mon succès au baccalauréat de philosophie. Cependant mes camarades s'informaient à tour de rôle, comme si mes confidences leur étaient dues, puisque le tirage au sort de mes amours nous appartenait en commun : Étienne du Pallier avec curiosité, Pierre Boutray avec envie, Claude Mermet en raillant. Ils ne voulaient pas croire à un échec aussi radical et me soupçonnaient de cachotterie et de dissimulation quand j'étais à l'agonie.

Nous sortions du collège à sept heures du soir. Au lieu de rentrer directement à la maison, je prenais une sente détournée qui se jetait, comme un petit ruisseau court au fleuve, dans le chemin en bordure de *sa villa*. Je côtoyais rapidement le mur recouvert de lierre, en promeneur qui hâte le pas. J'aurais perdu contenance, si je l'avais croisée, malgré mon air affairé et distrait. J'espérais bien ne pas la rencontrer. Ce malheur que je recherchais néanmoins avec tant d'avidité me fut épargné.

Mais je la rencontrai un jour en ville, quand je ne m'y attendais pas. Ma joue s'empourpra et je baissai les yeux comme si j'avouais une faute, en sorte que je ne sus pas si elle m'avait regardé, ni de quelle manière, ignorante ou avertie. Mermet était en arrière, avec d'autres camarades de classe. Il me rejoignit en courant :

— Eh bien ! me cria-t-il, cette fois tu ne nieras plus.

— Et quoi donc ?

- Elle a piqué un fard.
- Jamais de la vie.
- Puisque je te le dis.
- Je l'aurais vu : elle ne m'a même pas remarqué.
- Toi, conclut-il, tu es un sot ou un tartuffe.

Mais, craignant le sort de Boutray qui portait sur le nez la marque de ma susceptibilité, il se sauva.



Juin était venu. De dépit je me précipitai sur la métaphysique et les mathématiques sans y découvrir de consolation. Du moins passai-je avec une colère utile mes examens. J'obtins une mention assez rare. « Elle le saura, pensai-je, les journaux du pays l'ayant annoncé, et que cette histoire ne m'a pas empêché de travailler... »

Nous passâmes les vacances aux Coudriers comme d'habitude, en promenades sur le lac et dans les bois, avec des invitations par ci par là chez nos amis de la ville ou de la campagne. Nous n'étions pas en relations avec la famille d'Alexandrine, trop nouvelle venue et qui ne s'était mêlée qu'au petit monde cosmopolite fixé en ville à cause de la douceur du climat et à la noblesse locale qui moisissait dans ses châteaux et qui prenait ses distractions de toutes mains. La bourgeoisie se montrait plus revêche ou plus scrupuleuse dans ses choix. Or, quelle ne fut pas ma surprise en recevant un carton personnel qui me priait à une matinée à la villa Ogier, avec cette mention au bas : *On dan-*

sera? J'y découvris immédiatement un aveu : elle avait reçu ma lettre, elle y répondait, un peu tardivement, il est vrai, de cette manière élégante ; elle pensait à moi. Cette invitation, — sûrement, — ne provenait que d'elle seule. Je ne songeai pas une minute que dans le monde on invitait des jeunes gens inconnus à la douzaine pour les déchaîner sur les jeunes filles qui restent assises sur leur chaise sans être recherchées des brillants danseurs. Mon exaltation néanmoins tombait à l'idée qu'il me faudrait lui adresser la parole, et même la lui adresser le premier. Lui répéter ce que j'avais écrit m'apparaissait comme une monstruosité, comme un sacrilège. Cette lettre même, rédigée en collaboration, m'inspirait de l'horreur. Comme si l'on écrivait une lettre d'amour en collaboration ! Tout au plus oserais-je murmurer : « Mademoiselle, pardonnez-moi... » Et si elle me demandait : « Qu'ai-je, monsieur, à vous pardonner ? » si je m'étais trompé et si décidément elle n'avait pas reçu l'odieux papier mis à la poste d'Yvoire ? Il arrive que le service est mal fait. J'avais entendu mon père se plaindre de retards ou d'erreurs dans sa correspondance. Je décidai enfin qu'il lui appartenait d'accomplir le premier pas et j'en fus aussitôt soulagé. Du moment que l'initiative ne m'appartenait plus, je me réjouis plus librement de la revoir.

Je fus vexé d'apprendre les jours suivants que plusieurs de mes camarades figuraient sur la liste des invités : Étienne du Pallier, par exemple, et Claude Mermet. J'en trouvai sans retard l'explication : Étienne, par le moyen d'un titre contestable,

appartenait à la noblesse, et Claude intriguait pour se fourrer partout. Pierre Boutray, lui, avait été négligé et en éprouvait beaucoup d'amertume : il était de ces maladroits qui attrapent sans cesse des coups sur le nez et je n'allais pas m'apitoyer sur son cas.

La danse était pour moi une autre source de tribulations. J'avais bien appris les différents pas alors à la mode, grâce à l'inépuisable complaisance de ma belle-sœur Valentine. Mon frère aîné Michel, nouvellement installé comme médecin à la ville, s'était marié l'année précédente, et sa charmante femme, bien qu'elle fût d'un naturel sérieux et timide, me traitait en jeune frère, me protégeait contre les gronderies et amenuisait ce collégien mal équilibré qui lui occasionnait force tracasseries. Voici qu'avec la plus grande injustice, je redoutais qu'elle ne fût pas elle-même au courant des derniers perfectionnements. Je l'estimais trop grave tout à coup pour s'être initiée à des jeux en somme frivoles. Je me méfiais d'elle. A distance je m'en accuse. Enfin, craignant de m'embarrasser dans les figures des quadrilles et de manquer un temps de la mazurka, je m'offrais le soir dans ma chambre des répétitions. Elles devaient être bruyantes, car tante Dine, un matin, me demanda :

— A quelle sarabande, Jean, te livres-tu la nuit ? Tu ne pourrais pas te tenir tranquille ?

Dès lors, je m'exerçai, pieds nus, avec circonspection et d'une façon lente et clandestine qui ne pouvait m'être d'aucune utilité. Mais je ne voulais paraître devant Sandrine que paré de tous mes avantages.

Le jour fatal arriva. Il s'était rapproché avec une vitesse qui me terrifiait. Il me sembla que j'avais tout oublié et que, pour comble de malchance, j'étais trop rouge de figure et empêtré dans mes vêtements. Ces vêtements, célébrés par tante Dine avec éclat pour leur tissu et leur coupe, me semblaient vulgaires. Je souhaitais d'être pâle et distingué et j'enrageais d'une trop évidente bonne santé. Quand j'entrai, *elle* était avec son père au sommet de l'escalier, recevant ses hôtes avec des sourires dont je déplorai le nombre et l'amabilité. Je les aurais voulu confisquer tous à mon profit. Elle m'en distribua, comme à tout le monde, et ne parut pas être affectée de ma présence quand j'eusse désiré de rentrer sous terre. Puis, ce rite accompli, je respirai mieux : elle ne savait rien. Je ne respirai mieux qu'un instant : car, si elle ne savait rien, il faudrait, tôt ou tard, le lui dire. Tandis que la lettre aurait supprimé cette difficulté. Et je regrettai que la lettre ne lui fût pas parvenue.

Un quadrille des lanciers me rapprocha d'elle. Je faisais vis-à-vis, avec Mathilde V..., au couple qu'elle formait avec Claude Mermet. Or je m'embrouillai dans le pas de la révérence et je surpris une conversation entre elle et son partenaire. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais ils riaient en me regardant. Se moquaient-ils du pauvre danseur ou de l'amoureux dédaigné ? Peut-être des deux à la fois.

Le quadrille achevé, elle s'approcha de moi et ce fut elle qui me réclama une valse :

- Vous ne m'avez pas encore invitée.
- Je n'osais pas, mademoiselle.

— Il faut oser.

Comment ! c'était elle qui m'en priait ! Je n'aurais pas imaginé une telle phrase dans la bouche d'une jeune fille. Cela bouleversait toutes mes notions sur l'humanité. Je dus la prendre dans mes bras pour cette valse effrayante et ce fut un bouleversement et un supplice. Les autres femmes n'étaient que des appareils à tourner. Elle seule avait un corps et n'était-ce pas de quoi me tourmenter ? Un corps dont je sentais la vie, dont je voyais là, tout près de moi, les épaules rondes et dorées, la gorge entr'ouverte et, quand elle se serait un peu plus contre moi dans le mouvement de la danse, la nuque lumineuse sous la masse retenue des cheveux sombres. Je déplorais, oui, je déplorais qu'elle eût un corps. Le trouble inconnu qu'il me causait ne me détournait-il pas de l'amour véritable que je concevais comme un élan du cœur assez fort, exaltant et doux pour suffire, et au delà, à toute ma prodigieuse attente. Au lieu que ce corps alourdissait ma tendresse, lui communiquait je ne sais quelle tristesse embarrassante dont je subissais la contrainte.

Brusquement elle m'arrêta :

— Reposons-nous, voulez-vous ? Conduisez-moi sur la terrasse.

Nous allâmes sur cette terrasse et, comme nous étions seuls, je connus une peur nouvelle. Ne convenait-il pas de lui parler ? Elle me facilita les choses avec une aisance miséricordieuse et merveilleuse :

— Alors, c'est vrai ?

— Et quoi donc, mademoiselle ? implorai-je, tout

tremblant, quand j'étais sûr enfin que ma lettre lui était bien parvenue trois mois auparavant.

Trois mois pendant lesquels elle ne s'était pas dévoilée !

— Ce que vous m'avez écrit.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, murmurai-je contrit, penaud et les yeux baissés comme une religieuse devant l'autel.

— Vous pardonner quoi ? Une femme pardonne toujours ces choses-là.

— Oh ! que je suis heureux !

Mais elle reprit, impitoyable :

— Et c'est fini maintenant ?

— Oh ! non. Cela ne finira jamais.

J'avais protesté avec une telle indignation qu'elle se mit à rire aux éclats. Ce rire trop vif et trop frais me parut injurieux et je crois que j'en eus des larmes. Elle s'en aperçut :

— Vous êtes un enfant, voyons. A votre âge, ce n'est pas sérieux.

— A mon âge ? Mais je suis bachelier, mademoiselle.

— Je sais. Et même avec la mention bien.

Je rougis de plaisir. Elle avait lu mon succès dans le journal, ou bien l'on en avait parlé devant elle. Cependant d'autres couples venaient respirer à leur tour en face du lac bleu et or. Comme ils s'approchaient, et avant qu'ils fussent dans notre voisinage immédiat, elle me dit encore de tout près :

— Vous serez mon petit ami, voulez-vous ?

— Oh ! mademoiselle !

Sa main, doucement, serra la mienne sans que

j'eusse remarqué son mouvement. C'était l'échange d'une promesse sacrée. Le mot *amour* n'avait pas été prononcé. Nous n'avions pas osé le prononcer, moi parce qu'il m'épouvantait, elle parce qu'elle n'en avait pas eu besoin. Et ne pouvant en supporter davantage, discrètement, sans saluer personne, je m'enfuis. Vers mon autre ami, le lac, je courus à perdre haleine. J'étais soulevé par une force mystérieuse et ne savais pas vers quel but de joie ou de douleur je courais. Il me suffisait de courir. Le bonheur n'est-il pas dans la poursuite?



A une lieue, deux peut-être, des Coudriers, presque au fond de la baie, et caché par les châtaigneraies, le château de Laury est notre plus proche voisin, avec, de l'autre côté, à l'extrémité de la pointe, le château d'Yvoire. Toute l'année une vieille dame l'habitait, la comtesse de Laury, à qui nous rendions visite une fois ou deux pendant les vacances. Elle ne cachait pas son plaisir de voir de la jeunesse, car elle aimait le monde et s'en trouvait fort retranchée par l'âge et la solitude. Sa conversation nous reportait au règne de Louis-Philippe et de la reine Amélie dont elle avait été dame d'honneur. Elle nous introduisait volontiers à la cour dont elle avait retenu toute sorte d'anecdotes, notamment sur le brillant duc d'Orléans, si prématurément décédé, sur le duc d'Aumale et les autres princes. Si quelqu'un prononçait le nom de Napo-

l'éon III, elle s'agitait sur son fauteuil, la face empourprée jusqu'à la congestion, comme si la seule pensée de cet usurpateur lui fût insupportable.

Nous savions qu'elle avait un fils qui s'amusait à Paris. Il venait rarement en Savoie, et généralement pour se ravitailler. Mais je ne l'avais jamais rencontré au château. Or, sa présence m'avait été signalée à la matinée des Ogier sous la forme d'un monsieur chauve, long et élégant, qui souriait d'un air fat en lorgnant les dames. Comme je lui attribuais au moins quarante ans, je ne l'avais pas pris au sérieux, bien qu'il eût dansé plusieurs fois avec Sandrine.

J'eus la surprise désagréable, entrant au salon, de l'apercevoir qui causait à l'écart avec la jeune fille. Celle-ci paraissait même fort intéressée par les propos qu'il lui tenait. Elle ne remarqua pas tout de suite que j'étais là et ne manifesta pas, en me découvrant, le contentement que j'escomptais. Je ne la savais pas en relations suivies avec les de Laury. Son père causait avec la vieille comtesse, qui multipliait à son adresse les sourires et les grâces, lui racontait la dernière fête des Tuileries avant la révolution de 1848, une fête d'enfants où l'on avait joué *le Malade imaginaire*, et lui exposait tous les motifs qu'elle avait de redouter la décadence de notre pays et les imminents bouleversements sociaux. :

— Croiriez-vous, monsieur, disait-elle, qu'aujourd'hui mon fermier porte des bottes?

— Pourquoi pas? répliquait l'ancien industriel

avec bonhomie, presque un peu gêné de se trouver dans ce milieu.

— Il n'y a plus de castes sociales. Où allons-nous ?

Puis elle lui vanta sa fille en un langage fleuri et tira de cet éloge une conclusion qui me froissa :

— Elle est taillée pour vivre à Paris.

— N'est-elle pas bien ici ? riposta M. Ogier, dont j'appréciai le bon sens.

Je suivais leur conversation, faute de mieux, ne pouvant suivre celle de Sandrine et de son partenaire. Mais ceux-ci vinrent se mêler à nous, et l'on organisa devant moi une partie de campagne. Un break à trois chevaux devait conduire un groupe de jeunes gens et de jeunes filles jusqu'au village de Draillant et de là on ferait l'ascension de la montagne.

— Vous en serez, me dit Sandrine qui, pour la première fois depuis mon arrivée, s'adressait directement à moi.

— Je veux bien, acquiesçai-je sans enthousiasme.

Mon cœur était plein d'amertume, sans que la cause en fût bien déterminée. Elle ne pouvait pourtant pas se jeter à mon cou, mais je commençais d'être injuste comme le sont tous les amoureux.

Cette partie de campagne fut pour les autres joyeuse, et pour moi cruelle. Édith de B... et Claude Mermet y rirent abondamment. La montagne de la Fourche, ainsi nommée parce qu'elle se compose de deux sommets séparés par un col, porte sur ses pentes des bois où l'on cueille des framboises et des pâturages émaillés des dernières fleurs de l'été.

La vue en est belle, d'un côté sur le lac, et de l'autre sur le chaos alpestre que domine le Mont Blanc. Je n'avais point souci d'une vue si étendue. Je regardais Sandrine marcher et ne m'en rassasiais pas. Quand elle se retournait, je remarquais la teinte avivée de ses joues dorées. Elles devaient être chaudes et douces. Et derrière elle je contemplais en extase la clarté de sa nuque : une goutte de sueur y perla sous les cheveux, et pour la seconde fois je déplorai dans mon trouble qu'elle eût un corps, parce que je n'avais plus l'esprit assez libre pour l'aimer.

Tout alla bien à la montée, ou plutôt, pour moi tout alla mal, puisqu'elle ne m'adressa pas la parole. Mais j'étais si absorbé et si heureux qu'il me suffisait de n'être pas loin d'elle et d'avancer dans son sillage. Toute initiative de conversation m'eût dérangé et je laissais à d'autres le soin de lui offrir des myrtils ou des fraises. M. de Laury se faisait volontiers son cavalier servant, mais je m'amusais de lui en moi-même, car sa moustache, sous l'action de la fatigue, déteignait et, bien qu'il plastronnât, il traînait la jambe et soufflait. De plus en plus, il représentait à mes yeux la décrépitude, et je me demandais pourquoi nous l'avions emmené. Il est vrai qu'il était l'organisateur et prenait la voiture à son compte.

C'est à la descente que je fus mis à la torture. Dans un pli de terrain, cachée parmi les buissons, une source captée coule dans un tronc d'arbre creusé. Je la connaissais, mais ne dévoilai pas sa présence. Le reste de la caravane passa tout près d'elle sans

la voir. J'arrêtai Sandrine au passage et, très ému, je lui proposai :

— Voulez-vous boire, mademoiselle?

Elle avait très chaud. Elle me regarda avec plaisir :

— Sans doute, mais il n'y a pas d'eau.

— Il y en a. Voyez.

Et je l'entraînai vers mon bassin. Elle en fut ravie et, prenant son gobelet, le remplit à la source fraîche. Au lieu d'y porter ses lèvres, elle me dévisagea et me le tendit :

— Buvez d'abord.

Je refusai, scandalisé de la précéder. Mais elle insista :

— Je veux connaître votre pensée. Vous savez qu'on la découvre au fond du verre.

— Elle est facile à deviner, murmurai-je, presque tremblant.

Elle but après moi à lentes gorgées qu'il me semblait voir couler le long de son cou à cause du mouvement qu'elle faisait et qui était doux et régulier comme un roucoulement de colombe. Puis elle rit :

— Je sais, dit-elle. Mais dites-le-moi.

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Ce qui était au fond du verre.

— Puisque vous le savez.

— Oui, mais je veux l'entendre dire.

J'étais devenu grave et comme oppressé. Et cependant je ne pouvais me soumettre à son exigence :

— Ne me demandez pas cela, mademoiselle.

— Appelez-moi Sandrine, comme tout le monde.

Vous, c'est Jean, n'est-ce pas? Et pourquoi ne vous le demanderais-je pas, mon petit Jean?

— Je ne pourrai jamais. Je n'oserai jamais.

Elle répéta la phrase qui déjà m'avait presque choqué :

— Il faut oser.

Mais je résistai, je me révoltai :

— Non, non, je vous en supplie. Par pitié! Ne vous moquez pas de moi.

— Je ne songe pas à me moquer.

Nos regards se heurtèrent violemment, comme des armes. Je baissai mes yeux devant les siens. Alors elle me saisit le bras, presque avec brutalité.

— Vous n'allez pas me refuser ça. Puisque je veux l'entendre.

— Eh bien ! oui, là.

Et je me mis à pleurer. Cela ne pouvait pas sortir. Cela me prenait à la gorge. C'était comme du feu. Elle ne m'avait pas lâché. Au contraire, elle avait rapproché son visage dont je sentais la chaleur :

— Dites, réclama-t-elle.

Enfin, tout bas, dans une sorte de sanglot je parvins à murmurer :

— Je vous aime.

Elle but ces mots comme l'eau tout à l'heure, et je les vis passer dans son cou, descendre dans sa poitrine, peut-être dans son cœur.

— Là, dit-elle après un instant, vous voyez bien. Vous l'avez dit. Répétez-le.

Docilement, et plus fermement, je le répétais. On nous appela. Elle se sauva. Et je la poursuivis en lui criant dans la nuque :

— Je vous aime. Je vous aime. Je vous aime...

Elle se retourna pour m'avertir :

— Prenez garde. On peut nous entendre.

Mais j'étais lancé. Ne l'avait-elle pas voulu? Elle m'avait mis à la question comme un inquisiteur. Pourquoi ne me vengerais-je pas d'elle en l'accablant de mes aveux devant tout le monde? Et puis je lui laissai prendre de la distance, et quand toute la bande se fut éloignée, je me couchai dans l'herbe, mordant à même la terre pour étouffer ma voix qui avait profané mon secret en le divulguant...

Depuis lors j'ai gravi plusieurs fois cette montagne. Chaque fois j'ai fait une halte à la source, et une autre à cet endroit marqué par les bruyères, au pied d'un petit sapin, où j'ai connu le regret farouche de ne plus posséder mon amour à moi tout seul.

*
* *

Puis ce furent des jours sans rencontres. Mais je ne désirais point de la rencontrer. Je pouvais vivre longtemps sur la scène de la source.

Un petit livre venait de paraître que goûtait ma belle-sœur Valentine et qu'elle m'avait prêté : *Dominique*, du peintre Fromentin. Je me souviens des heures passionnées consacrées à sa lecture, tant je m'identifiais avec le personnage principal. Sandrine ne ressemblait pas à Mme de Nièvres, mais je la contraignais à lui ressembler, dussé-je, comme sur un lit de Procuste, la raccourcir. Certaines phrases me chantent encore aux oreilles après si longtemps,

celle-ci par exemple : « J'étais heureux si le bonheur consiste à vivre rapidement, à aimer de toutes ses forces, sans aucun sujet de repentir et sans espoir. » Sans espoir, il fallait que ce fût sans espoir. Un amour comblé ne m'eût pas paru un bel amour.

Dans cette singulière quiétude, je fus dérangé par la fête donnée au château de Laury. Jamais la comtesse de Laury n'avait invité personne. Elle vivait chichement, économisant pour son fils qui la grugeait, et dans tout le pays elle était réputée pour sa ladrerie. Sans doute cherchait-elle à distraire l'héritier qui prolongeait son séjour chez elle au grand étonnement des voisins et de la société de la ville. Son jardin inculte et ses salons délabrés furent tant bien que mal remis en état, et ce fut une ruée chez l'ancienne dame d'honneur de la reine Marie-Amélie qui avait gardé grand air et, malgré quelque rouille, montra son entente des belles manières et de l'étiquette.

Le programme comportait la représentation par des acteurs mondains d'un proverbe, *le Pour et le Contre*, de l'auteur à la mode, M. Octave Feuillet. Après, l'on danserait. Je pris d'autant plus de plaisir à la petite comédie que je me trouvais rapproché de Sandrine sans être toutefois dans l'obligation de lui parler. Ce demi-voisinage me convenait à merveille. M. de Laury, moins favorisé, placé à côté d'elle, devait se montrer spirituel et empressé. La pièce traitait de l'égalité de l'homme et de la femme dans le mariage. Pour ma part, j'étais de cet avis. Autour de moi, on estimait que c'était là un thème audacieux. Il n'y avait que deux personnages, le marquis

et la marquise. Et celle-ci reprochait à son époux de respecter par honneur tous les engagements qu'il prenait vis-à-vis des étrangers et de ne pas mettre son honneur à respecter le serment fait à sa femme. J'entendis Sandrine dire à son voisin : « — Rien de plus juste, n'est-ce pas ? C'est évident. La femme a les mêmes droits que le mari. — Sans doute, répliqua-t-il, mais pas les mêmes libertés. — Et pourquoi donc ? — Je vous l'expliquerai... » Et il sourit. Il me parut qu'ils échangeaient des sourires de connivence, comme s'il y avait entre eux un pacte, et je remarquai, le rideau baissé, qu'on les laissait ensemble ostensiblement. Je n'allais pourtant pas être jaloux de ce vieux monsieur.

J'estimai néanmoins qu'il accaparait un peu trop mon amie. N'était-elle pas mon amie ? Et poussé par une force obscure que je n'aurais su analyser, je m'en allai rôder autour d'eux. Il fut rappelé par ses devoirs de maître de maison. Une collation par petites tables s'organisait avant la sauterie. Le soir tombait déjà. A la fin de septembre, il tombe de bonne heure. Sandrine qui tournait sur elle-même à cet instant m'aperçut. Elle m'entraîna hors du salon. Je la suivis, vaguement effrayé, me rappelant comme elle m'avait tourmenté devant la source. Nous gagnâmes ainsi le jardin, jusqu'au bord de l'eau. Un buisson d'osiers nous cachait. Elle recommença, comme l'autre fois :

— Dites-le-moi encore.

Mais cette fois je le lui dis sans hésiter. Elle insista :

— M'aimerez-vous toujours ?

— Toujours.

Comment pouvait-on aimer, sinon toujours? Sa question était absurde. Mais je comprenais qu'on goûte du plaisir à entendre ce qu'on désire. J'aurais volontiers goûté ce plaisir aussi, et n'osais point le solliciter. Au lieu de songer à me le procurer à son tour, elle émit un doute affreux :

— On dit ça. Rien n'est plus faux.

Puis, sans me prévenir d'une aussi prodigieuse demande, elle ajouta cette phrase qui me bouleversa :

— Embrassez-moi.

Au lieu de m'approcher d'elle qui m'y invitait, je me reculai presque dans l'épouvante. Je n'avais pas imaginé cela, ou du moins pas si vite, ni d'une manière aussi simple. Un baiser ne pouvait être que la récompense d'un long stage amoureux. Je n'étais pas assez innocent pour ignorer la recherche des caresses, je l'étais assez pour leur donner en amour une importance démesurée. Ma timidité l'enhardit. Ce fut elle qui s'approcha. Je goûtai comme un beau fruit velouté sa joue tendue, sa joue dorée. Puis, brusquement, elle parut se dégager et ce fut pour agrafer ses lèvres aux miennes. Sur ce baiser, sur cette morsure, elle s'enfuit. J'étais secoué tout entier comme un arbre dans le vent. J'avais la révélation soudaine d'une volupté qui ne se confondait pas avec l'amour, qui le profanait et le multipliait ensemble. A mes pieds, le lac allongeait ses petites vagues dans un triste et harmonieux clapotis. Des lueurs du couchant traînaient sur les eaux. Je n'avais plus la force de courir, pas même de bouger. Et je demeurai là, les bras ballants, embar-

rassé de ma personne, n'osant plus entrevoir l'avenir.

Sans rentrer au château de Laury, je repris le chemin des Coudriers, lentement, comme si je succombais sous le poids d'un trop lourd fardeau.

*
* *

Ce même soir, il y avait du monde à dîner à la maison. On me taquina sur ma figure de *papier mâché*, selon l'expression de tante Dine.

— Eh bien ! s'écria l'abbé Heurtevent, qui est un ami de la famille, s'est-on bien divertie à cette fête des fiançailles ?

— Quelles fiançailles ? réclamai-je en ricanant.

— Mais celles du comte de Laury et de Mlle Ogier.

— Allons donc !

— C'est le secret de Polichinelle. La vieille comtesse de Laury qui, sauf votre respect, mesdames, est une fesse-mathieu, n'aurait pas délié les cordons de sa bourse vide sans une raison d'État. C'est elle qui procure à son noble rejeton cette héritière.

— Et une jolie fille par surcroît, précisa quelqu'un.

— Une dot magnifique permettra de redorer le blason des Laury et de restaurer le château qui tombe en ruines. — Vous n'êtes pas en dansant descendu d'un étage ? — Les parquets ont tenu bon ? — Qui paiera les violons du bal ?

Chacune de ces interrogations était comme un de ces larges coups de faux réguliers qui abattent les épis mûrs au temps des moissons. Toutes mes illu-

sions tombaient. Elles étaient droites comme les blés et comme eux couleur d'or. Cependant j'étais l'objet de l'attention générale, le point de mire de la table. N'apportais-je pas les dernières nouvelles? L'un me demandait si le mariage rajeunissait le comte de Laury; un autre si M. Ogier n'avait pas trop pataugé dans la conversation; celui-là enfin si Mlle Sandrine était en beauté. Il me fallait répondre délibérément à toutes ces questions quand j'étais au supplice.

Mais ce qui se passait en moi m'apportait le secours nécessaire. J'avais brusquement la sensation que j'étais un homme, et non plus un enfant, ni même un bachelier. J'étais un homme puisque je devais me dominer, ne pas crier, ne pas pleurer, ne pas me plaindre, puisque le secret d'une femme m'était confié, puisque je devais me taire. Et je m'efforçais de sourire, de tracer de la matinée des Laury une peinture amusante, de faire face à tout le monde; peut-être même exagèrai-je. Mon triomphe fut de voir célébrer ma bonne humeur. Puis on changea de thème. L'abbé Heurtevent, que préoccupait l'avenir, annonça, d'après les visions de certaine sœur Rose-Colombe, religieuse dominicaine décédée en Italie, des guerres et des révolutions, après quoi les lys de France refleuriraient, ce qui fit plaisir à tante Dine fidèle à la branche aînée et pour qui Louis-Philippe n'était qu'un usurpateur, et c'était la cause d'une brouille avec Mme de Laury, orléaniste exaltée. Je pus respirer, me reprendre, et voici que je me sentais beaucoup moins courageux maintenant que je n'étais plus soutenu par la publi-

cité. Pour la première fois je connaissais la trahison : la douleur, la révolte que j'en éprouvais étaient au-dessus de mes forces. J'aurais voulu, de désespoir, me rouler à terre. J'essayais de ne pas donner tous les torts à Sandrine. Elle était la victime d'un marchandage : une fortune contre un titre. Mais je gardais assez de raison pour l'accabler sous l'évidence. Elle voulait ce mariage et ne le subissait pas. Son père ne la contrariait en rien. Son goût du monde l'avait poussée vers le blason du comte de Laury et vers la vie de Paris. « Elle était taillée pour vivre à Paris », ainsi que l'avait remarqué sa future belle-mère. On lui faisait même beaucoup d'honneur en l'accueillant dans ce milieu. Moi, je n'aurais été pour elle qu'un divertissement, un jouet dont on s'amuse et qu'on brise à son gré. Elle avait pressé le ressort du pantin qui disait : *Je vous aime*, comme ces poupées dernier modèle qui articulent péniblement *papa* et *maman*. Comme elle s'était montrée cruelle à la descente de la montagne ! Mais pourquoi m'avoir mordu aux lèvres le soir même de ses fiançailles ? Dans cet abîme de perfidie je me perdais. Et puis je tentais de l'excuser : comment aurait-elle pris au sérieux un collégien ? Pouvais-je l'épouser ? Elle m'avait donné bien plus que je n'espérais. Je la maudissais et la chérissais à la fois.

Après le dîner, je prétextai une migraine et gagnai ma chambre. Longtemps je contemplai la nuit d'étoiles sur le lac presque noir. Les complications de l'amour m'apparaissaient infinies, quand je ne l'avais encore ressenti que dans sa simplicité

et sa nudité. J'étais hors d'état de le comprendre, non de l'éprouver. Il me tourmentait, mais son tourment n'était-il pas encore tout ce qui me restait de lui? Et je finis par m'endormir, roulé dans ma douleur comme dans une chaude couverture...

DEUXIÈME CAHIER

Comme le prier, dont je sais le nom aujourd'hui, — le nom et rien d'autre, le nom qui suffit à me faire imaginer tout un romanesque départ du monde, — dom Louis-Joseph de Vaulchier, a vu clair en moi quand il m'a, par une simple citation de Saint-Évremond, mis en garde contre la complaisance de ces retours sur le passé ! Oui, « il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse, et cette passion est en nous si naturelle qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé ». Cela est vrai surtout des commencements de l'amour : nous nous élançons alors à sa poursuite, comme à la chasse dans la fraîcheur de l'aube et la joie de la course ; la journée s'achèvera dans la tuerie et la fatigue. Je n'ai pu me détacher aisément des souvenirs de ma dix-septième année. Dans la suite, puissé-je montrer plus de prudence et me contenter, comme dans une maladie grave, de prendre ma température le matin et le soir, sans cette recherche des détails où trop volontiers s'arrête notre soif de volupté ! Mais les détails, n'est-ce pas ce qui se fixe le plus avant dans notre mémoire, trop chargée de notre médiocrité humaine pour ne retenir que l'essentiel ? Aussi bien ne dois-je pas m'expliquer à moi-même comment un amour si désintéressé et généreux

au début peut conduire au dégoût et au crime.

Pourtant cette complaisance condamnable m'a rattaché, momentanément, à la vie. J'ai retrouvé un peu de sommeil. J'ai mangé avec appétit les maigres repas déposés à mon guichet et même, vendredi dernier, réduit selon la règle au pain et à l'eau, j'ai connu la faim. La tentation m'est venue de réclamer une portion moins insuffisante. Nul doute qu'elle m'eût été accordée. J'ai résisté et j'ai offert ce sacrifice à ce Dieu que j'ai renoncé, en compensation ridicule de toutes les sensualités de ma chair. J'ai scié du bois et bêché mon jardinet sans y rencontrer le moindre soulagement. Le dimanche, j'ai assisté à l'office et mangé avec la communauté. Ce repas se passe au réfectoire en silence, avec la musique austère d'une lecture pieuse : un ou deux chapitres du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales. Les pères, mes voisins, ne m'ont pas même regardé : toute curiosité est morte en eux.

Hier, le prieur est venu me rendre visite dans ma cellule. J'étais à la fenêtre et regardais la chaîne des Aravis. Ces âpres montagnes me représentaient tout de même la liberté. Il le comprit, je crois, — il a une telle puissance de divination ! — et me proposa de l'accompagner dans la promenade de quelques heures à quoi le chartreux a droit une fois par semaine. J'y consentis, je le confesse, avec plaisir. Offrons-nous donc si peu de résistance à la solitude, ou réclame-t-elle un apprentissage ? Il m'emmena vers la montagne des Annes, à travers les hêtraies et les sapinières. Nous nous arrêtàmes au bord d'une

source qui coule grasse et douce comme du lait et qu'on appelle la fontaine bénite.

— Notre fondateur, Jean l'Espagnol, m'expliqua-t-il, a peut-être bu de cette eau. La légende rapporte que, venu là avec un frère, il lui demanda à boire. Le frère remplit une écuelle de bois et la lui tendit. Le Bienheureux y trempa ses lèvres, puis versa le reste aussitôt : c'était du vin et il avait cru à la supercherie de son compagnon désireux de lui procurer un meilleur breuvage. Il redemanda de l'eau. Une seconde fois le frère remplit l'écuelle et le phénomène se renouvela. A la troisième épreuve, Jean d'Espagne se soumit à la volonté divine et but le vin. L'écuelle de bois, que l'on a toujours conservée dans sa châsse, a donné crédit à cette légende.

Je m'informai de ce Jean d'Espagne : il vint en France à l'âge de treize ans pour étudier à Arles, puis à seize il entra à la chartreuse de Montrieu en Provence. C'est lui qui fonda et baptisa au douzième siècle la Chartreuse du Reposoir. La combe s'appelait alors la vallée de Béol, ainsi nommée de *béol*, cuvette, ou de *biola*, bouleau, ou peut-être du dieu *Bel* encore adoré. Il lui a substitué un vocable plus attrayant, et cependant, quand il vint au mois de janvier, il n'y trouva que de la neige, des abîmes et des loups. Mais cette sauvagerie lui représentait le repos.

— Il avait à peu près votre âge, acheva le prieur : moins de trente ans. Il était délicat de santé, et il est mort tout jeune.

— Religieux à seize ans, ai-je objecté, il ignorait la vie.

— Qu'en savez-vous? L'homme est tout dans l'homme. Pensez-vous qu'un solitaire ignore le fond humain? Je vous communiquerai la formule de notre profession et le texte de la bénédiction que trace le célébrant sur la tête du nouveau religieux devant l'autel.

Pourquoi ai-je éprouvé le besoin de la transcrire? Voudrais-je l'invoquer un jour sur moi pour me soulager : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la voie en dehors de laquelle personne ne peut aller au Père, nous supplions votre bonté infinie de conduire dans le chemin de la discipline monastique votre serviteur qui a renoncé aux désirs de la chair; et parce que vous avez appelé les pécheurs en disant : « Venez à « moi, vous tous qui êtes surchargés, et je vous soulagerai », accordez-lui de recevoir cet appel de telle sorte que, déposant le fardeau de ses péchés et goûtant combien votre douceur est grande, il mérite le soulagement que vous avez promis; que vous le connaissiez pour l'une de vos brebis, et que lui-même vous connaisse assez pour ne pas suivre les étrangers, ni entendre leur voix, mais pour entendre la vôtre qui nous dit : « Que celui qui est mon serviteur me suive. » *Renoncer aux désirs de la chair, ne plus suivre ni écouter les étrangers, la solitude du Reposoir m'en donnera-t-elle la force?*

A notre retour de promenade, le prieur, qui m'avait reconduit jusque dans ma cellule, jeta un coup d'œil méfiant sur le cahier que j'avais déjà rempli de mon écriture.

— Vous travaillez, me dit-il.

Je ne pouvais tromper ses yeux clairs :

— Je me confesse, mon Père.

Il mit une sorte de gentillesse presque malicieuse dans son sourire pour me demander :

— Pourquoi pas à moi ?

— Pas encore, mon Père. Et peut-être jamais. J'ai besoin de mon dégoût pour vivre.

— Vous vous trompez : l'homme n'est pas méprisable au regard de Dieu.

Alors je lui confiai mon désir :

— Et puis, la mort finit tout.

— En êtes-vous certain ?

— Je le souhaite.

— Contentez-vous de l'attendre, mon ami.

Et il ajouta :

— Laissez cette apologie. Tout ce que nous écrivons sur nous-mêmes n'est qu'apologie. Nous louons jusqu'à nos péchés, ou du moins nous aimons nous retrouver en eux. Puisque vous êtes capable d'un effort intellectuel, imposez-vous un travail de recherche et d'érudition. Dans ces contrats et ces actes que je vous ai fait remettre, un homme de loi n'aurait pas de peine à découvrir l'expérience du passé. Étudiez l'administration de l'ancienne Chartreuse avant la période révolutionnaire, comparez-lui celle de la Révolution. Mais sortez de vous-même. En vous-même vous vous perdrez.

Il me laissa avec ce programme. Par déférence pour son autorité, ou plutôt par soumission à son influence, je dépouillai quelques archives parmi celles qu'il m'avait laissées. En toutes autres circonstances j'y aurais pris de l'intérêt. L'histoire des fromages de dévotion, par exemple, mériterait un

chroniqueur. Les Chartreux avaient défriché la combe du Reposoir. Chaque année, les paysans les priaient de bénir leurs chalets et même leurs montagnes. Les religieux s'y rendaient, accompagnés par les bergers et quelquefois aussi par les troupeaux. En témoignage de gratitude, ils recevaient de la population une offrande de ces fromages que dans le pays on appelle des *reblochons*. C'étaient les fameux fromages de dévotion qui furent, pendant plusieurs siècles, la cause d'un litige entre le clergé régulier et le clergé séculier. Les curés de Scionzier, qui était la paroisse de la vallée, réclamèrent les fromages pour le bénéfice-cure. « Je demande, écrit l'un d'eux, d'après quelle juridiction les Chartreux vont bénir les montagnes, puisque leur juridiction ne s'étend que dans leur cloître et sur leurs domestiques, » et à leur encontre il cite les Clémentines et le concile de Trente. Les communiens intervinrent pour réclamer à leur tour le droit de faire bénir leurs chalets et montagnes par qui bon leur semblerait et d'offrir leurs fromages à leur gré. Finalement, le 14 septembre 1766, Révérend J. Germain, curé de Scionzier, « pour terminer à l'amiable le différend d'entre les communiens des montagnes du Reposoir, au sujet des fromages de dévotion qu'on est en coutume de donner indistinctement tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre », déclare qu'il n'a aucun droit à la bénédiction des chalets ni aux dits fromages ; que c'est « par une mésintelligence » que ce faux droit a été inséré dans la visite pastorale du mois proche passé, et qu'il consent à sa radiation. Il déclare en outre

n'avoir reçu les fromages des communiers « qu'à titre précaire suivant leurs pieuses intentions et qu'ils pourront continuer, si bon leur semble ».

Le désert avait fleuri sous l'excellente exploitation cartusienne qui fournissait aux fermiers le cheptel et les instruments aratoires, qui leur donnait des habitudes d'ordre et une méthode de culture pour les terres, d'aménagement pour les bois. La Révolution, qui saisit les biens des Chartreux, procéda à toute une série de ventes, de partages des communaux, de réquisitions. Bientôt les forêts furent dévastées et les champs abandonnés. Rien qu'avec l'historique de cette vallée du Reposoir, il serait aisé de montrer combien l'application de principes abstraits peut être néfaste à l'administration d'un territoire organisé par l'expérience séculaire. Tel est pourtant le mirage de l'égalité qu'il conduit les hommes à la destruction.

J'aurais, là, de toute évidence, la matière d'un curieux ouvrage qui satisferait ensemble mon goût de l'histoire et mes études de droit. La proposition du prieur m'aurait pu tenter. Mais je ne veux pas être distrait de moi-même. J'ai rejeté pêle-mêle toutes ces vieilles archives et j'ai repris ce colloque avec mon passé dont je sais trop bien la vanité et dont je ne puis attendre que ma condamnation. Depuis que je me suis enfermé ici, je ne sais plus rien ni du Grand-Bornand ni du château de Laury, ni de celle dont j'attendais ma libération et que j'ai pour toujours écartée de moi, ni de celle qui a voulu ma perte et qui l'a consommée. Mon frère Michel connaît seul ma re-

traite que je lui ai révélée par lettre : il ne la divulguera pas...

*
* *

Chance ou malechance, pendant près de cinq ans, je ne rencontrai pas Sandrine. Une fois seulement, de loin, au port : elle s'embarquait et je devais prendre ce même bateau ; l'ayant aperçue, je demeurai sur le quai.

J'avais été séduit, avant de la reconnaître, par l'élégance, inusitée dans notre province, de cette jeune femme sous le soleil : un grand chapeau de flexible paille d'Italie garni d'une rose rouge, qui ombrail la nuque et d'où partaient dans le dos ces longs rubans de velours appelés *Suivez-moi jeune homme*, et je ne demandais qu'à les suivre, une ample jupe bouffante, un châle de cachemire des Indes. Je me félicitais déjà d'une traversée qui me promettait une si agréable vision, quand elle se retourna : c'était elle. Son regard, par bonheur, ne se fixa pas sur moi : elle n'eût pas manqué de remarquer mon trouble. Et ce trouble venait de sa toilette autant que de sa personne. Je la sentais plus distante de moi qu'auparavant : un monde, le monde nous séparait. Avant son mariage, n'avais-je pas sur elle et sur sa fortune l'avantage d'une vieille race estimée séculairement dans mon pays ? Voici que cet avantage m'échappait. Elle ne pouvait plus être pour moi qu'une lointaine et dédaigneuse image. C'en fut assez pour que je montrasse tout le reste du jour ma méchante humeur.

Maintenant elle était comtesse de Laury, vivait l'hiver à Paris, l'été à Fontainebleau, à Vichy ou à Biarritz, selon les villégiatures de la Cour impériale, et ne faisait en Savoie que de brèves apparitions. Cependant j'avais sur elle des renseignements précis et qui me venaient de la meilleure source.

— Notre pauvre voisine est âgée, infirme et seule, constataient souvent ma mère et tante Dine pendant que nous passions les vacances aux Coudriers. C'est une charité que de l'aller voir.

Voici que je me découvrais un cœur charitable en rendant visite, de temps à autre, et sans avertir ma famille, et même l'hiver, malgré la distance de la ville, à l'ancienne dame d'honneur de la reine Marie-Amélie. Elle me mettait au courant des progrès de sa bru dans le monde et à la Cour avec un luxe de détails qui ne me laissait ignorer aucune intrigue, aucun succès. Par vanité, la fidèle orléaniste se ralliait à l'Empereur. Dans son château perdu, cerné de bois et d'eaux, elle menait une vie glorieuse rien qu'avec la collection de lettres, de cartes d'invitation, de menus, d'accessoires de cotillon qu'elle recevait de Paris ou des stations balnéaires à la mode. Et moi, je commettais l'imprudence de caresser sa chimère, d'entrer dans sa folie où je retrouvais ma perfide amie d'autrefois. N'était-ce pas ma seule façon de la retrouver? Tout ce que j'apprenais d'elle m'en éloignait davantage. Le petit oiseau du lac s'était mué avec une promptitude déconcertante en un de ces oiseaux des îles qui ont un plumage tout doré et une huppe sur la tête. Comment reconnaître la fille du raffineur

Ogier en cette favorite de l'impératrice? Car son ascension l'avait conduite jusque dans le voisinage du trône. La douairière qui m'avait pris en amitié, devinant l'intérêt que je prenais à ses récits, les développait avec magnificence, les amplifiait peut-être, brodait quelques fioritures en manière de dentelles. Dès qu'elle m'apercevait, elle agitait les chiffons de papier, comme des grelots sonores, les grelots de notre démenace commune, et me prévenait qu'il y avait du nouveau :

— Nous avons passé jeudi dernier une exquise soirée chez le comte de Nieuwerkerke, dans ses appartements du Louvre. Le surintendant des Beaux-Arts fait bien les choses. On écoute des fragments du *Désert* de M. Félicien David en regardant les pastels de Latour et de Rosalba..... Sandrine était invitée samedi chez la princesse Mathilde : invitée à dîner, — ce qui est une rare faveur, — et l'on y mange dans la vaisselle plate marquée aux armes de l'Empire. Vous connaissez l'hôtel de la rue de Courcelles : il est entre une cour spacieuse et un vaste jardin ; la salle à manger est arrangée en serre ; le rez-de-chaussée n'a pas moins de six salons. L'escalier est orné de paons de bronze et de tapisseries chinoises..... Ah ! quelle aventure, mon jeune ami ! On en parlera longtemps dans Paris. Cette chère maréchale Randon en est malade. Elle n'a pas pu découvrir le coupable. C'est sûrement une vengeance de domestique. Cela sent l'office, et bien autre chose. Figurez-vous qu'à son bal du 2 février dernier, dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, comme la fête battait son plein, épaulettes, décora-

tions, épaules nues, fleurs, lumières, une odeur infecte incommode la brillante assemblée. On ouvre les fenêtres, on répand des parfums. Rien n'y fait, et n'y pouvant tenir, chacun se précipite pour demander sa voiture. Quelqu'un avait méchamment laissé choir, dans le salon de la danse, une vessie pleine d'une matière que vous devinez ; les couples en valsant l'avaient écrasée et les longues traînes des robes s'imprégnaient de son contenu..... Au bal déguisé de la duchesse de Bassano, un des invités avait pris le costume allégorique de la mort. Quelle faute de goût, mon jeune ami, quelle faute de goût ! Il ne faut jamais appeler l'attention de la mort. Dans le cas, d'ailleurs improbable, où elle viendrait à nous oublier. Sandrine, par bonté d'âme, ne m'a pas désigné cet imbécile. Il paraît qu'il porte un des grands noms de France. Noblesse d'autrefois. Mais son père est soupçonné d'avoir assassiné sa mère. Il s'est approché de Sandrine, la croyant désarmée, et pour l'humilier lui a rappelé méchamment ses origines que je serais la première à déplorer si le nom de Laury ne les recouvrait maintenant : « Il me semble, madame, que j'aperçois sur votre robe une tache de sucre. » Sandrine, qui l'avait reconnu, lui a jeté : « Cela vaut mieux, madame la Mort, qu'une tache de sang... »

Elle se complaisait infiniment dans sa chronique mondaine et volontiers se figurait avoir pris part à toutes les réceptions qu'elle décrivait. Sans doute lui faisais-je, en l'écoutant, la charité. Mais je m'empoisonnais moi-même. Je fus bientôt, par elle, au courant de tous les potins de l'Empire. Les frais

de ce fameux bal du duc de Bassano avaient été supportés par la liste civile. Le chef d'escadrons de Galliffet, déguisé en coq, osait dire aux femmes : — « Je voudrais bien pondre un œuf avec vous... » La bonne dame, en me le citant, riait aux larmes de la verdeur de ce propos qui me scandalisait. Elle, qui si longtemps avait gardé la retenue cérémonieuse et la politesse enrubannée du temps de Louis-Philippe, se lançait à bride abattue dans ces audaces de conversation que l'Empire favorisait. Était-ce ainsi que, dans le monde, on parlait à Sandrine ? A distance, j'en éprouvais une irritation qui confinait à la douleur. On me blessait au cœur en lui manquant de respect. Mais je recherchais ces sanglantes blessures comme si, en me roulant dans les ronces, je souffrais délicieusement pour mon amour.

Je revois encore, de ma cellule de chartreux, ce salon immense et mal chauffé qui tenait toute la largeur du château et donnait d'une part sur les pelouses et la châtaigneraie, et de l'autre sur le lac que limitaient deux haies de peupliers et de saules. Une vieille dame et un adolescent, loin de tout, isolés dans un coin perdu de Savoie, y chuchotent avec animation. De quoi, mon Dieu, s'entretiennent-ils avec ce feu ? Du bal masqué du ministère de la marine ou de la dernière charade jouée à Compiègne. Je ne doute plus aujourd'hui qu'elle eût surpris mon secret ni qu'elle en abusât. Elle peuplait comme elle pouvait son ennui, et j'étais une proie offerte.

— Nous en étions restés, madame, aux tableaux vivants.

— Mais oui. La comtesse de Tascher les avait d'abord organisés dans l'hôtel de Mme de Meyendorff. On y représenta des scènes de la Bible : *Judith, Rebecca au puits, la toilette d'Esther*. La cour et la ville se pressaient pour y voir Mme de Castiglione, la belle Florentine, et l'on comptait bien dénombrer sans voiles, ou presque, les merveilles de son corps parfait. Elle trompa tout le monde, elle qui n'avait encore trompé que son mari, en se montrant sous la robe de bure et le voile d'une religieuse. Mais cela, c'est de l'histoire ancienne. Je la tiens de mon fils avant son mariage. Aujourd'hui, c'est au château de Compiègne que se montent les tableaux vivants. Le dix-huitième siècle est à la mode. Car vous savez que l'Impératrice raffole de la reine Marie-Antoinette. C'est la *Cruche cassée* de Greuze, ou le *Déjeuner champêtre* de Watteau. M. Octave Feuillet est le meneur du jeu. Quant aux interprètes, ce sont toutes ces belles dames de la cour, les deux princesses Murat, la marquise de Gallifet, la comtesse Walewska, la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholoni, notre voisine de Coudrée, sans compter la princesse de Metternich.

— Et Mme de Laury?

— Elle en est. Après avoir fait partie des grandes réceptions, elle a été admise aux lundis de l'impératrice. Le cotillon est toujours conduit par la princesse Anna Murat et le marquis de Caux. Voyez plutôt ces accessoires, des fleurs artificielles, des rosettes et des flots de rubans.

Ces frivolités la rajeunissaient. Je voyais ses yeux

décolorés pétiller derrière ses lunettes à monture d'écaille. Elle occupait sa vieillesse à surveiller l'avancement de sa belle-fille dans les faveurs des souverains. Je l'avais crue inoffensive et un peu fêlée. Mais je dus m'apercevoir de son étonnante puissance d'intrigue. C'était elle qui avait découvert les millions cachés du père de Sandrine et les avait habilement canalisés pour redorer le blason de son fils. Elle avait, au début, redouté le fâcheux effet mondain d'une mésalliance, et la jeune femme l'avait bientôt rassurée en s'adaptant au nouveau milieu où, lancée, elle évoluait avec une dextérité surprenante. Quant à moi, personne ne me dépassait dans la connaissance des Tuileries et des villégiatures impériales. Si ma famille, demeurée fidèle à la royauté légitime, avait connu l'étendue de mon savoir, elle en eût été dans l'épouvante. Mais je le tenais rigoureusement secret. Un jour, dans un élan de sympathie, la bonne dame m'adressa cette proposition :

— Puisque vous étudiez le droit à Paris, allez donc la voir.

La voir ! Je fus atterré. Elle ne se rendit pas compte qu'elle avait rompu le charme de nos relations. J'éludai la réponse et m'enfuis peu après, pour ne plus revenir. Nos conversations composaient une Sandrine éblouissante et légendaire, qui planait au-dessus de moi, et l'on imaginait de la descendre à terre pour me mettre en sa présence et me contraindre à lui parler. Il y a des cas où c'est la vie réelle qui est la folie...



Ces entrevues se passaient au cours de mes vacances, ou pendant les courts séjours que je faisais dans ma famille. Car j'étais devenu, après le collège, un étudiant qui suivait à Paris les cours de la Faculté de droit et ceux de la Sorbonne. Après mes licences mêmes, peu désireux de m'ensevelir dans ma province, je restai dans la capitale, sous couleur d'un doctorat, grâce à un petit héritage que mon parrain m'avait légué, retenu en réalité par des velléités littéraires. Je m'étais lié, au café Procope et dans les ateliers d'artistes, avec quelques-uns des poètes du Parnasse, Léon Dierx, Achille Millien, Jean Lahor, Léon Valade. Mon amour précoce m'avait inspiré des poèmes à forme fixe, selon les règles savantes de Théodore de Banville, qui m'avaient à demi consolé. Du moins je le pensais et j'en étais fier. Les Musettes et les Mimis, chères à ce pauvre Henri Murger prématurément décédé, entretenaient sur la rive gauche une vie de bohème assez médiocre où je m'étais jeté pour mieux goûter l'oubli. J'avais la mienne. Elle s'appelait Marie May, et ce nom, qu'elle estimait printanier, estropié par mes camarades, était devenu Mérimée, hommage bien inutilement rendu à l'auteur de *Colomba* dont je savais par Mme de Laury douairière la faveur aux Tuileries. C'était une jolie blonde, fleuriste de son métier, et de caractère sentimental : elle préférait les romances démodées de Loïsa Puget aux couplets d'Offenbach que chacun fredonnait. Me croyant

guéri, je me laissais témoigner par elle une tendresse où le plaisir de la jeunesse nous tenait lieu de passion.

Ce soir-là, un soir de janvier ou de février, deux ans avant la guerre, on jouait à la Comédie-Française une nouvelle pièce de M. Émile Augier, *Paul Forestier*, avec une distribution de choix, Got, Delaunay toujours jeune malgré ses quarante ans dépassés, et Mlle Favart, chérie du quartier latin. J'avais reçu des billets de faveur, d'un huissier du théâtre qui était parent de notre abbé Heurtevent, lequel, d'ailleurs, le désavouait pour son métier diabolique, et j'avais emmené Marie qui portait une crinoline toute neuve. L'huissier, clignant de l'œil mystérieusement, m'avait promis que l'Empereur et l'Impératrice assisteraient à la représentation : à cause des attentats, on ne l'annonçait pas au public. Inspectant les premières loges avec ma lorgnette, je distinguai tout à coup, appuyée sur le rebord rouge, la comtesse de Laury. Était-ce possible que ce fût elle, cette admirable femme émergeant d'un flot de gaze et de soie, les épaules et la gorge nues, les cheveux noirs partagés par le milieu, légèrement ondulés, retombant en boucles savantes derrière l'oreille et mettant en valeur une peau d'une blancheur nacrée, veinée de bleu ? Je me sentis si loin d'elle, bien plus loin encore que je ne l'avais imaginé, et j'en perdis la respiration comme si je tombais dans un gouffre. Ma compagne remarqua cet étouffement et m'en réclama la cause. Je lui répondis avec impatience que je ne comprenais pas sa question. Et de tout le soir je ne cessai de

la tourmenter. Elle, qui était si contente de son ample robe blanche, se rendit compte, à mon regard dédaigneux, que je la jugeais ridicule.

— Tu as honte de moi, finit-elle par me dire.

Je protestai pour la forme, car je lui donnais raison intérieurement. Pour avoir été quelques secondes comparée à l'autre, elle rentrait dans le néant. A distance, l'impitoyable Sandrine frappait sa rivale sans même le savoir, car elle ne parut point remarquer ma présence au balcon. Très entourée de ces fracs noirs que je n'osais plus qualifier de vieux messieurs pour avoir mesuré leur persistante séduction, elle n'avait guère le loisir de dévisager un étudiant flanqué d'une lorette. Son mari la vint rejoindre, mais ne dispersa pas le groupe de ses admirateurs. A peine remarquai-je l'entrée des souverains, que je brûlais pourtant de connaître depuis les confidences du château de Laury, tant cette loge retenait mes yeux.

— Tu lorgnes une femme du monde, finit par observer ma compagne qui, devant mon air boudeur, n'osa pas insister.

Et je la reconduisis presque sans un mot. Notre plaisir était corrompu.

*
* * *

A quelques jours de là, — fut-ce un tour du hasard? — j'entrai dans le cabinet de lecture de la rue Soufflot, où se tenait volontiers un bureau de conversation et que je fréquentais avec mes amis du Parnasse. La bonne Mlle Grassot, qui en était

la directrice, laide mais sans pruderie, accommodante et bavarde, se plaisait à présenter ses jeunes poètes à ses vieux abonnés. Mais on n'y rencontrait guère de jolies femmes. Or, une dame assise feuilletait un album. Sa voiture était à la porte. Elle me reconnut et me le cacha, tandis que je pâlisais et rougissais tour à tour, cherchant une contenance. Tout à coup, elle m'appela comme si elle m'avait quitté la veille :

— Jean, venez donc voir.

Était-il possible d'abolir ainsi le passé, de jeter avec cette aisance un pont sur le fleuve qui nous séparait, rien qu'en m'appelant par mon prénom? Je ne pouvais que m'approcher, ce que je fis avec précaution. Elle me donna à regarder avec elle le volume qu'elle parcourait. C'était un album de sonnets et d'eaux-fortes qui venait de paraître. Après un sonnet de M. Sainte-Beuve sur *le Pont des Arts*, et un autre de M. Joséphin Soulayr sur *Une grande douleur*, elle arrêta ses yeux sur *le Sénateur romain* d'un inconnu du nom d'Anatole France, commenté par le peintre Gérôme au moyen d'une esquisse de sa fameuse *Mort de Jules César*.

— Qui est ce M. France? demanda-t-elle à Mlle Grassot, informée de tous les détails biographiques dont nous pouvions être friands.

— Un jeune érudit, répliqua celle-ci, dont on attend beaucoup. Le fils du père Thibaud, le libraire, dont la boutique est là-bas sur le quai Voltaire. Il prépare chez M. Lemerre des éditions classiques.

Mme de Laury montrait le plus parfait sang-froid pour prolonger cet entretien, comme si, connaissant

mes goûts, elle désirait me prouver qu'elle était au courant du mouvement littéraire. Je voulus prendre congé, elle me déclara :

— Je vous accompagne au pays latin.

Nous sortîmes ensemble. Elle renvoya son cocher et prit mon bras. Ainsi flânâmes-nous sur le boulevard Saint-Germain qu'on achevait et sur le boulevard Saint-Michel. Les camarades que je rencontrais se retournaient sur notre passage. Elle ne pouvait marcher inaperçue avec sa délicieuse capote et son mantelet garni de fourrures. Je l'emmenai au jardin du Luxembourg qu'elle avouait, avec un vif repentir, ne pas connaître. Là, elle voulut s'asseoir sur un banc malgré le froid et, comme je demeurais debout, elle m'invita :

— Ne me quittez pas encore, puisque je vous ai retrouvé.

Mais quand m'avait-elle cherché? Puis :

— Vous souvenez-vous, Jean, de cette source recueillie dans un tronc d'arbre creusé, à la montagne de la Fourche? Avez-vous oublié le soir du lac, derrière les osiers?

— Le soir de vos fiançailles, murmurai-je avec amertume.

Elle n'en parut pas embarrassée :

— Oui, le soir de mes fiançailles avec vous.

— Avec moi?

J'étais stupéfait et indigné. Pensait-elle jouer encore avec le pantin que l'on presse et qui dit : *Je vous aime?* Je saurais lui montrer que je n'étais plus le collégien dont on excite et brise la passion tour à tour. Mais son regard, — ce regard aux feux

sombres, noir et or, que je connaissais bien, — me gênait en me caressant.

— Oh ! reprit-elle, vous étiez trop jeune pour comprendre. Une jeune fille se marie parce que le mariage est la condition même de son existence. Elle n'est libre auparavant ni de sortir, ni d'aller et venir, ni de s'habiller, ni d'aimer. Surtout en province où toutes les fenêtres vous surveillent. Tandis qu'une femme naît au monde. Je me suis promise à vous ce soir-là. J'étais votre premier amour. Je veux être votre seul amour.

— Il y a d'autres femmes, répondis-je en m'efforçant de prendre un air de détachement et de supériorité.

— Pas pour vous. Je me suis informée. Vous n'avez aimé ni Claire, ni Mathilde, ni Édith, ni aucune autre de mes amies, de mes rivales. Vous ne vous êtes pas consolé de mon départ.

— Qu'en savez-vous ? Depuis cinq ans, où vous ai-je rencontrée ?

— Une fois, de loin : je prenais le bateau, vous êtes resté sur le quai. Donc, vous m'aimiez encore, puisque vous aviez peur de moi. Et l'autre soir, à la Comédie-Française : vous n'avez pas lorgné une seule fois Mlle Favart, qui est pourtant bien jolie.

— J'étais accompagné.

— Sans doute. Vous avez connu des grisettes. Celle-ci était fort gentille, avec sa petite robe. Mais vous n'y tenez pas.

— Vous vous trompez, madame.

— Alors pourquoi vous tourniez-vous sans cesse vers ma loge ?

— Je cherchais l'Impératrice.

— Sa loge était de votre côté. Pourquoi, depuis cinq ans, avez-vous rendu si souvent visite au château de Laury, sinon pour y entendre parler de moi?

Elle riait, triomphante, de mes échecs successifs. Surpris en flagrant délit de m'occuper d'elle presque exclusivement après tant d'années et sa trahison, je me sentais humilié et cherchais une occasion de l'accabler à mon tour :

— Excusez-moi, madame, j'ai précisément rendez-vous avec cette petite.

— Où ça?

— Chez moi.

— Chez vous? Je vous accompagne. Rassurez-vous : je m'en irai. Mais je veux voir où vous habitez.

— C'est impossible.

— A quelle heure l'attendez-vous?

— A la tombée de la nuit. A quatre heures.

— Il en est trois. Nous avons le temps.

Elle se leva et je fus vaincu. Sa capote faisait valoir la matité de son visage. Son manteau l'étoffait sans l'alourdir. L'impression que j'avais ressentie à la seule proposition de la voir de près et de lui parler me revenait avec plus de violence encore : *elle était trop belle pour moi, et trop bien habillée.* Une femme pareille ne pouvait être destinée à un étudiant qui sentait sa province natale. Elle était réservée à l'un ou l'autre de ces hommes brillants et décidés que j'avais rencontrés quelquefois et qui menaient la politique, les affaires, la mode, les journaux, le goût et les lettres. La faveur qu'elle m'accor-

dait rien qu'en traversant les rues à mon bras était déjà singulière.

J'habitais alors, sur les pentes de la montagne Sainte-Genève, une rue nouvellement percée, claire et bien aérée, la rue Gay-Lussac. Mon appartement, sous les toits, se composait de trois pièces qui recevaient le soleil tout l'après-midi et qui donnaient vue sur le Luxembourg, Saint-Sulpice et bien au delà. Je l'avais orné de quelques étoffes chinoises à la mode depuis la victoire de Palikao, de trois ou quatre esquisses de Constantin Guys dont j'aimais le mélange de fantaisie aiguë et de basse réalité, d'un beau dessin du fameux *Gladiateur*, le cheval du comte de Lagrange, et enfin de quelques reproductions des toiles de Winterhalter et de Cabanel : l'Impératrice et ses dames d'honneur, le profil pur de la comtesse Shouwaloff, impérieux de la Patti devenue marquise de Caux, le charmant visage aux yeux tristes de la comtesse Edmond de Pourtalès, d'autres encore. Ces ombres délicates me rappelaient mes conversations du château de Laury et la vie imaginaire que j'avais si longtemps menée.

Mon appartement était agréable, et Marie May l'estimait luxueux. Voici que j'en eus honte et qu'en bas je refusai d'y introduire Mme de Laury :

— Vous n'allez pas monter si haut.

— C'est toujours moins haut que la Fourche, me répondit-elle en riant.

Je la suppliai de retourner dans son hôtel, l'assurant que ce n'était pas là un cadre digne de sa beauté.

— Et puis il est trop tard, ajoutai-je en dernier argument.

— Puisque je m'en irai.

Et, ramassant l'ampleur de ses jupes, elle s'élança dans l'escalier, m'entraînant après elle. Au sommet des marches où je n'avais pu la distancer, elle s'arrêta, n'ayant plus de souffle, et dut rester immobile quelques instants pour reprendre sa respiration. J'avais ouvert ma porte et la laissai passer. Elle s'extasia systématiquement sur les meubles, mais spécialement sur les images où elle reconnut ses amies, passa de mon modeste cabinet de travail à ma chambre à coucher avec curiosité, admira le couchant derrière les arbres du jardin et les tours de Saint-Sulpice et finalement s'assit dans un fauteuil en me déclarant :

— Maintenant je ne m'en vais plus. Vous pouvez renvoyer cette petite. Je la remplacerai.

Le jeu qu'elle reprenait après cinq ans me plongeait dans un abîme de surprise.

— Ne plaisantez pas, lui dis-je. Elle me plaît et va venir.

— Eh bien ! alors, vous me la présenterez.

Son cynisme et son calme m'étaient un supplice. Elle ne pouvait que se moquer et sa cruauté me trouvait sans résistance. Dans mon désarroi j'entendis sonner. Elle mit un doigt sur la bouche, m'imposant le silence. Et je commis la lâcheté — la première, non la dernière, ni la pire, — de lui obéir et de me soumettre. Je demeurai immobile et muet. Les coups de sonnette se multiplièrent, puis on frappa à la porte, on se jeta contre elle, on pleura, on cria. Puis des injures. Puis un pas qui alla s'affaiblissant. Puis rien. Mme de Laury, pendant ce

tapage, n'avait pas cessé de me fixer dans les yeux. Nos regards s'étaient accrochés. Le sien me livrait, non le triomphe, ni la coquetterie, mais le désir et la passion. Les ombres envahissaient la petite pièce où je n'avais pas allumé les lampes. Comme nous continuions de nous taire, elle vint à moi, entoura mon cou de ses bras et, son visage rapproché du mien, décida :

— Ne t'ai-je pas dit que nous étions fiancés? Aime-moi, garde-moi, prends-moi.

C'était prodigieux. Elle me tutoyait et s'offrait, quand j'aurais imaginé et peut-être préféré, si je devais la conquérir un jour, — ce qui ne m'était jamais apparu comme un bonheur possible, — une longue attente et une lente progression. Elle brûlait les étapes avec une hardiesse qui me déconcertait et que je ne parvenais pas à suivre.

— Sandrine, murmurai-je, perdant mon sang-froid, m'aimeriez-vous donc un peu?

Ses lèvres s'emparèrent des miennes et je reconnus le baiser du lac, au bord des osiers :

— Je t'adore, m'assura-t-elle, et tu ne le sais pas. Depuis ta lettre. Mais tu étais si jeune. Cette lettre m'a affolée.

— Elle était absurde.

— Elle était exquise.

Je n'en étais pas autrement fier, puisque cette lettre était due à une collaboration que je réprouvais.

— Je l'ai encore, ajouta-t-elle.

Pour un peu, elle l'eût tirée de son corsage.

Elle resta. J'étais bouleversé plus qu'amoureux.

Cette rapidité dans la passion me paraissait déconcertante et ne me trouvait pas préparé. J'étais préoccupé de toutes sortes de menus soins et de craintes misérables, au lieu d'accepter résolument la prodigieuse offrande. Qu'une femme du monde, qu'elle enfin, accomplît les mêmes rites, montrât la même impudeur et les mêmes ardeurs, avec cette puissance de transformer et transposer sur un plan supérieur les mêmes caresses, que ces gentils petits animaux de plaisir avec qui le quartier latin menait sa vie de bohème, cela me semblait en quelque manière inouï, incroyable, miraculeux. Je n'en revenais pas et ma surprise, voisine de l'effroi, dépassait de beaucoup mon bonheur. C'était trop aussi, et plus que je n'en pouvais supporter, quand la seule vue de ses lisses épaules m'eût déjà comblé. Elle cueillait au contraire sa joie avec une audace qui profitait à sa beauté. Mais elle ne perdit à aucun moment la tête. A six heures, elle m'annonça son départ :

— J'ai un dîner à sept. Le temps de m'habiller. Tu me chercheras un fiacre.

Elle n'était plus préoccupée que de ne pas perdre une minute. Or j'avais pris à la lettre sa prière de la garder. Je croyais qu'elle m'apportait sa vie, et ce n'était que deux heures.

Je la reconduisis et la mis en voiture. A peine osai-je, à l'instant de la séparation, solliciter un rendez-vous, tant il eût été naturel qu'une pareille bonne fortune fût sans lendemain, puisqu'elle ne pouvait être éternelle :

— Je ne sais pas, dit-elle. Je reviendrai. Un jour ou l'autre.

Elle m'enchaînait et n'acceptait pas de chaînes. Elle s'implantait dans ma vie et ne m'ouvrait pas l'accès de la sienne. Je remontai chez moi et demeurai longtemps assis à la place même où elle s'était assise, sans lumière autre que celle qui, par les vitres, venait de la grande ville éclairée. J'étais ivre, d'une ivresse lourde qui m'ôtait la réflexion. Cependant je sentais confusément que cet amour n'était pas celui que j'attendais au printemps de ma vie, qu'il était plus brutal, plus âcre et plus violent, tandis que je le souhaitais délicat, tendre et voilé. Mais il me possédait et supprimait tout ce qui n'était pas lui. Mes pauvres petits caprices d'étudiant devant lui disparaissaient, rentraient sous terre. Il n'y avait plus que lui. C'était l'amour. C'était mon amour et, tout au fond de moi-même, je ne l'aimais pas.

*
* *

Elle fut longtemps avant de revenir. J'acceptais sa disparition quand elle reparut brusquement. Cependant je n'avais guère fait que l'attendre, abrégeant mes sorties pour ne pas manquer sa visite, abandonnant les cours de M. Colmet de Santerre et de M. Valette à la Faculté de droit, rompant avec la pauvre Marie May qui m'avait pourtant demandé pardon de mon incartade comme si elle était la coupable et qui s'était, parmi les fleurs de son commerce, attachée à moi comme le frêle asparagus à ses bottes d'œillets. Mais je n'avais cure de sa peine. J'étais à l'école de la cruauté et devais

un jour connaître toute la rigueur de son enseignement.

Ces deux années qui précédèrent la guerre, je m'en rends mieux compte à distance, furent vertigineuses à vivre, pour nous surtout qui n'avions pas vingt-cinq ans. Personne à Paris ne vit venir la catastrophe. L'Empereur redevenait populaire. L'Impératrice était adulée. L'Exposition n'avait-elle pas fait de Paris le centre du monde et le rendez-vous des souverains ? Une atmosphère de grâce légère et mousseuse enveloppait délicieusement Paris comme la brume du beau temps un paysage, ou plutôt comme un halo qui prolonge la lumière. L'esprit courait les rues, les théâtres, les salons, la Cour et la ville. L'archet d'Offenbach menait la ronde du plaisir. Dans toutes les mémoires bourdonnaient les couplets de la *Belle Hélène*, de la *Grande-Duchesse*, ou d'*Orphée aux enfers*. Les bals masqués des Tuileries et de l'Opéra mettaient à la mode le déguisement qui autorise toutes les licences. On dansait avenue Montaigne au bal Mabille, aux Champs-Élysées au château des Fleurs, rue Saint-Honoré à la salle Valentini, au Ranelagh, au Casino d'Asnières, à la Closerie des Lilas. Après le quadrille des lanciers et la boulangère, après les valse et les mazurkas de Strauss, on se livrait aux câncans les plus désossés à l'école de Tortillard et de Brididi, de Rose Pompon et de Rigolboche.

Mais je voyais toutes choses à travers le voile doré que me tissait l'amour de Sandrine. Nous menions ensemble une existence étrange, sans aucune promesse de rendez-vous, sans aucune cer-

titude de l'avenir. Chaque fois qu'elle s'en allait, je pouvais douter qu'elle revînt jamais. Longtemps je n'ai même pas su que son hôtel était avenue de l'Impératrice, à l'autre bout de Paris. Elle me tombait de la lune l'après-midi ; puis le soir, toujours avant l'heure du dîner, avec une exactitude d'employé de ministère qui me prouvait l'importance des devoirs mondains, elle s'enfuyait en grande hâte. Je passais le reste du temps à l'attendre, sans qu'elle s'inquiât de cet alanguissement où elle me laissait. Les premiers temps, nous demeurions enfermés. Un peu plus tard, voulant connaître toute ma vie, elle exigea de sortir à mon bras.

Je fréquentais le soir un monde qui n'était pas le sien et qui, pour être moins brillant, ne s'ouvrait qu'avec plus de réserve. Ma famille, connue en Savoie, m'avait procuré des relations dans l'un ou l'autre salon royaliste où l'on jugeait un peu plus sainement notre politique extérieure. Elle n'eut de cesse qu'elle ne m'en eût détourné. Déjà mes conversations au château de Laury m'en avaient dégoûté et je n'eus pas de peine à convenir qu'on y moisissait. Tandis qu'elle me poussait à ces fréquentations des cafés de la rive gauche où je rencontrais les poètes du Parnasse et les gloires littéraires à venir, M. Alphonse Daudet qui venait de publier *le Petit Chose*, M. François Coppée que le succès du *Passant*, applaudi par nous tous à l'Odéon, allait tirer de l'obscurité et qui ressemblait à un Bonaparte aux petits yeux bridés à la chinoise. Parfois même elle m'y accompagna : sa beauté et ses robes y firent sensation, ce qui fut loin de lui déplaire et m'agaça.

— On te reconnaîtra, lui objectai-je.

— Ce n'est pas le même milieu.

Elle se considérait comme une princesse en vacances, mais voulait s'emparer de toutes mes pensées. Elle avait exigé une clé de mon appartement afin d'y pouvoir pénétrer en mon absence, quand je m'absentais si rarement. Je ne savais rien d'elle, hors ce qu'elle m'en racontait. Je n'étais mêlé en rien à sa vie personnelle. Elle ne me proposa jamais de nous rapprocher par le moyen de quelque invitation. Le temps qu'elle me consacrait variait constamment. Tantôt elle précipitait les visites rue Gay-Lussac, et tantôt les espaçait à de longs intervalles. Cependant elle m'avait trouvé au courant de la Cour et des salons, des fêtes des Tuileries et de Compiègne, comme des réceptions de la princesse Mathilde et des redoutes du duc de Morny. Elle souriait, satisfaite, en le constatant :

— Je vois bien maintenant que tu m'as toujours aimée.

Et par manière de jeu elle se divertit à compléter ma science. Je sus tous les déguisements de l'Impératrice qui avait paru successivement en bohémienne chez la duchesse de Bassano, en dogaresse au bal des Tuileries, qui avait voulu se déshabiller en Diane et y avait renoncé devant les allusions des journaux au galbe de ses jambes et devant l'irritation de l'Empereur, et qui paraîtrait en Marie-Antoinette d'après le portrait de Mme Vigée-Lebrun au bal costumé du prochain carnaval. Je connus à l'avance les allusions de la nouvelle revue du marquis de Massa qui serait jouée à Compiègne

par cette troupe d'amateurs où brillaient les comtes d'Arjuzon, de Clermont-Tonnerre, de Jaucourt, les princesses de Bauffremont et Czartoryska, la comtesse de la Bédoyère, la baronne Philippe de Bourgoing, sans compter la comtesse de Laury.

Ces confidences qui achevaient l'œuvre commencée par la solitaire d'Yvoire aboutirent à la plus extraordinaire hallucination. Ma maîtresse se dédoubla : elle fut l'adorable fée de la rue Gay-Lussac et du pays latin et, plus mystérieuse et voilée, la brillante satellite de l'Impératrice. De la seconde nous parlions constamment avec la première qui, pieusement, entretenait son culte. Mais jamais elle ne m'apparut dans une de ces toilettes de bal à longue traîne qui, aux lumières, devaient évoquer le luxe royal avant la Révolution, puisque la mode se jetait dans l'évocation du dix-huitième siècle.

*
* *

Un jour, comme je m'étais procuré à grand'peine une invitation aux Tuileries, j'eus l'imprudence de la narguer :

— Enfin, cette fois, je te verrai dans ton cadre.

Elle m'arracha le papier et le déchira en mille morceaux.

— Pourquoi? implorai-je, presque effrayé de sa violence.

Elle se radoucit instantanément :

— Ne m'as-tu pas toute?

Elle refusait de me mêler à sa vie mondaine. Et de moi elle prétendait tout connaître, mes essais de

poésie mes études de droit, mes projets de carrière.

— Je veux que tu sois célèbre, exigeait-elle.

— En quoi?

— En n'importe quoi.

Elle me citait pêle-mêle en exemples Berryer qui venait de mourir et M. de Lamartine qui se mourait, maître Lachaud et M. Mérimée. Jamais elle ne fit la moindre allusion à son mari, sauf une fois pour bafouer son goût littéraire :

— Il ne lit que *l'Auberge de la rue des Enfants-rouges* ou *Monsieur Lecoq*.

Le roman policier de Gaboriau paraissait au rez-de-chaussée du *Petit Journal*; celui de Ponson du Terrail je ne sais plus où. Avec un extraordinaire don d'assimilation, elle s'initiait aux nouveautés de l'art, de la philosophie, des lettres, et après avoir tenté de me retenir me devançait dans les voies les plus hardies. Tandis que sa nature et son monde la prédisposaient à comprendre et louer le *Cadio* de Mme Sand, les *Grandes dames* de M. Arsène Houssaye, ou *Si j'étais reine* de la princesse de Solms, devenue Mme Rattazzi, qui sortaient des presses, je lui donnais à lire des auteurs étrangers, *l'Abîme* de Charles Dickens et Wilkie Collins ou *Fumée* de Tourgueneff, qui venaient de nous être révélés et dont le réalisme, précis et poétique ensemble, me paraissait destiné à orienter notre roman. Nous discussions aussi les nuageux *Horizons prochains* de la comtesse de Gasparin qui suffisaient à sa religiosité, et à quoi j'opposais la philosophie plus ferme de Ravaisson ou même le positivisme nihiliste de Littré, bien que je me détachasse

difficilement de la tradition catholique venue de ma famille et entretenue par mes études de droit elles-mêmes, ainsi qu'en témoignerait un travail entrepris sur l'ouvrage de Troplong consacré à *l'Influence du christianisme sur le droit civil romain*. Je l'entraînais vers mon poète favori qui était Baudelaire, et vers le Parnasse, cette école de discipline, ennemie de toute basse sentimentalité, presque stoïque à la manière de M. Leconte de Lisle dans sa recherche exclusive de la forme. Mais elle eût souhaité plus de détente.

Un jour, elle m'apporta un roman de M. Octave Feuillet, *M. de Camors*. M. Feuillet était son romancier de prédilection, peut-être parce qu'elle le rencontrait à Compiègne ou à Fontainebleau. Il peint des gens du monde et des passions violentes, mais la violence chez lui est toujours de bon ton.

— Mme de Campvallon, me dit-elle, me ressemble. Ne trouvez-vous pas?

Or, Mme de Campvallon est la maîtresse du personnage principal, ce Louis de Camors qui, marié à la plus exquise jeune fille, Marie de Tècle, et amoureux d'elle, néanmoins demeure envoûté par sa passion coupable jusqu'à la mort.

— Mme de Campvallon, lui objectai-je, est une criminelle.

— L'amour qui ne va pas jusqu'au crime n'est pas l'amour.

Nous engageâmes une controverse assez vive sur les droits de l'amour, elle les lui accordant tous, moi lui en refusant quelques-uns. L'amour est notre

seule liberté ; jamais il ne doit, ni ne peut s'imposer. Il n'y a que le silence où s'enfoncer quand on n'est plus aimé. Elle se révoltait devant cette affirmation, comme un fauve à qui l'on prétend ravir sa nourriture, et à la manière habituelle des femmes en fit une affaire personnelle, me reprochant de ne pas l'aimer assez et m'assurant qu'elle se défendrait contre mes trahisons.

— Alors, Sandrine, sois à moi et ne repars plus.

Mais la logique lui demeurait étrangère. Cette conversation sur *M. de Camors* me devait revenir plus tard.

Elle alourdisait ma vie sans le soupçonner. Pour lui prendre en matinée une loge grillée à l'Odéon où l'on jouait *le Roi Lear*, adapté par M. Jules Barbier, avec Beauvallet, Agar et une jeune actrice de feu et de grâce, Mlle Sarah Bernhardt, déjà célèbre par son succès à la Porte-Saint-Martin dans *la Biche au bois* ; à la Comédie-Française où elle désirait de voir un proverbe de M. Legouvé, *A deux de jeu*, avec Arnould-Plessy et une débutante charmante de naturel, Mlle Barretta ; au Gymnase pour *le Monde où l'on s'amuse* de M. Édouard Pailleron, ailleurs et ailleurs encore ; pour les expositions de peinture où nous recherchions de préférence les paysages de Millet, d'Harpignies, de Rosa Bonheur, pour ses voitures, pour ses bouquets, mon budget d'étudiant ne suffisait plus. Je commis alors une autre lâcheté qui fut d'utiliser en gagne-pain mes essais lyriques, non certes en les publiant, — l'Homme à la bêche ne les eût acceptés qu'à mes frais, — mais en tirant parti d'une certaine facilité

de versification. Les journaux publiaient volontiers des gazettes rimées : M. Charles Monselet donnait dans *l'Etendard* des comptes rendus de théâtre en vers et des sonnets gastronomiques ; dans *la Liberté* de M. Émile de Girardin, M. Amédée Pommier s'exerçait aux satires politiques ; dans *les Matinées italiennes*, j'avais lu une visite à Manin racontée par M. Hippolyte Lucas. Je songeai à les imiter et brodai pour la *Chronique illustrée* du *Petit Figaro* des fantaisies soi-disant poétiques que je signais Alex, prenant ainsi les deux syllabes abandonnées du prénom de ma maîtresse. Henri Heine disait qu'il faisait avec ses grandes douleurs de petites chansons. Je tirais mes sorties amoureuses de mes couplets et de mes ballades.

Au mois d'avril qui précéda l'année de la guerre, je fus appelé en Savoie par mon frère aîné, Michel, qui se préoccupait de me voir prolonger outre mesure mes études à Paris et devinait peut-être qu'un lien mystérieux m'y retenait. Les élections au Corps législatif étaient imminentes : il estimait néfaste la politique de l'Empire et me sollicitait de la venir combattre avec lui, car il connaissait mes convictions et m'attribuait avec indulgence un certain don de parole et de séduction populaire à quoi je n'ai jamais prétendu. Nous mènerions la campagne électorale en faveur du baron d'Yvoire, candidat de l'opposition catholique et libérale, contre le candidat officiel, M. Anatole Bartholoni. Quand je voulus causer de ces propositions avec Sandrine, elle s'irrita :

— Quelle idée de combattre l'Empire quand toutes

les circonstances lui sont favorables et le consolident ! Mme Bartholoni est des lundis de l'Impératrice. Elle a créé *Judith* dans les tableaux vivants. Il est donc impossible que tu fasses échec à son mari.

Que penser d'un homme qui se laisse convaincre par de tels arguments ? Je fus cet homme-là et déclinai l'invitation de mon frère, reniant mes opinions personnelles et mes traditions de famille pour ne pas quitter ma maîtresse. Mon excuse est sans doute dans mes vingt-trois ans. Un conflit plus grave devait éclater plus tard entre nous avec la déclaration de guerre...



Nous étions tous deux à Paris pendant ce mois de juillet où la guerre fut déclarée. L'animation, la fièvre de la capitale s'ajoutaient à l'énervement de notre amour. La foule communiait dans la certitude de la victoire et nous nous perdions en elle, comme pour accroître notre ardeur de vivre. Dans la rue, le zouave, le carabinier, le cent-garde qui passait était l'objet d'une ovation. Tous les bals publics, tous les cafés-concerts ouvraient et fermaient leurs portes aux accents de la *Marseillaise*. Hortense Schneider, la grande-duchesse de Géroldstein, Thérèse, de l'Alcazar du faubourg Poissonnière, déchaînaient l'enthousiasme en la vociférant.

Perdant ses habitudes de prudence ou de dédoublement, Sandrine voulut passer avec moi toute une soirée au pays latin pour connaître l'esprit des étu-

dians, afin, me confia-t-elle sous le sceau du secret, d'en faire part à l'Impératrice. Je la conduisis à la Closerie des Lilas. Il y régnait une chaleur étouffante et l'on s'écrasait dans les jardins. Nous y croisâmes M. Gambetta, élu député de Paris avec MM. Garnier-Pagès et Jules Favre, qui ne dédaignait pas les lieux de plaisir et que j'avais rencontré quelquefois les années précédentes au café Procope. Comme nous, sans doute, il menait une enquête. Elle exigea que je lui présentasse ce gros monsieur à belle barbe et les yeux un peu hors de la tête, et le persifla :

— Hé bien ! monsieur Gambetta, combattez-vous toujours la guerre ?

— La guerre est un fléau, madame.

— Surtout pour un républicain quand elle doit consolider l'Empire.

Le tribun regarda le couple que nous formions :

— Prenez garde, ma jolie dame : elle vous prendra votre amant.

Sandrine, courroucée, se serra contre moi dans un geste de possession. Puis, s'éloignant à mon bras, elle me cita ce jugement de M. Ludovic Halévy, l'un des heureux auteurs de *la Belle Hélène*, qu'elle lui avait entendu prononcer aux Tuileries au lendemain du vote du 24 mai : « Ces Parisiens sont fous. Ils jouent avec la République comme les enfants jouent avec le feu. Vous verrez qu'un jour ils brûleront leurs maisons. » Mot qui m'est revenu à la mémoire quand j'ai appris hors de France les incendies de la Commune.

Après cette algarade, nous fûmes emportés, comme

tous les assistants, dans un galop final échevelé. Tout le monde, étudiants, grisettes, bourgeois, commerçants, modistes, lingères, lorettes, s'était pris bras dessus bras dessous et, levant les jambes, écrasait les jardins en hurlant : *A Berlin! A Berlin!*

— Jean, mon Jean, me susurra Sandrine, dans le fiacre où je la reconduisais jusqu'au Bois de Boulogne, cet affreux républicain est fou : rien ne te prendra jamais à moi.

Puis elle ajouta, se remémorant la folie de cette soirée :

— L'Impératrice sera contente.

... Elle montrait l'optimisme du monde de la Cour. N'avions-nous pas notre armée des campagnes d'Italie, de Crimée, du Mexique, nos maréchaux, nos chassepots, nos mitrailleuses? Sans doute il eût été préférable que le pouvoir fût confié à l'autoritaire M. Rouher, plutôt qu'à ce libéral d'Émile Ollivier qui, après avoir épousé la fille du musicien Liszt et de Mme d'Agoult, venait, à peine veuf, de se remarier. Mais M. de Gramont, aux Affaires étrangères, dominait l'ambassadeur prussien. Elle me cita ce propos tenu à un dîner officiel par le maréchal Lebœuf, ministre de la guerre : « Je suis comme une femme qui a sa toilette de bal toute prête dans son armoire à glace. Je n'ai qu'un tour de clé à donner et je puis entrer en danse. » A Compiègne, on préparait les cinquante voitures de gala qui devaient servir à la triomphante entrée de l'Empereur à Berlin.

Cependant je ne partageais pas toutes ces illusions. Une visite au nouveau député de mon départe-

tement, le baron d'Yvoire, avec qui ma famille était liée, m'avait atterré ; il tenait de M. Thiers d'inquiétants détails sur l'insuffisance de notre armement et l'incapacité de notre état-major et sur la savante préparation adverse.

— M. Thiers ! M. Thiers ! se moqua-t-elle. Un foutriquet ! Les petits hommes ont toujours été jaloux des Cent-Gardes.

Et elle me compara à son amie, la comtesse de Pourtalès, qui rentrait d'un voyage en Allemagne où elle avait rendu visite à la branche des Pourtalès de Prusse. Le ministre de la maison du roi Guillaume lui avait reproché ses sentiments français. — « Mais je suis Alsacienne ! avait-elle répondu. — Alors il nous faudra prendre l'Alsace, avait riposté lourdement le ministre, et nous vous aurons avec elle... » Au retour, elle avait confié à l'Empereur ses absurdes alarmes : « — A travers quels nuages, la gronda paternellement Napoléon, vos beaux yeux voient-ils l'avenir ? Pour faire la guerre, il faut être deux, et nous ne la désirons pas. »

A quoi je lui objectai que précisément il ne fallait pas être deux, et que la volonté d'un seul était suffisante.

— Ce sera donc la nôtre, me répliqua-t-elle avec feu.

C'est alors que j'osai lui avouer la tentation qui m'envahissait :

— J'ai vingt-quatre ans, Sandrine. Si je m'engageais ?

Cette proposition la bouleversa. Elle n'avait jamais songé que ce fût possible. Elle se mêlait à

l'élan général et prétendait m'en exclure. La logique n'était pas son fait. Une femme logique serait une femme sans cœur, mais il n'y en a pas. J'étais à elle avant d'être au pays :

— Tu es fou, m'assura-t-elle. Laisse la guerre aux professionnels. Jure-moi que tu ne partiras pas.

Son cher visage, dont je connaissais toutes les expressions de plaisir, était décomposé. Je compris alors seulement quelle place unique j'occupais dans une existence où j'imaginais du mystère quand ce mystère était notre amour. Il fut entendu entre nous que je ne partirais que si j'étais appelé. Elle ôtait à ma jeunesse l'occasion offerte du sacrifice. Elle me coupait les ailes comme l'autre, la Dalila, avait coupé les cheveux. Je me laissai vaincre par l'extraordinaire passion qui m'enveloppait tout entier. On ne fait pas de ces confidences-là à sa maîtresse : on l'informe de loin et quand il est trop tard. Ou la maladresse confine à la complicité.



La guerre avait été déclarée le 15 juillet. L'Empereur, disait-on, ni M. Ollivier ne la souhaitaient, mais le parti de l'Impératrice dont Sandrine se faisait l'écho, et les députés bonapartistes qui voulaient renverser le ministère, et toute la population parisienne, affolée par les journaux, qui manifestait bruyamment dans la rue, dans les cafés, dans les théâtres. Nous eûmes là quelques jours de folie dont un vague pressentiment nous avertissait

d'épuiser toutes les félicités. Puis nous dûmes nous séparer au commencement d'août. Ensemble nous apprîmes encore l'escarmouche de Saarrebrück, où le petit prince impérial reçut le baptême du feu, puis nos premiers revers, Wissembourg, Spieckeren, Reischoffen, puis la chute du ministère Ollivier dont elle se réjouit. Je brûlais de partir et le cachais. M. de Laury, pour je ne sais quelle charge ou quelle mission, dut s'absenter de Paris. Elle-même fut envoyée à Compiègne avec l'une ou l'autre dame d'honneur, par l'Impératrice qui prenait la régence. En hâte je regagnai la Savoie, où mes parents me suppliaient de revenir. Ainsi, pour la première fois, étions-nous séparés par les malheurs publics.

De loin Sandrine m'adressait les lettres les plus passionnées, les plus libres, les plus effrénées. J'hésitais à monter à un tel diapason, par une pudeur qu'elle confondait avec la timidité ou la tiédeur. Je lui répondis bientôt de même encre. Notre correspondance était composée de strophes alternées où l'audace répondait à l'audace et le désir au désir. Elle risquait sa réputation et sans doute pire encore à la première découverte. M. de Laury me demeurait énigmatique : je n'imaginais point comment il réagirait si quelque jour notre liaison lui était révélée.

Rompant à demi la promesse qu'elle m'avait arrachée, j'avais demandé, par l'intermédiaire de mon frère, d'être compris dans cette armée de seconde ligne qui s'improvisait. Mais lui-même, bien que dispensé de tout service par le nombre de ses enfants, m'avait devancé et partait avec le grade de

capitaine dans le bataillon des mobiles de la Haute-Savoie. Il me proposa au marquis Costa de Beauregard qui organisait le bataillon de Savoie à Chambéry et qui me prit comme lieutenant. Le 24 septembre, nous partions pour Orléans où nous devions rejoindre l'armée de la Loire. Sandrine, avertie sans précision de mon départ, parvint à me guetter à mon passage à Lyon. Ce fut une nuit de délice et d'horreur. Ses caresses de feu prétendaient me garder.

— Je n'ai que toi au monde, me suppliait-elle.

Et je compris que le monde, en effet, lui échappait avec l'écroulement de l'Empire. J'étais son univers, sa patrie, sa religion, maintenant qu'il n'y avait plus ni Cour, ni Tuileries.

Par un suprême effort dont je ne me croyais déjà plus capable, je réussis à me ressaisir et à ne pas manquer le train qui emmenait mes hommes. Elle me suivit sur la voie, sans peur d'être dévisagée par nos soldats excités, forçant toutes les consignes, et je craignis qu'elle se fit écraser. Ma dernière vision, au départ, fut cette pauvre femme accrochée au loquet de mon wagon, puis lâchant prise et courant le long du train pour me voir encore, en révolte contre toutes les lois divines et humaines, poursuivant son amour jusqu'à la limite de ses forces. Quand un tournant la supprima de mes yeux, je fus presque soulagé. Et pourtant, elle gardait mon cœur...

TROISIÈME CAHIER

Ce fut la guerre : des marches, des contremarches, le froid, la faim, des misères sans nombre dont la moindre était presque le combat, dont la pire était peut-être l'impossibilité de comprendre quoi que ce fût aux manœuvres que nous exécutions. Ah ! qu'on explique du moins au patient l'utilité de son supplice ! Surtout quand ce patient est un soldat de France, dévoué mais intelligent. Vint l'échec sanglant de mon bataillon devant le village de Béthencourt, attaqué sans préparation d'artillerie. Blessé, prisonnier, je fus longtemps oublié, sans recevoir ni donner de nouvelles. La romanesque fille de mon gardien qui me prenait pour un personnage de marque aida mon évasion. Je revins par la Suisse et tombai un jour, comme un aérolithe, dans la maison paternelle où tante Dine me pleurait bruyamment.

Ce n'était plus le même homme qui rentrait d'Allemagne, amaigri et traînant la jambe, pareil à un claquedent à qui l'on eût fait l'aumône, mais l'esprit ferme et le cœur résolu. J'avais réussi à me ressaisir durant les longues heures perdues à l'arrière parmi les champs de neige, au cours de la dure et lamentable campagne, et pendant les temps noirs de l'hôpital et de la captivité. Le bilan que je dres-

sais de mes années de quartier latin accusait un déficit. Mon amour pour Sandrine correspondait à cette folie de plaisir qui s'était emparée de toute la nation à la veille de la guerre : il ne convenait plus à ma nouvelle maturité de caractère et j'étais décidé à m'en affranchir. Qu'était-elle devenue dans la tourmente? Jusqu'à la veille de Béthencourt ses lettres ardentes et désespérées m'avaient permis de la suivre. Les dernières étaient datées d'Angleterre où elle avait accompagné l'Impératrice. Fidèle au malheur, elle s'était installée dans le voisinage de la résidence impériale, à Chislehurst, près de Londres. Mais depuis? J'avais passé pour mort. Sans doute m'avait-elle enseveli dans son cœur ainsi que dans un caveau souterrain où l'on vient, seul, s'enfermer et pleurer, puisqu'elle n'avait pas le droit d'avouer son deuil devant son mari et son entourage. En un instant, elle avait tout perdu, le monde et son plaisir, la Cour et son amour. Qu'avait-elle sauvé pour elle-même du désastre? L'Empereur captif et l'Impératrice exilée. Paris abandonné et changé, son amant disparu, quelles réflexions avait-elle tirées de sa solitude? Mes pensées allaient à elle avec douceur, et cependant je n'éprouvais pas le besoin de rechercher son adresse présente afin de lui annoncer mon retour. Ne l'apprendrait-elle pas par Mme de Laury toujours enfermée dans son château où elle devait confondre le renversement de Napoléon III avec celui de Louis-Philippe, la Commune avec la Révolution de 1848? Ne lui ferais-je pas l'effet d'un revenant, si elle avait accepté une fin moins cruelle peut-être qu'une rupture? Notre

passion ne faisait-elle pas partie de tout un passé aboli? Il fallait rebâtir sur les ruines, et ce ne serait pas trop de tous les efforts privés.

Une telle indifférence serait inexplicable sans l'engourdissement qui suit les grandes catastrophes et la demi-léthargie égoïste où demeurent longtemps les blessés. La détente que je goûtais dans ma famille après ces mois de fatigue et de privations n'y fut pas étrangère. Mon frère Michel, dans la guerre, m'avait donné l'exemple; il me soutint, la paix revenue, de son calme, de son équilibre, de sa rectitude de jugement. Sa femme et ses petits enfants dont le dernier apprenait à marcher sous ma haute direction, résumaient le bonheur, et il avait pourtant consenti à sacrifier ce bonheur à une fin plus haute qui était le salut du pays. Il avait pratiqué un tel renoncement dans la plus extrême simplicité, et comme s'il accomplissait une obligation toute naturelle. Chez sa compagne dont il était la vie, il avait rencontré la douleur et les larmes, mais aucune résistance. Il y avait donc une autre qualité d'amour que celle que j'avais connue. On pouvait aimer dans la paix et la confiance, et non plus dans les troubles du cœur, l'inquiétude, le mystère et la volupté.

Dans ces mois, dans ces années qui suivirent immédiatement la guerre, le pays montra une volonté unanime de renouvellement. Pour s'acquitter de sa dette et libérer le territoire, il s'imposa plus d'ardeur au travail et se révéla, comme il s'est toujours révélé dans l'histoire, sérieux, tenace, laborieux et persévérant. Un véritable réveil religieux accompa-

gnait cet effort collectif. La jeunesse qui ne se précipitait pas à Saint-Cyr ou vers l'armée s'adonnait aux œuvres catholiques et sociales. Un quart de siècle auparavant elle avait connu un pareil élan sous l'impulsion des Lacordaire et des Montalembert. A distance, dans ma lointaine province, je ressentais ces mêmes enthousiasmes suscités par un désir de rachat privé et de redressement national. J'avais eu l'occasion d'entendre à Chambéry la parole enflammée d'un jeune apôtre des temps nouveaux, un officier de cavalerie, le comte de Mun, qui enseignait à tirer de la douleur collective un principe de régénération et qui engageait son auditoire à l'union fraternelle des classes. Mes violentes amours n'étaient plus à mes yeux qu'un épisode dépassé. J'avais débuté au barreau où l'on m'annonçait un brillant avenir, et peu à peu une sorte de direction des esprits m'était confiée par les hommes de mon âge, bourgeois, ouvriers, paysans, venue d'un rôle bien modeste dans la guerre que la légende amplifiait et de ces dons apparents qui tiennent lieu trop souvent de supériorité au regard de la foule. Dans ma profession comme dans la politique, ou plutôt dans la vie sociale, je serais donc un homme utile, recherché, considéré, un homme enfin. Et j'avais honte de mon instabilité d'avant-guerre, de mes études indéfiniment prolongées sans profit, de mes gazettes rimées, de mon goût trop exclusif du plaisir.

Pour hâter cette transformation, j'avais résolu d'éviter toutes occasions de renouer une liaison trop chère. A vrai dire, j'y étais aidé par le silence de

Sandrine qui, après deux ou trois velléités, semblait avoir renoncé à me retrouver, soit qu'elle eût, elle aussi, changé sous l'influence des événements ou de telles autres circonstances personnelles, soit qu'elle eût été froissée de n'avoir pas été informée directement de mon retour. L'été qui suivit la Commune et le traité, elle ne vint pas au château de Laury et, l'été suivant, je n'allai pas aux Coudriers et dus faire une saison à Aix pour chasser des restes de mauvais refroidissements contractés au cours de la campagne. Mais voici que le troisième été, quand notre dernière et orageuse rencontre de Lyon datait de près de trois ans déjà, m'installant pour les vacances dans notre propriété au bord du lac, j'appris qu'elle était redevenue notre voisine et que même elle avait rendu visite à ces dames, — ces dames, c'est-à-dire ma mère, ma belle-sœur et tante Dine. Celle-ci qui l'avait reçue, froidement d'ailleurs, lui avait déclaré que je ne serais jamais là. Comment les gardiennes du foyer, qui semblent n'avoir d'yeux que pour l'intérieur de la maison, devinent-elles avec une si exacte clairvoyance les secrets d'amour qui échappent aux regards les plus avertis, quand la sécurité de leur entourage est en jeu?

— Mme de Laury? prononçai-je. Mais je ne la vois plus.

Et j'affectai la plus parfaite indifférence. Brusquement, il me semblait que je ne l'avais quittée que d'hier et que j'étais en danger. Par quelles antennes mystérieuses tante Dine en avait-elle été avertie avant moi?...



La seule victoire en amour, c'est la fuite. De ce propos de stratégie sentimentale attribué à Napoléon, j'allais vérifier sans retard la vérité. J'aurais dû gagner la montagne et m'y terrer dans la solitude. Tandis que je restai sur place, avec la certitude à peine déguisée que, tôt ou tard, nous nous retrouverions en face l'un de l'autre sur l'étroit promontoire qui, dans ses arbres, cachait à peu de distance nos demeures. Mes pas me portaient naturellement vers le château de Laury, ma barque suivait sur les eaux la même direction. Il me fallait au dernier moment un sursaut d'énergie pour m'en éloigner. Et puis, il arriva ce qui devait arriver fatalement.

Je rentrais de Genève à Yvoire par une de ces longues soirées d'août où le soleil ne peut se décider à disparaître tout à fait et laisse après lui sur le lac des traînées d'or égales en lumière à ses rayons. Je m'étais assis à l'arrière du bateau presque désert pour assister au départ et regarder la ville étalée autour de la cathédrale Saint-Pierre, au bord des bastions, claire encore sur le fond assombri du Salève. Je vis passer une femme sur le quai : silhouette mince et rapide, avec un sillage de voiles blancs, qui se pressait de crainte de manquer le départ. Elle ne fut qu'un instant dans mon rayon visuel. Puis nous levâmes l'ancre et sortîmes du port. Je restai à mon poste. Du haut de la ville une vitre flamboya comme si elle contenait tout l'astre

à elle seule. Quelqu'un s'approcha de moi. Au pas léger, sans m'être retourné, je décidai que c'était elle. Le pas s'arrêta dans mon voisinage. Cependant je ne bougeai pas et demeurai apparemment absorbé dans ma contemplation. Combien de temps durerait ce manège? La beauté du couchant me pourrait-elle retenir contre la tentation? Je prolongeai la résistance de toute la force de ma volonté. Mais cette résistance fut brusquement vaincue par une chose que je n'attendais point, le bruit étouffé d'un sanglot. Alors, me retournant, je vis le visage de Sandrine en larmes. Ces trois années de séparation l'avaient comme blessée. Non que sa jeunesse, — à trente ans, — fût atteinte. Mais ce frémissement de vie impatiente qui l'agitait au temps de nos amours, qui se lisait dans ses yeux, sur ses lèvres, sur sa chair dorée, et s'inscrivait dans ses mouvements, dans sa démarche, s'était ralenti. Sa beauté avait perdu en fraîcheur et spontanéité, gagné en volupté concentrée, comme un feu qui a moins de flamme et plus de brasier. Je ne devais constater ces changements que peu à peu. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut que ses cheveux noirs étaient devenus blonds. L'éclat de ses yeux sombres s'avivait de ce contraste savamment obtenu. Devant le spectacle qu'elle m'offrait, je mêlai la surprise à la compassion.

— Toi, m'appela-t-elle, c'est bien toi.

Elle reprenait, sans une hésitation, le tutoiement accoutumé. Je m'étais levé pour la saluer, et je crus un instant qu'elle jetterait ses bras à mon cou, rattachant la scène présente à nos adieux de Lyon,

comme si elle avait le pouvoir de supprimer nos trois dernières années.

— Madame, essayai-je de dire, il est trop tard. Pourquoi pleurer?

— Je te retrouve et ne te perdrai plus.

J'esquissai un geste courtois et un sourire d'ironie. Elle me proposa de nous asseoir. Comment aurais-je refusé sans impolitesse? Elle avait séché ses larmes et montrait avec une rapidité merveilleuse une figure rassérénée. Le crépuscule nous composait un halo de clarté dans le ciel et sur le lac. Notre bateau alluma ses fanaux qui enfoncèrent dans les vagues de tremblantes colonnes de feu. Des musiciens ambulants jouèrent, presque pour nous seuls, une de ces valse de Strauss ou de Lanner, abolies depuis la chute de l'Empire, et le son de la petite flûte traversait, je me souviens, ces allègres rythmes comme une plainte déchirante. Nous croisâmes une grande barque de pêche dont les voiles latines, une blanche et une rouge, obstruèrent un moment tout un panneau d'horizon. Les villages de la côte se précisèrent en petits groupes d'étoiles. C'était l'heure où la paix s'épand sur la terre.

C'était l'heure où cette paix s'éloignait de moi. Loin de m'adresser des reproches sur mon silence, Mme de Laury, avec cet art incomparable de conduire la conversation, introduisait à nouveau dans le présent les confidences du passé, m'interrogeant sur la guerre, sur ma captivité, sur mon évasion, sur mes travaux actuels. Je répondais avec des réticences, des banalités, du vague. Patiemment elle parvenait à m'intéresser, à me forcer dans mes

retranchements, à m'arracher des morceaux d'intimité. Et quand je déplorais mes défaites, elle se faisait si câline et si douce que je ne regrettais plus de m'être livré. Contrairement à ses habitudes de mystère, elle me donnait l'exemple. J'appris ainsi que son mari la laissait fréquemment, et des mois entiers, à Chislehurst, près de Londres, dans le voisinage immédiat de Camden-Place, la modeste maison de campagne où s'étaient retirés les souverains déchus. Elle avait fait partie de la petite Cour de l'exil, et même éprouvait une certaine complaisance à m'émouvoir avec le tableau héroïque de la décrépitude impériale. Napoléon III supportait le malheur avec une résignation sublime, ne se plaignait de rien, n'accusait personne, s'exprimait avec mesure sur ses pires calomniateurs. Calme, triste, confiant, il s'était acheminé vers la mort avec une noblesse comparable à celle du grand captif de Sainte-Hélène. Quant à l'Impératrice, avec une incroyable facilité de détachement, elle oubliait Compiègne et ses fêtes, le trône, les flatteries et les adulations, pour accepter l'humble vie bourgeoise d'un cottage anglais auprès de son mari et de son fils et pour redevenir l'Espagnole qui se console avec des amulettes et subit, comme un sort jeté, le jeu de bascule de la vie.

J'étais résolu à lui montrer de la froideur, et voici que je me laissais prendre à ses récits comme l'oiseau au piège englué. Sa parole dont je connaissais bien les inflexions jouait sur moi, comme le vent sur la surface de l'eau : il commence par des rides imperceptibles, puis souffle en tempête. Je numérotais

un à un tous ses sortilèges, et la science que j'en avais ne m'empêchait nullement d'en subir la fascination. Je remarquais sa séduction plus nuancée, plus subtile, et, si je puis dire, plus veloutée. Elle ne réservait plus, comme autrefois, sa vie mondaine. Ou plutôt le dédoublement ne s'opérait plus. J'avais auprès de moi une femme unique, celle qui avait dansé aux Tuileries et celle qui avait dansé à la Closerie des Lilas. Il me semblait que depuis la guerre j'avais cessé de vivre avec cette intensité où je retrouvais avec délices mes fièvres d'autrefois. Mon unique chance de salut était qu'elle ne s'aperçût pas de son triomphe. L'ombre croissante qui lui dissimulait mes expressions de visage m'était favorable, et je vis avec soulagement la pointe d'Yvoire se rapprocher. Quand nous abordâmes, elle pouvait me croire insoumis. Sur le débarcadère, elle joua son va-tout.

Son mari l'attendait, son mari un peu vieilli, mais toujours élégant, distingué et correct, dont je ne pénétrais pas, dont je n'ai jamais entièrement pénétré le caractère, et qui demeure encore aujourd'hui pour moi une énigme. Qu'il poussât la délicatesse conjugale jusqu'à venir la recevoir au bateau, je ne l'eusse pas soupçonné. Pendant ma liaison avec Sandrine, il n'avait pour ainsi dire pas existé : d'un commun accord nous l'avions supprimé. Elle me présenta à lui sans me prévenir, tandis qu'à Paris tous ses efforts tendaient à nous séparer, à ne pas mêler sa vie passionnelle à sa vie de société. Et même elle me présenta comme un ami d'enfance dont elle lui avait souvent parlé.

— Je l'ai prié à déjeuner pour demain, ajouta-t-elle avec une désinvolture qui me stupéfia. Car il est notre voisin.

M. de Laury joignit courtoisement ses instances à celles de sa femme. Je me trouvai lié et les vis monter en voiture, le mari, avec une extrême politesse, et bien que la soirée fût tiède, étendant une couverture sur les genoux de sa femme. *Sa femme* : jusque-là j'avais pu croire qu'elle m'appartenait à moi seul. J'ignorais de sa vie tout ce qui n'était pas moi ou ce rival que j'avais accepté : la Cour. Ces temps d'insouciance étaient passés. La guerre les avait balayés, comme le reste. Désormais, si mon amour renaissait, si je renouais ma liaison avec Sandrine, je savais où j'allais. C'était l'adultère, c'était le péché.

*
* *

Quand je fis part à ma famille de l'invitation que j'avais reçue et acceptée, tante Dine éclata :

— Ces Laury ont lâché les lys pour les abeilles. Ce sont de fameux traîtres. Méfie-toi, Jean, méfie-toi.

L'avertissement était bien inutile : j'étais envoûté.

Je retournai donc au château que j'avais abandonné du jour où la vieille comtesse m'avait proposé d'aller voir sa bru à Paris. Et de fait je ne connaissais l'hôtel de l'avenue de l'Impératrice, débaptisée aujourd'hui, que pour en avoir aperçu vaguement dans l'ombre la façade, cette nuit de juillet où j'avais ramené, après la fermeture de la Closerie

des Lilas, Sandrine belliqueuse et enamourée. La douairière m'accueillit comme l'enfant prodigue, me qualifiant de *jeune héros* à cause d'une sotte histoire de lièvre que les survivants de Béthoncourt avaient colportée. Elle mêlait en un imbroglio indéchiffrable les souvenirs de la reine Marie-Amélie qui lui étaient personnels et ceux de l'Impératrice Eugénie qui lui venaient de ses enfants. Contrairement au virulent verdict de tante Dine, elle ne trahissait pas, elle juxtaposait couronnes et dynasties dans un éclectisme parfait. Seul, le régime républicain lui inspirait une horreur sacrée. Quand elle sut que j'avais connu Gambetta au quartier latin, elle me considéra comme une espèce de monstre :

— La jeunesse a de bien mauvaises relations.

Sandrine riait aux larmes, n'avouant pas son court dialogue avec le tribun et charmée de cette complicité qui nous liait d'un échange de regards. En passant à la salle à manger, ne m'avait-elle pas glissé à l'oreille :

— C'est la première fois que je te reçois chez moi.

Elle osait me tutoyer à deux pas de son mari. Il me sembla que celui-ci nous considérait avec un mauvais sourire. Le déjeuner fut agréable, avec une affectation de protocole qui prétendait rappeler de loin l'étiquette de la Cour. Pour le bonheur de la vieille comtesse on y parla beaucoup de la mort de l'Empereur. Cambden-Place n'eut bientôt plus de secrets pour moi.

— Une habitation de plaisance, — m'expliquait Sandrine avec cette voix un peu voilée et voluptueuse

que jadis elle prenait déjà pour m'entretenir des fêtes des Tuileries ou de Compiègne et que j'aurais souhaité de réserver à nos entretiens amoureux, — une habitation de plaisance, mais très modeste, dans les pelouses et dans les arbres, ces beaux arbres qu'on ne voit que dans l'humide Angleterre. J'avais rejoint l'Impératrice en exil après le mois de septembre. Je l'ai trouvée dans ce logement où elle attendait l'Empereur. Le propriétaire était un gentilhomme anglais qui voulut absolument se contenter du chiffre fixé par l'infortunée locataire : douze mille cinq cents francs.

Elle ne tarissait pas d'éloges sur les égards prodigués aux hôtes de Chislehurst. Quand mourut Napoléon III, les habitants étaient consternés. Elle me cita en anglais cette phrase qu'elle avait recueillie sur les chemins : « *Ah! it is a pity : he was a very nice old gentleman.* »

C'était le neuf janvier précédent, et sa mémoire était toute fraîche. Je me rendais compte, aux détails qu'elle me prodiguait, et plus encore à la musique de ses lèvres, de la place qu'avait tenue dans sa vie le dénouement du drame impérial. Il l'avait aidé à supporter ma disparition. Elle avait mêlé au désastre des souverains les larmes de son amour brisé. Cette petite bourgeoise, brusquement transplantée, pour les millions gagnés par son père, dans un monde tout doré, s'était grisée de lumière comme une cigale au soleil, mais le malheur l'avait exaltée. Les plus ardents défenseurs des trônes ont toujours été, non les vieilles races courtisanes gavées de faveurs et fatiguées, mais l'aristocratie la plus récente, et celle

même qui a usurpé ses titres et non pas sa fidélité.

— J'ai vu, acheva-t-elle, l'Empereur sur son lit de parade. Il portait l'uniforme de général de division en petite tenue, avec le grand cordon de la Légion d'honneur. Il avait cette expression de calme, de bonté que nous lui avons toujours connue. On lui avait laissé à l'annulaire la bague qui lui venait de l'Impératrice, et au petit doigt un anneau qui avait appartenu à Napoléon I^{er}. Quelqu'un proposa au prince impérial de reprendre cet anneau qui était son héritage. Il refusa en disant : « Je ne veux pas dépouiller mon père. »

Sa belle-mère, ravie, buvait ses paroles et pleurait sur Louis-Philippe. Quant à son mari, il nous énumérait, comme un écho mondain, les arrivées à Chislehurst, le prince Charles Bonaparte, les princes Murat, M., Mme et Mlle Rouher, la maréchale Canrobert, la maréchale Pélissier, le marquis et la marquise de la Valette, le général et la comtesse Fleury, etc., etc. Je reconnaissais au passage tous ces personnages que j'avais introduits dans ma vie de rêve quand j'imaginais de loin Sandrine à la Cour. Mais Sandrine écarta ces futilités :

— M. Édouard Delessert, dit-elle, avait eu la pieuse pensée d'apporter un peu de terre de France. Il l'avait prise aux Tuileries.

Qu'il l'eût prise aux Tuileries, c'était le comble de la dévotion. Nous eûmes pour M. Delessert un mouvement particulier de gratitude en pelant de belles pêches dont la coupe venait d'être offerte. Puis Sandrine nous traça un portrait du prince impérial : seize ans, la taille élancée, beau comme sa mère, avec

la mélancolie paternelle. « Louis, je n'ai plus que toi ! » avait crié l'Impératrice quand elle le vit accourir à Cambden-Place peu d'instants après la mort de l'Empereur. Pour l'ordonnance des funérailles, elle s'était tournée vers l'enfant : « Décide, Louis : tu es le chef de famille. » Mais le prince s'était jeté à ses genoux pour rendre hommage à la souveraine ; puis se relevant, il la prit dans ses bras, l'appelant simplement : « Ma mère ! » Derrière le char funèbre, il marchait seul, le premier, et donnait l'impression d'un homme. Quand il défila devant les Français qui avaient passé la Manche pour assister aux obsèques, on l'acclama. D'un geste il arrêta ces acclamations : « Ne criez pas : vive l'Empereur ! ordonna-t-il, mais vive la France ! »

L'accent de ces paroles était si tendre que je fus jaloux du prince impérial. Je compris que l'attachement dynastique peut revêtir un caractère amoureux. Si je poursuis jusque dans les recoins de ma mémoire les moindres souvenirs de cette scène, n'est-ce pas en quelque manière pour me disculper de ma faiblesse en faveur de la séduction qui émanait de cette Sandrine fidèle au malheur et toute brûlante dans sa fidélité ? Elle conclut sur un ton énergique :

— Il reviendra. Il faut qu'il revienne.

Elle était prête à s'y employer, elle et sa fortune. Ne ressemblait-elle pas à ces héroïnes de la Fronde, une Mme de Chevreuse, une Mme de Longueville, qui se servaient de leurs yeux mêmes et de leur beauté pour conspirer ? Et me réclamerait-elle, comme gage, l'abandon, la trahison de mes tradi-

tions royalistes? La douairière me sauva de cette alternative par une confusion :

— Oui, déclara-t-elle convaincue. Lui ou le comte de Paris. Mais pas le comte de Chambord.

Elle préférait les Orléans, acceptait les Napoléon, boudait la légitimité. Son fils, dédaigneusement, brisa ces espérances. Les royalistes n'avaient pu s'entendre entre eux. L'Empire était dans l'opinion publique responsable de la guerre et de la défaite. Ne valait-il pas mieux se rallier à la présidence du maréchal de Mac-Mahon? Déjà Paris se reprenait à la vie mondaine. Il y avait eu quelques réceptions brillantes. Peu lui importait le régime, pourvu qu'on s'amusât!

— Plus de Cour! objecta sa femme.

Il la toisa d'un regard pointu et ironique qui signifiait : « Où vous ai-je prise et d'où sortez-vous? » Elle l'interpréta ainsi et fut cruellement mortifiée. Ce regard me la livrait.

En prenant le café, comme M. de Laury déplorait l'obligation prochaine où il serait d'accomplir un voyage en Espagne en qualité d'administrateur d'une société minière, — et j'avais déjà remarqué son goût pour les affaires de finances, — Sandrine prit la peine de lui tracer son itinéraire avec l'indicateur des chemins de fer. Puis elle allégua pour elle-même la nécessité de consulter un médecin de Lausanne, alors à la mode, et pria son mari de lui chercher les heures des bateaux. Pendant qu'il s'en occupait, elle m'adressait des signes non équivoques pour me donner à entendre que je serais de la tra-

versée et que M. de Laury travaillait à notre bonheur.

Un peu plus tard, elle alla prendre un livre sur un rayon de la bibliothèque et me l'apporta avec ces mots lancés à haute voix :

— Voici l'ouvrage que vous m'aviez demandé.

Puis, tout bas, elle ajouta, comme elle était rapprochée de moi :

— Il y a une lettre.

Je feuilletai l'ouvrage avec un air de complète indifférence et vis en effet, entre les pages, une enveloppe qui n'était même pas fermée. A cet instant précis, M. de Laury regardant de mon côté, je ne pus la faire disparaître et même, avec une imprudence que j'estimai susceptible de donner le change, je posai le livre sur un guéridon. Ne fallut-il pas que le mari de Sandrine, à son tour, le soupesât et le gardât en mains !

— *Les Grandes Dames* d'Arsène Houssaye, lut-il sur la couverture et, toujours railleur, il ajouta :

— Il n'y a pas de grandes dames. Il n'y a que de petites femmes.

Qu'il l'ouvrît, et c'en était fait de notre secret. Avant d'avoir renoué maliaison, et sans même savoir si je la renouerais, je me trouvais lié par la communauté du risque. Sandrine suivait tous les mouvements de son mari et je devinais son angoisse à l'éclat fébrile de ses yeux. Quant à moi, je découvrais à ce jeu mortel une sorte de savoureux plaisir. C'était la guerre, moins les fatigues et les horreurs physiques, mais avec cet appétit de vivre qu'elle déchaînait. Je flairais le goût du danger que j'avais

connu dans la montagne et au combat. Il m'ouvrait des perspectives de volupté nouvelle. La vie menacée s'entr'ouvre violemment.

Cependant M. de Laury, tranquillement, avait replacé le livre sur la table. Je me levai et m'en emparai aussitôt. Les nerfs de Sandrine étaient à bout. Mais peut-être elle aussi avait-elle éprouvé cette excitation malsaine du péril par quoi nos sensations sont décuplées.

Ses manèges audacieux, son snobisme, ses affectations et ses fards me déplaisaient en elle et m'attiraient ensemble. J'aurais désiré me soustraire à son influence. Sans l'amitié généreuse qu'elle témoignait au malheur, j'aurais peut-être détesté l'amour qu'elle m'inspirait. Ne contrariait-il pas toutes mes idées nouvelles? Mais il m'apparaissait avec une évidence redoutable que je ne pouvais m'en passer. Les années écoulées depuis mon retour d'Allemagne devenaient trop paisibles dans mon souvenir au regard des précédentes. Quand je m'en allai, sans que rien pût lui révéler ma défaite, je lui appartenais.

Parmi les traités de théologie ou d'apologétique laissés dans la bibliothèque du chartreux qui m'a précédé dans cette cellule et qui étudiait le sentiment religieux au dix-septième siècle, j'ai découvert et transcrit cette observation de Fénelon : « Les hommes gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente : ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui,

dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. »

La fureur de la passion m'était devenue nécessaire, et je me trouvais las tout à coup de la fade douceur d'une vie innocente...

* *

Lausanne fut, quelques jours plus tard, le lieu de notre rendez-vous. Nous descendîmes sous un faux nom dans un hôtel d'Ouchy, au bord du lac, à l'écart et parmi les arbres. A cause de la chaleur d'août, il n'y avait personne. Les touristes avaient gagné les hautes vallées alpestres. En un clin d'œil, elle transforma notre chambre, dont la terrasse donnait sur les eaux décorées de quelques voiles et sur le fond des montagnes boisées de Savoie : un portrait d'elle en princesse de Lamballe, son costume au dernier bal déguisé des Tuileries, celui de l'Impératrice en Marie-Antoinette — et n'y avait-il pas quelque étrange pressentiment dans un tel choix à la veille de la catastrophe? — enfin une image du prince impérial, et dans les vases des roses rouges que je lui avais offertes. Elle exigea que nous fissions toilette pour le dîner du soir. Nous fûmes presque les seuls convives perdus dans une immense salle à manger où nous nous assîmes l'un en face de l'autre, elle en robe décolletée et moi en frac. Je m'amusaïs de cet inutile cérémonial qu'elle prenait au sérieux comme si elle peuplait ce désert d'ombres invisibles.

Il y a quelque chose d'émouvant à envelopper

du regard celle qui gentiment joue avec la vie ordinaire, saupoudre ses fraises de sucre, approche de ses lèvres la coupe de champagne, et qui tout à l'heure vous appartiendra. Elle aime à prolonger l'attente, comme pour donner plus d'importance et de solennité à sa promesse. J'avais connu Sandrine plus audacieuse et moins lente. Quand nous montâmes chez nous après une promenade dans les allées et jusqu'au bord du lac où se reflétaient les lumières des villes et villages des deux rives, j'avais l'impression de conduire une femme nouvelle, et non mon ancienne maîtresse retrouvée. Dès que la porte se fut refermée sur nous, elle noua autour de mon cou ses bras lisses et blancs :

— Toi, Jean, c'est toi ! Je t'ai vu mort, avec une blessure au cœur. Ils me l'ont écrit. Je t'ai pleuré, et tu es là !...

Elle était toute secouée de sanglots. Je dus la calmer doucement. A quel camarade de mon bataillon s'était-elle adressée pendant la guerre pour obtenir des renseignements sur mon sort ? Elle m'assurait qu'elle n'avait plus que moi au monde et je comprenais bien que c'était la vérité. Autrefois nous étions deux qui nous partagions ses faveurs : la Cour et moi. Seul, j'avais survécu, par un miracle. Désormais, elle se donnait à moi seul, quand ce don total, je ne le réclamaï plus. Instantanément je regrettai la fée légère qui me tombait du ciel dans mon petit appartement de la rue Gay-Lussac et s'évanouissait vers six heures du soir sans jamais s'engager à revenir. Ma carrière et le renouveau de ma vie intellectuelle et morale exigeaient ma liberté.

Et dans les caresses mêmes, je sentis le poids des chaînes.



Ces rencontres dans les villes du littoral, qui nous obligeaient à mille précautions, ne lui suffirent pas longtemps. Sa passion la possédait toute. Elle voulut que je vinsse la nuit la rejoindre au château de Laury pendant que son mari voyageait en Espagne. Sa belle-mère occupait une aile et se retirait tôt. Les domestiques, à dix heures du soir, montaient au dernier étage. Elle-même redescendrait à onze, pour retirer les verrous de la porte d'entrée. Vers minuit, je pourrais ouvrir, prendre l'escalier, gagner sa chambre au premier. Devant l'audace d'une pareille proposition, j'avais commencé par hésiter. Elle se rit de mes craintes :

— As-tu peur de moi plus que des balles?

C'était d'elle que j'avais peur en effet, non du danger qui m'attirait. L'impudeur qu'elle mettait à se donner chez elle communiquait à notre amour une culpabilité plus lourde. Dans sa folie, elle ne le comprenait pas. Il arrive un moment dans la passion où l'homme, se sentant dépassé, a l'impression qu'il suit sa compagne aux abîmes, quand c'est lui qui, la plupart du temps, lui en a montré le chemin, — le chemin où l'on croit pouvoir s'arrêter, et qui ne comporte pas de halte.

Dès lors commença pour moi une vie double dont je fus bientôt exalté. Le soir, je veillais en famille, amusant avec mes histoires mes neveux et nièces

assis sur mes genoux ou sur un tapis à mes pieds, taquinant tante Dine flattée et heureuse de mes boutades, et un peu plus tard discutant avec mon frère Michel sur l'avenir du pays. Puis chacun s'allait coucher. Auparavant, j'avais annoncé que je partirais dès patron-minet pour la chasse. Quand toute la maison était endormie, à pas de loup je m'enfuyais.

Sur le chemin je trouvais cette extraordinaire paix nocturne sous les étoiles, parfois troublée par les aboiements lointains d'un chien de ferme, le plus souvent à peine ridée dans son silence lisse comme une glace par le soupir du lac, le bruissement incertain des feuilles ou le glissement clandestin de quelque bête invisible. L'air me rafraîchissait de son souffle pur. Je marchais légèrement, tantôt à découvert, tantôt sous les branches qui ajoutaient leur ombre à celle de la nuit. Une petite lieue à peine séparait les Coudriers du château : c'était une demi-heure d'élan ou de méditation. Que de pensées différentes ont roulé dans ma tête pendant ces parcours ! Puis je poussais la claire-voie, je pénétrais dans le parc dont j'écrasais les pelouses pour ne pas faire crier le sable des allées, j'ouvrais la porte et, comme un voleur ou comme un assassin, je violais le domicile du comte de Laury. Comme un voleur ou comme un assassin : cependant je prenais la précaution de déposer mon fusil et ma cartouchière au coin d'un mur, afin de ne pas entrer avec une arme. Et par l'escalier obscur, guidé par une raie de lumière, je montais vers elle.

Je n'ai jamais pu m'accoutumer à me dédoubler.

Le contraste est toujours resté présent à ma mémoire : ces jeux et ces rires d'enfants, leurs yeux neufs dont rien d'impur n'avait encore terni le regard, ce groupe de femmes pour qui le devoir, — et le devoir aimable, — était toute la vie simple et soumise, ma mère, tante Dine et Valentine ma belle-sœur si doucement courageuse dans la guerre, la limpidité de ces nuits de fin d'été où les astres jettent des clartés plus vives et plus caressantes, — et puis cette porte qui s'ouvre sur la nuit intérieure comme sur un gouffre de volupté. C'est peut-être que je n'ai jamais perdu le sens de la faute, ni la force de me juger. Tandis qu'à Paris les apparitions de Sandrine se confondaient avec l'insouciance et la liberté de ma jeunesse, maintenant je connaissais la responsabilité de mes actes. Mais le vertige que j'éprouvais était bien autrement redoutable. Quand, l'oreille aux aguets, ma maîtresse, devançant mon arrivée, m'ouvrait elle-même sa chambre et m'y entraînait le cou enlacé de ses bras frais, je n'étais plus que son esclave comme elle était le mien. Alors, c'était l'abîme profond de l'oubli où nous roulions ensemble.

Le matin, avant le jour, avant même l'alouette de Roméo, il fallait que je disparusse. Le plus souvent elle-même me prévenait : par un phénomène singulier, elle oubliait la vie et non l'heure. Et je me retrouvais hors du parc, à l'aurore, quand le lac frissonnant reçoit les premières lueurs sur ses eaux décolorées. C'est l'instant le plus favorable à l'affût. Alourdis de sommeil, les oiseaux sont encore sans défense. Et, pour justifier mes absences matinales, il m'est sou-

vent arrivé de rentrer aux Coudriers avec ma cartouchière remplie de petits corps tièdes et de plumes ensanglantées. J'ai tué de la sorte un rossignol : je n'avais entendu que son bruit d'ailes et non la musique de sa voix. C'étaient là mes cruelles offrandes au cruel amour.

*
* *

Et comme un voleur, comme un meurtrier, je fus pris dans la souricière. Mais, pendant ma captivité en Allemagne, j'avais trop souvent préparé des plans d'évasion pour me laisser capturer.

... Ma maîtresse, cette nuit-là, s'était montrée d'autant plus ardente que son mari lui annonçait son prochain retour. Elle me renvoyait cependant et j'allais partir quand nous entendîmes les grelots d'un cheval qui s'arrêta devant le château. La lune brillait encore en plein ciel avant de se désagréger dans l'aube naissante. Sandrine s'approcha de la fenêtre que nous avions laissée grande ouverte, car nous aimions rafraîchir à l'air le feu dont nous étions dévorés.

— Mon mari, me dit-elle à voix basse.

Mais nous l'avions deviné déjà. Il n'avait pas fixé le jour et l'heure de son arrivée. Il se réservait la surprise. L'habitation n'avait qu'un escalier, qu'une porte d'entrée. Le danger était imminent. Le danger a toujours eu le privilège de me procurer une sorte d'excitation et de bonne humeur et je murmurai presque en riant :

— Eh bien ! je ferai comme le jeune homme pauvre de ton cher Octave Feuillet. Je descendrai par le balcon.

— Tu vas te tuer.

— Mais non : un premier étage, ce n'est rien. Adieu.

M. de Laury avait sonné, puis, trouvant la porte ouverte, il était entré avec le cocher qui portait sa malle. C'est le moment que je choisis pour me jeter par la fenêtre. J'avais calculé que j'atteindrais les branches d'un arbre voisin, lequel amortirait ma chute et me dissimulerait aux yeux du cocher quand celui-ci ressortirait pour s'en aller avec sa voiture. Mais il n'y a que dans les romans que les amoureux se précipitent du haut d'une tour et s'en vont le soir dans le monde. L'arbre, au lieu de m'aider, m'empêcha d'apercevoir le sol et je me brisai la cheville. Du moins il me mettait hors de vue. Le cheval tourna bride et la sonnerie de ses grelots se perdit. Je demeurai seul, au pied de la chambre de ma maîtresse où son mari avait pénétré. Avec cette acuité des sens que développent le péril et l'ombre, je percevais le moindre bruit. J'ignorais le prénom de M. de Laury qui ne se paraît guère que de son titre, et je l'appris de la bouche de sa femme : Robert. Chaude encore de mes caresses, elle l'accueillait non comme un mari de comédie, mais avec des transports de plaisir. Vrais ou feints, ils m'inspiraient la même amertume, le même dégoût. J'ai vécu là quelques instants où je mesurai toute l'ignominie de l'adultère. Puissent-ils m'être comptés dans la balance où je serai jugé ! Mais pourquoi ne

m'ont-ils pas guéri? Y a-t-il donc en nous un fond de ténèbres où nous n'osons descendre et nous complaisons-nous dans notre vice sans jamais le contempler face à face pour ne pas en apercevoir l'horreur?

Je ne pouvais rester en place sans être découvert au jour qui, déjà, s'annonçait. Avec la volonté absolue de sauver l'honneur de Sandrine, je me traînai jusqu'à mon fusil, puis jusqu'à la maison assez éloignée du jardinier. J'expliquai à celui-ci que j'étais malencontreusement tombé à la chasse et qu'il fallait sans retard me ramener aux Coudriers. Il me proposa de me porter au château où l'on me donnerait des soins. Je refusai, invoquant l'heure matinale et la nécessité de mander le rebouteur. Il eut un sourire dont je remarquai l'ironie : sans doute avait-il deviné la vérité. Aussitôt je changeai de ton et lui commandai brutalement :

— Vous attelez tout de suite et nous partons. Et M. et Mme de Laury n'en sauront rien. Ce n'est pas la peine de leur apprendre que je suis venu chasser dans leur parc. Vous avez bien entendu, n'est-ce pas?

Il me regarda. J'étais assis par terre, et lui debout. Ce n'est pas une posture commode pour donner des ordres. Pourtant il fut vaincu. Mes yeux devaient flamboyer. Il ne répliqua rien, et il obéit.

J'avais été déjà transporté de la sorte. C'étaient des ambulanciers allemands qui m'avaient relevé au bord de la Lisaine, devant Béthoncourt, et ma blessure offrait plus de gravité. J'ai toujours su dompter la douleur physique : je devais éprouver

un jour que le courage moral exige une autre domination de soi-même. Aux Coudriers, mon entrée fut beaucoup plus bruyante que je l'eusse souhaité. Il fallut me descendre de chariot et tante Dine, seule levée à cette heure, me croyant mort, poussa des cris perçants. Je la rassurai et lui expliquai ma chute à la chasse.

— A quelle heure es-tu donc parti?

— De très grand matin.

— En pleine nuit?

— La lune m'a trompé. Je l'ai confondue avec le jour.

On chercha le rebouteur de Massongy qui prononça des incantations, — ce qui excita la fureur de tante Dine, — remit les os en place et me banda le pied. J'en avais pour plusieurs semaines à demeurer immobile. Quand j'aurais recouvré l'usage de mes jambes, l'automne serait bien avancé et Sandrine aurait sans doute regagné Paris. Ce fut presque un soulagement pour moi de penser que je ne la reverrais plus.

*
* *

Octobre était venu et j'étais resté seul aux Coudriers. Tante Dine, qui m'avait tenu compagnie après la réinstallation de ma famille dans notre maison de la ville, avait été appelée pour les couches prochaines de ma belle-sœur. Ma convalescence ne demandait aucun soin particulier. Moi-même j'aurais pu réintégrer mon domicile et mon cabinet d'avocat. Cependant je ne me pressais point, soit

que je désirasse d'avoir une explication avec Sandrine, soit que je ressentisse une délectation à m'enivrer de toute la mélancolie et l'amertume du passé dans cette saison qui, sur les rives du lac, est d'un charme presque douloureux, en harmonie avec mes pensées.

Le matin, les eaux et la campagne sont recouvertes d'un brouillard léger que percent peu à peu les formes des choses, ici un long peuplier, là des saules penchés sur la grève, et là-bas, comme une apparition, les voiles d'une barque invisible. Puis cette brume s'effiloche, s'étire comme une gaze déchirée et les yeux se caressent au pâle bleu des vagues dans le golfe, à l'or et à la pourpre des bois de châtaigniers et de chênes, au mauve et au violet des montagnes rendues plus lointaines par un reste des vapeurs automnales. Que d'heures j'ai passées à ma fenêtre, à regarder croître et décroître la lumière sur ce paysage presque trop beau et trop étendu, dont un morceau m'eût suffi pour le presser sur mon cœur et le confondre avec mon trop brûlant amour ! Je ne pouvais m'en aller de ces lieux, quand j'aurais dû partir, et partir sans me retourner. Je devais bien savoir pourtant que j'attendais quelqu'un du château de Laury...

*
* * *

Quelqu'un du château de Laury : le premier qui vint fut un visiteur inattendu, le jardinier. Il demanda à me voir. Un peu surpris, j'ordonnai de l'introduire. Que me voulait-il ? Je me retrouvai comme à la guerre ou à la chasse, méfiant et prêt à

éventer les ruses du gibier. Il tournait et retournait son chapeau, et je voyais bien qu'il n'abordait pas volontiers son sujet. Mieux valait une bonne offensive.

— Que me voulez-vous, Michard? J'ai des lettres à écrire, et mon pied à débander.

— Eh bien, voilà ! J'ai transporté monsieur l'autre mois, et monsieur m'a payé d'un remerciement.

— Parbleu, mon ami : un service, ça ne se paie pas. Mais je vous ai donné mon fusil. Un Lefauchaux à deux coups, presque neuf. C'est un beau cadeau.

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non. Ça me servira pour les moineaux qui viennent détruire mes plates-bandes. Mais je dois cinquante napoléons à M. le comte. Vous ne pourriez pas me les prêter? Sans intérêt, et pour longtemps.

Ayant sorti ce qu'il avait dans son sac, il fixa sur moi avec une insistance manifeste ses petits yeux bridés où dansait une mauvaise lueur. Je compris nettement que le chantage commençait. Il n'avait pas été dupe une minute de la fable de mon accident. Désormais j'étais dans ses mains. Il me livrerait quand il lui plairait au comte de Laury, — moi et ma complice avec moi, — à moins que je ne consentisse à lui servir de belles et bonnes rentes qu'il me réclamerait à sa guise. Il fallait, sans attendre, couper court à ce manège. Comme je me taisais, afin de réfléchir, il s'imagina que j'avais compris et que j'allais m'exécuter. Ma demande le confirma dans cette conviction :

— Michard, lui dis-je en effet, je ne puis me lever facilement. Ayez donc l'obligeance de me prendre

dans le tiroir supérieur de cette commode une boîte en cuir, et de me la passer.

Il s'exécuta et me tendit la sacoche en question, d'où je sortis un petit revolver-bijou que j'avais acheté en Suisse au retour de ma captivité. Je le lui mis sous le nez, et il recula épouvanté. Sur quoi j'éclatai de rire :

— Vous n'êtes pas très brave, mon vieux Michard. Eh bien ! je vous avertis que si M. de Laury a jamais le moindre doute sur mon accident de chasse, vous entendez bien, je vous en rends responsable et je vous exécute. J'ai fait la guerre, je sais la faire. Et maintenant, filez.

Il s'en alla, penaud. Désormais je pouvais être assuré de son silence. J'avais pris l'unique moyen de l'obtenir.

Et pendant quelques minutes je fus réellement très heureux, comme je le fus à Béthoncourt lorsque je tirai le lièvre qui courait sur la neige parmi les balles. Mais, comme à Béthoncourt, je m'étais distrait avec un rien de la bataille où j'étais engagé. Pourquoi faut-il que ces sursauts d'énergie physique aient si peu de rapports avec la force intérieure?...

Elle vint à son tour. Je l'attendais et m'étais préparé à la recevoir de mon haut. La scène de la fenêtre était devenue dans mon souvenir ridicule et odieuse. J'en détestais ensemble le romantisme et le réalisme, cette histoire de *jeune homme pauvre* cheva-

leresque et maladroit, et ce dévergondage conjugal à portée de mes oreilles. C'était l'occasion de la rupture. Mais cette rupture, je la voulais solennelle et violente, avec des paroles flétrissantes et définitives. Comme s'il y avait d'autres ruptures que celles du silence et de l'absence ! Elle vint. Je revois encore sa fourrure fauve, ouverte sur une robe qui dégagait le cou et la naissance de la poitrine et qui était de la couleur indéfinissable des feuilles de platane quand elles vont tomber et qu'elles se nuancent de roux ; je revois son visage doré, un peu rosi par la marche, ses yeux noirs pointillés d'or, quand elle entra, ce jour de fin d'octobre, dans le salon des Coudriers où je paressais, songeant à lui dire son fait, au coin d'un feu mourant. Elle vint, et mon désir bondit au-devant d'elle comme un lévrier qui reconnaît son maître. Qu'allaient devenir mes résolutions ? Mon désir serait-il plus fort que mon dégoût ? Tandis que je souffrais pour elle à deux pas d'elle, elle était dans les bras de son mari. Je m'étais levé, mais je ne fis point vers elle un seul pas. Redressé de toute ma taille, je demeurai cloué comme ces chouettes que les paysans crucifient au-dessus de leur porte. Sans une hésitation, elle se jeta à mes lèvres :

— Jean, mon Jean, tu as été blessé, comme à la guerre. Pour moi. Pour moi.

Il émanait d'elle une séduction que je ne puis exprimer. Elle ne me demandait point de nouvelles de mon état, elle confisquait mon accident au profit de notre passion. J'avais la sensation très précise qu'elle préférait mon amour à ma vie, et mes caresses à mon amour.

— Non, lui dis-je, laissez-moi. Je n'ai plus d'illusion. Il faut un peu d'illusion quand on aime.

Elle devina l'allusion, parce qu'elle l'avait dès longtemps prévue, et de son geste habituel entoura mon cou de ses bras.

— Tu n'as donc pas compris, Jean? Avec ce maudit clair de lune, *il* aurait pu te voir, te reconnaître. Il fallait le retenir. Je l'ai retenu.

Elle s'était légitimement donnée pour me sauver ! Devais-je, par surcroît, lui témoigner de la gratitude? J'avais honte de ce qu'elle me disait et je la pressais contre moi. Le plus amer des sourires lui révélait mon doute et mon ironie. Cette certitude se faisait jour en moi : elle s'accommoderait de mon mépris pourvu qu'elle me gardât, et moi, je m'accommoderais de nous mépriser tous les deux en demeurant son amant. Il n'y eut pas d'autre explication, et la chaîne se renoua plus lourde, plus apparente, autour de mes poignets meurtris.

J'éprouvai un dernier sentiment de gêne et de pudeur à accepter que ma maison de famille, habitée par des générations d'honnêtes femmes, pieuses et fidèles, fût, comme le château de Laury, saccagée par notre coupable amour. Puis tout sombra dans le gouffre d'oubli. N'était-ce pas dans ce même salon des Coudriers qu'un jour de mon adolescence j'avais écrit, avec mes camarades, la lettre qui devait engager ma vie? Mais de l'exaltation de ma découverte sentimentale à ma possession actuelle, que d'étapes déjà parcourues ! Cependant j'allais marcher plus avant et rencontrer l'horreur...

QUATRIÈME CAHIER

J'arrive avec effroi à la dernière phase de ma liaison, celle qui m'a conduit, comme un prisonnier volontaire, dans cette cellule où j'attends ma condamnation.

— Condamnation à vivre, m'adjure le prieur qui vient de plus en plus souvent me rendre visite et s'attarde à causer avec moi et qui, je le remarque bien, jette des regards d'inquiétude sur ces cahiers que je noircis.

Peut-être cette confession que j'ai entreprise et qui recule mon arrêt sans le modifier me rapprochera-t-elle finalement de son tribunal, par l'impossibilité où elle me mettra de trouver en moi seul la force d'une résolution. Ai-je mis trop de complaisance à m'analyser moi-même? Le rappel trop précis du passé ne risque-t-il pas de nous restituer notre amour quand nous pensions le repousser? N'aurais-je pas mieux fait de me fuir, ainsi que m'y engageait le prieur, au lieu de me chercher?...

Parmi les documents qu'il m'a laissés en mains et que je feuillette dans mes heures de lassitude et de découragement, figurent un résumé de la règle de saint Bruno et une biographie abrégée du fondateur du Reposoir, le bienheureux Jean d'Espagne qui, après un séjour à la Chartreuse de Montrieux en

Provence, vint dans ces montagnes, non pas s'ensevelir, mais créer un foyer de vie spirituelle. J'ai lu, dans le premier de ces mémoires, que lorsqu'un chartreux tombe malade, — malade pour mourir, — chacun de ses frères vient à tour de rôle lui essuyer le visage et lui donner le baiser d'adieu. Après cette cérémonie, il reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Puis, on répand sur lui de la cendre lorsqu'il entre en agonie. Enfin, le jour de ses funérailles, pour signifier que c'est le jour où il est délivré des liens de la chair, la communauté prend ses repas au réfectoire comme pour les fêtes.

C'est le détail de la cendre que j'ai de préférence retenu. Et comme je rapporte toutes choses à mon tourment, je pense à toute la cendre qu'il faudrait répandre sur l'agonie de nos amours.

De même, j'ai relevé dans la *Vie du bienheureux Jean d'Espagne* cette particularité : « Deux domestiques du couvent, rapporte l'histoire, du nombre de ceux qui étaient préposés à la garde des troupeaux, descendaient un jour de la montagne des Annes où se trouvait alors le bétail de la maison. Chemin faisant, ils furent surpris par une avalanche qui les ensevelit sous ses couches profondes... Or, plus tard, à la fonte des neiges, on retrouva les cadavres des deux victimes. Le Bienheureux les fit conduire au monastère pour leur donner une sépulture convenable... Il ordonna de les inhumer honorablement, non dans le cimetière, mais dans un endroit attenant à l'église, vers le milieu des murs extérieurs. bien qu'il ne fût pas d'usage d'ensevelir les étrangers dans l'enclos des maisons de l'Ordre. »

Quand il fut près de mourir, il supplia ses frères de l'ensevelir, lui aussi, hors du cimetière, à côté des deux victimes de l'avalanche. Ce qu'il avait demandé par humilité devait tourner à sa gloire. Car les fidèles qui n'auraient pu venir à l'intérieur de la clôture pour y vénérer sa tombe prirent l'habitude de s'agenouiller sur la pierre qui recouvrait ses restes mortels. Les malades de la fièvre s'y étendaient, souvent y passaient la nuit et se relevaient guéris. *Ubi quam plurimi correpti febris, nedum levibus, sed etiam gravibus, cum fide ac devotione accedentes, cum super ejus tombam dormierint, ad propria recedentes, ejus suffragantibus meritis et precibus, beneficia reportabant indubitanter sanitatum.* Les déments, les possédés étaient aussi amenés sur la dalle et recouvraient leurs esprits égarés.

Pendant la Révolution, la châsse où les reliques du Bienheureux avaient été déposées après l'exhumation solennelle de 1659 fut confiée à deux fermiers du couvent, les frères Pierre et Joseph Guimet, qui la cachèrent de nuit dans la grotte de Montacqy. Cette grotte est perdue parmi les rochers et les sapins, dans un lieu quasi inaccessible au-dessous de la montagne des Annes. Après le retour des religieux au Reposoir, en 1804, la translation du précieux dépôt eut lieu solennellement dans l'église du monastère. Pourquoi le prieur ne m'autoriserait-il pas à passer une nuit sur la pierre tombale qui indique aujourd'hui l'emplacement des reliques réintégrées? Ne suis-je pas au nombre des fiévreux, des déments, ou des possédés? Si je pouvais me relever

guéri? Mais le mal dont je souffre, il n'est au pouvoir de personne d'en opérer la guérison. Un criminel peut expier son crime peut-être : il n'a jamais pu l'effacer...



Plus violente, plus âcre, plus brutale reprit donc notre liaison. Nos entrevues, plus rares et plus difficiles, étaient pareilles à des combats. Nous échangeons des caresses comme les blessures d'un corps-à-corps. Sandrine avait regagné, dans l'extrême automne, son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne où son mari, livré à la spéculation et aux jeux de Bourse, et plus fidèle au monde qu'au régime impérial, la priait d'organiser quelques fêtes. La bienfaisance, dans ces années-là, servait utilement de masque au plaisir qui n'osait encore, si près de la défaite et de la Commune, tenir l'affiche. Après tant de malheurs publics, le goût de vivre agitait de nouveau la nation. Cependant ma maîtresse prétextait divers travaux d'aménagement dans le parc et les jardins pour revenir de temps à autre en Savoie. Moi-même, je trouvais des occasions de la rejoindre à Paris. La politique me les fournissait, bien qu'elle fût devenue sa rivale et son ennemie.

Au cours même de la guerre, les élections avaient envoyé à l'Assemblée constituante une majorité royaliste. Mais notre ancien député au Corps législatif, le baron d'Yvoire, avait été battu par un de ces avocaillons sans talent qui foisonnaient et

prenaient la République pour un moyen de parvenir. En revanche, le commandant de mon bataillon, le marquis Costa de Beauregard, avait été élu par la Savoie dans un vote quasi unanime, tandis qu'il était encore prisonnier à Carlsruhe. Son entrée à l'Assemblée de Bordeaux fit sensation : sa haute taille, appuyée sur des béquilles — il avait eu la jambe brisée à Béthoncourt, — son grand air majestueux, communiquaient à ses collègues cette impression de confiance qu'il nous donnait, à nous ses hommes, pendant la campagne. J'étais resté en relations avec lui. Il me présenta, pendant un de mes courts séjours dans la capitale, à ce comte de Mun dont la parole soutenait la jeunesse et, devant les ruines, l'invitait à reconstruire. On comptait alors provoquer aisément la restauration monarchique en obtenant la fusion des deux branches de la maison de Bourbon. Le comte de Chambord, héritier légitime de la couronne, n'avait pas d'enfants. Il monterait sur le trône sous le nom d'Henri V, et les Orléans lui succéderaient en la personne du comte de Paris. A quoi bon me rappeler cette tentative que le drapeau blanc fit échouer ? J'étais le représentant du comité royaliste de mon département, et à ce titre convié à donner un de ces avis de bon sens qui ne sont jamais écoutés. Des succès au barreau, un acquittement retentissant obtenu aux assises d'Annecy me valaient, à vingt-huit ans, une notoriété et une influence locales. Notre maison était pleine de ces négociations : tante Dine, intransigeante, tenait pour les fleurs de lys sans aucune souillure. Elle avait toujours con-

sideré Louis-Philippe comme un infâme usurpateur.

Ces mêmes négociations me conduisaient à des discussions orageuses avec ma maîtresse. Elle travaillait, elle, de toute son influence mondaine, en faveur du prince impérial, et même passait la Manche à intervalles réguliers pour rendre visite à l'Impératrice. Je l'admirais dans sa fidélité à l'infortune et à l'exil, mais ne lui cédaï point. Quelquefois nous en vîmes à des récriminations et à des reproches. Le plus souvent la brièveté même de nos entrevues substituait des caresses à des arguments. Jamais elle ne put obtenir de moi cette trahison-là qui, plus que toute autre, l'eût assurée de son pouvoir. Par un privilège que je ne m'explique point, mon cerveau demeurait intact quand mon cœur se corrompait. Toutes mes idées, toutes mes pensées résistaient à ses sortilèges. Elle-même n'entendait point mes raisons. Nous restions séparés dans le domaine de l'esprit. Et peut-être ne l'étions-nous pas moins dans tous les autres, sauf celui des sens où nous nous confondions.

La jeunesse de mon pays m'avait choisi pour chef. Elle s'orientait dans le sens de l'action sociale et religieuse. Et dès lors s'imposait à moi tout un problème de responsabilité morale. Avais-je le droit de rester à la tête de mes nouvelles troupes, moi dont la vie intime était en formelle contradiction avec mes croyances et avec la loi commune? A cette question que je me suis bien souvent posée, si j'ai répondu par l'affirmative, ce qui ne manquerait pas de scandaliser les scrupuleux et les timorés, c'est

peut-être que je n'ai jamais accepté de confondre mes convictions avec mon amour. J'admire ces hommes qui, attachés de toute leur foi ou de toute leur raison à une règle morale impérieuse et rigoureuse, ont la vertu de mettre d'accord leur existence et leur religion et peuvent servir de vivants exemples. Je les admire, mais je n'admets point que la faiblesse de la chair entraîne fatalement celle du cerveau. Il n'y a pas d'hypocrisie à agir moins bien qu'on ne pense, mais seulement une contradiction inhérente à la nature humaine. Et de quel droit disqualifier un rôle public avec des faits d'ordre privé? Là est le véritable désordre, là est l'anarchie. La société peut nous demander compte d'un scandale, mais nous vivons comme nous pouvons. Un petit journal d'Annecy s'étant permis une allusion, — d'ailleurs enveloppée dans sa perfidie, — reçut de moi un avertissement pareil à celui dont j'avais usé pour contraindre au silence le jardinier du château de Laury, et le résultat fut le même. Cependant je devais me rendre compte que je déplaçais le débat. Il n'est pas au dehors et les étrangers n'ont pas à s'y mêler, mais bien au dedans. Les deux hommes que l'on porte en soi engagent une lutte où il faut bien qu'il y ait un vainqueur et un vaincu. Le vaincu, blessé, finit par se retirer du combat : il souffre, il soupire, mais il est sans forces. Ainsi notre pensée, amoindrie, méprisée ou froissée, finit-elle par s'user comme la pierre, si dure qu'elle soit, cède à la longue au travail mystérieux de l'eau...



Après deux ans de ces rencontres dissimulées à Paris et au château du lac, ou dans les villes suisses de la côte, je fus amené à envisager notre rupture.

Ma belle-sœur Valentine avait en Bourgogne une amie, plus âgée qu'elle, Mme Fougère, veuve d'un chef d'escadrons tué à Sedan au cours de la fameuse charge, qui venait en villégiature chaque année dans la vallée des Bornes, entre Bonneville et Annecy, où elle était propriétaire d'un joli chalet bien exposé au soleil, dans une clairière de sapins. Elle l'invita à passer quelques jours d'été, ou quelques semaines, aux Coudriers. Était-ce un complot organisé pour me marier? N'aurais-je pas plus choisi mon second, et si bel amour, que le premier? Le hasard m'avait désigné Sandrine. Ma famille m'en désigna Mlle Chantal Fougère qui accompagnait sa mère dans notre maison de campagne.

Elle avait dix-neuf ans... Mais pourquoi parler d'elle au passé, comme d'une morte? Parce qu'elle est perdue à jamais pour moi, dois-je l'ensevelir? Ah! qu'elle vive au contraire, et qu'elle vive heureuse, aimée d'un cœur simple et sans complications, d'un cœur délicat et noble, capable de la suivre jusque dans ces nuances de sensibilité que j'ai trop bien comprises et que je n'étais pas digne de comprendre, moi qui ai tué toutes ses pudeurs comme j'égorgeais à l'aube ces oiseaux à peine réveillés, dans les bois, au sortir du lit de Sandrine!...

Dix-neuf ans, une chevelure blonde si légère, si mousseuse qu'elle lui environnait le visage comme d'une auréole imprécise et toute confondue avec le jour, des traits dont les lignes elles-mêmes étaient lumineuses : oui, tout en elle était clarté, harmonie, confiance de vivre. Mais les joues s'empourpraient trop vite à la moindre surprise de la sensibilité, comme ces eaux des bassins mal protégés contre les vents qui se rident au premier souffle ; les yeux se voilaient d'une buée à la moindre émotion ; et la taille longue et mince, qui la faisait ressembler à un flexible bouleau, ne paraissait pas de force à supporter l'orage. De tout son être elle semblait dire : « Ménagez-moi : si vous saviez comme je suis frêle !... »

Est-ce par là, par ce témoignage de fragilité, qu'elle m'a très vite invinciblement attiré ? Nous aimons protéger. Un instinct secret nous pousse vers ces êtres plus faibles, en apparence tout au moins, devant qui notre pouvoir se mue en hommage. Je n'avais pas éprouvé ce sentiment pour Sandrine plus âgée que moi et toujours prête à l'offensive. Voici que, sans chercher à savoir où il me conduirait, je m'y livrais avec délices. Je découvrais aussi le charme de cette jeunesse, limpide comme une source, à quoi ne se peut comparer aucune autre beauté. Un soir, chez elle, Sandrine, en refaisant ses boucles, bien qu'elle eût à peine dépassé la trentaine, avait découvert malgré la teinture un cheveu blanc : sûre d'elle-même, elle en avait plaisanté, la malheureuse, quand elle venait de porter un coup à mon exaltation. Déjà il ne

m'arrivait que trop souvent de lui opposer une Sandrine plus neuve et plus fraîche, celle de la fontaine de la Fourche ou celle des osiers au bord du lac, ou, mieux encore, celle qui me tombait du plafond dans mon appartement de la rue Gay-Lussac, du temps de mon insouciance d'étudiant, et qui apparaissait et disparaissait comme si elle avait eu des ailes. Mais, cette fois, sa concurrente n'était plus elle-même.



Elle devina cette concurrente avant qu'elle lui fût donnée, et quand je ne me doutais pas encore du changement qui s'opérait en moi. Je rencontrais assez habituellement, soit chez mes parents, soit parmi nos relations de la ville et des environs, des jeunes filles et, comme je représentais un parti convenable, elles ne me regardaient pas de travers. Rien ne me parut donc plus paisible et plus innocent que ma première conversation avec Mlle Fougère, à qui je révélais les plaisirs de la navigation, à la rame ou à la voile, sur notre vieille barque, ou, dans nos promenades, ces secrets des bois que, seuls, connaissent les chasseurs dressés à connaître les mœurs des animaux. Toujours nous étions accompagnés de Mme Fougère, de ma belle-sœur et de mes neveux et nièces qui formaient tout un petit bataillon fort remuant et peu disposé à favoriser les tête-à-tête. Mais ces tête-à-tête, nous n'y pensions ni l'un ni l'autre. Lui en attribuer non pas la re-

cherche, mais l'idée même, eût été lui faire injure. Pour moi, vaincu par cette grâce ingénue et toute virginale, que je comparais tout bas à ces fleurs des eaux à longue tige qui boivent la lumière à la surface des étangs, je n'étais auprès d'elle que timidité et gaucherie et craignais sans cesse de lui montrer, par suite de mes habitudes, un excès de sollicitude ou d'attention, une liberté de langage qui eussent terni, fût-ce la durée d'un éclair, la candeur de ses yeux. Rien que cette peur exagérée aurait dû me renseigner sur mon état. Mais j'étais aveuglé, me croyant encore à l'abri de toute passion nouvelle puisque l'ancienne n'avait pas cessé de me posséder. N'avais-je donc pas remarqué, dans les forêts, que les feuilles d'automne, couleur de rouille, recroquevillées et serrées sur les branches basses des chênes, ne consentent à tomber que sous la poussée des feuilles de printemps? Mon printemps était-il revenu?

Pour divertir nos aimables hôtes, nous organisions des parties auxquelles était conviée la jeunesse du voisinage. Quelques paniers de provisions, et l'on s'en allait en bande joyeuse dans les bois de châtaigniers d'Excenevex ou même de Messery, on déjeunait ou goûtait sur l'herbe et l'on rentrait à la fraîcheur. Mme de Laury venait quelquefois se mêler à ces réunions plus ou moins improvisées. Elle imposait sa présence, car tante Dine, avec une vigilance qui n'était jamais en défaut, s'efforçait de la dépister, de lui donner de fausses indications de jour ou de lieu. J'avais surpris les manèges de ma gardienne et ne les contrariais pas, comme si j'éprou-

vais un malin plaisir à voir égarer ma maîtresse. Cette lâcheté, elle aussi, aurait dû m'éclairer. Mais Sandrine finissait toujours par nous retrouver, et la légende impériale qui l'entourait achevait en poésie la séduction qu'elle exerçait à la ronde et à quoi Mlle Fougère ne songeait pas à se dérober.

Cet après-midi-là nous étions ainsi groupés à l'ombre et, sous la voûte des arbres, au bout d'une allée, nous pouvions apercevoir le bleu du lac. L'un ou l'autre de nos amis plaisantait gentiment Mlle Fougère sur son prénom quasi inconnu dans notre province.

— Il est d'un usage fréquent en Bourgogne, nous expliqua-t-elle, en souvenir de sainte Jeanne de Chantal. Je suis étonnée qu'au pays de saint François de Sales il ne soit pas donné plus souvent.

— Il est charmant, dis-je alors. Il est musical et léger comme ces sonneries d'Angélus, le soir à la campagne. J'aime ce prénom de Chantal.

J'avais parlé ainsi fort innocemment, sans me rendre compte que tout ce qui était d'elle me plaisait. Nous étions assis en un grand cercle, autour des paniers dont le contenu avait rassasié nos appétits. Sandrine s'était levée, mais elle ne tenait guère en place, il n'y avait là rien d'anormal. Le buste dressé, je m'appuyais sur une de mes mains posées à terre. Elle s'approcha de moi, dans sa marche, et de son talon m'écrasa les doigts. La douleur fut si vive que je faillis crier. Mais je supporte assez bien les épreuves physiques et, me dominant, je regardai mon bourreau, pensant qu'il allait s'excuser et me témoigner son regret et sa commisé-

ration. Je connaissais toutes les expressions du visage de Sandrine et dans ses yeux je lus distinctement cette cruauté amoureuse dont plus d'une fois déjà elle m'avait offert les signes : à la fontaine de la Fourche quand elle exigeait mes aveux ; rue Gay-Lussac, pendant que la pauvre petite fleuriste sonnait à ma porte et, plus récemment, aux Cou-driers quand elle était venue chercher mes caresses. Et d'ailleurs quel doute garder ? N'avait-elle pas appuyé pour alourdir son poids ? Je fus ébloui instantanément et cessai de sentir ma blessure. Ne venait-elle pas de me révéler un secret que j'ignorais encore ? J'aimais et ne le savais pas, et je l'apprenais par Sandrine. J'aimais, je pouvais encore aimer et c'était comme si, rompu de fatigue et altéré, j'eusse trempé mes lèvres dans une eau pure et glacée que je sentisse couler tout le long de mon corps. Cependant, une voix douce, que j'entendais comme en rêve, me demanda :

— Monsieur Rambert, qu'avez-vous ? Votre main saigne et...

Elle s'arrêta. J'interprétei la suite : *et vous êtes tout pâle*. Mlle Fougère avait dû me voir pâlir et s'imaginait que c'était la douleur, quand la joie d'amour m'exaltait. Je protestai que je n'avais rien. Sandrine, penchée, osa dire :

— Vous aurais-je marché sur les doigts ?

En hâte, pour ne pas créer d'incident, je m'étais mis debout en brisant une assiette :

— Elle était ébréchée. Je l'ai achevée. C'est elle qui m'a blessé. Mais ce n'est rien.

Quelqu'un avait suivi toute la scène et en avait

déterminé le sens exact, et c'était la mère de Mlle Chantal. Son regard qui me poursuivait me gênait. Qu'elle ne se doutât point de ma liaison avec Mme de Laury, c'était mon souhait le plus ardent. Mais pourquoi? Il devait m'importer peu qu'elle connût ma vie privée. Jamais elle n'en trahirait quoi que ce fût. Sa probité faisait partie d'elle-même. Pourquoi, alors, pourquoi? J'avais peur de trop bien deviner. Notre avenir, parfois, marche devant nous, comme un être vivant, et nous voudrions courir pour le rejoindre...



Courir pour le rejoindre! Et Chantal Fougère allait partir. Je l'appris le lendemain de la bouche de ma belle-sœur Valentine et m'en étonnai :

— Mais ces dames ne devaient-elles pas rester huit jours encore aux Coudriers, huit jours au moins? Ne se plaisaient-elles pas ici?

Elle ne parut pas étonnée de mon insistance, un peu attristée seulement, soit à cause du départ précipité de ses amies, soit pour une autre raison aisée à découvrir et moins aisée à formuler :

— Ce n'est pas cela, me répondit-elle. Mine Fougère est obligée de retourner au Grand-Bornand pour une coupe de sapins qu'un marchand de bois lui propose de pratiquer dans sa forêt à des conditions avantageuses.

— Ces marchés-là ne se font guère au cœur de l'été.

Elle sourit, un peu mélancoliquement. Devinait-elle mon secret à mon humeur? Savais-je exercer assez peu d'empire sur moi-même pour que tout le monde le surprît sur mon visage? Et je fus épouvanté de la marche foudroyante de mon nouvel amour que je ne pouvais plus me cacher à moi-même, à peine aux autres, et que Sandrine avait pressenti la première.

J'accompagnai avec toute ma famille, grands et petits, ces dames au port d'Yvoire où elles s'embarquaient.

— A l'ouverture de la chasse, leur dis-je, peut-être irai-je au Grand-Bornand. Il y a du coq de bruyère et des perdrix blanches.

— Laissez les oiseaux vivre, me conjura Chantal Fougère avec son clair sourire, et venez nous voir.

Mais je remarquai la froideur de sa mère qui ne renouvela pas l'invitation. Elle ajouta pourtant, après avoir hésité :

— Prévenez-nous de votre visite.

Certainement non, je ne la préviendrais pas : elle serait capable de s'absenter, emmenant sa fille. Je flairais en elle une ennemie. C'était une femme encore jeune qui, frappée en plein bonheur, apla-nissait la route où son unique enfant devait marcher. Et je lui faisais grief de veiller sur elle !

Au retour, je pris familièrement le bras de Valentine dont les garçons et les filles s'éparpillaient sur le chemin :

— Il me semble que Mme Fougère n'a pas de sympathie pour moi.

Bien que j'eusse à dessein mis de l'enjouement

dans cette constatation, ma belle-sœur, dont l'expression de visage était habituellement sérieuse autant que douce, ne se dérida pas, comme s'il s'agissait de quelque chose de grave en effet, et sa réponse fut moins directe que je ne m'y attendais. mais elle était incapable de chercher un biais :

— Cette Chantal est la grâce même. Elle croît chaque année, depuis que je la connais, en intelligence et en charité. Sa mère la garde avec soin. L'en blâmeriez-vous?

Pourquoi me traçait-elle ce portrait? Pourquoi, sinon parce qu'elle savait où je voulais en venir? Mais je ne pensais pas que ce fût déjà le moment de me livrer, et cependant je ne pouvais plus me dérober :

— Oui, dis-je, Mme Fougère ne me la confierait pas.

Valentine s'arrêta et me regarda bien en face. Un peu tremblante, puis la voix raffermie, elle n'éluda pas ma question.

— Elle vous la confiera peut-être un jour. Quand vous l'aurez méritée. Quand vous serez sûr de vous. Cette enfant vaut bien qu'on la gagne. Jean, mon cher Jean, pensez à votre mère, pensez à nous...

Et, surprise elle-même de ce qu'elle avait osé, elle rougit. Nous recommençâmes de marcher ensemble, en nous taisant, puis je rompis le silence :

— Valentine, vous êtes une bonne sœur pour moi.

Nous n'eûmes pas d'autre explication. Tout n'avait-il pas été dit?



Cette conversation n'aurait-elle pas dû suffire à me détourner d'aller chasser dans la vallée des Bornes? Avais-je désormais le droit de rechercher Mlle Chantal Fougère avant de m'être libéré de tous liens? Et les liens où j'étais engagé, comment les romprais-je? A la façon des faibles et des indécis, je vivais au jour le jour, attendant que les circonstances fussent favorables et acceptant les rendez-vous de Sandrine quand je ne les sollicitais pas.

Que le mariage pût un jour me tenter, jamais nous n'avions soulevé cette hypothèse, ma maîtresse et moi. Elle n'envisageait pas la possibilité d'une séparation et ne se demandait pas si une vie d'homme, quand la carrière, le travail et le succès l'élargissent, n'a pas besoin de rencontrer le calme, la sécurité et la paix de la maison. Elle croyait me suffire toujours avec ses caresses, sa beauté et l'ardeur jamais assouvie, toujours renouvelée de sa passion. Un jour, — c'était à Genève, peu après sa venue aux Coudriers, quand elle m'eut reconquis sur l'amertume et le dégoût, — elle devait repartir pour Paris et nous échangeions des adieux plus tristes qu'à l'habitude à cause de cette distance prochaine entre nous.

— Si tu restais? lui proposai-je.

— Je ne puis même pas gagner un jour, tu le sais. On m'attend.

— Ce n'est pas un jour que je te demande.

— Quoi donc, alors ?

— C'est toujours.

Elle parut fort interloquée, m'embrassa pour me récompenser de cette gentille et inoffensive fantaisie, et se mit à rire :

— Quel scandale ! L'enlèvement de la comtesse de Laury par M. Jean Rambert !

Et je mesurai toute l'importance qu'elle attachait à sa situation mondaine. Ma question lui revint-elle à l'esprit ? Un peu plus tard, sans préparation elle se mit à me parler sur un ton de persiflage dédaigneux de cette comtesse d'Agoult qui, jadis, avait tout quitté pour s'enfuir avec un musicien.

— Encore, ajouta-t-elle sans prendre garde à la comparaison qu'elle m'imposait, M. Listz était-il célèbre. Mais il l'abandonna bientôt avec une troupe d'enfants. Elle revint piteusement à Paris et n'y fut pas reçue. Mme de Girardin, par pitié, lui ouvrit enfin ses portes. Elle-même, qui avait été une femme si brillante, eut toutes les peines du monde à attirer chez elles quelques révolutionnaires, M. Carnot, M. Grévy, de petits chefs d'orchestre comme M. Padeloup, et ces hommes de lettres qui sont à l'affût des invitations, le tout recruté par ses deux gendres, M. Hans de Bulow et M. Émile Ollivier. Elle appelait ces assemblées politiques et littéraires son salon. Je n'y allais pas, tu comprends. Mais j'ai rencontré la vieille dame rue de Vaugirard, chez Mme de Charnacé, la fille qu'elle avait eue légitimement du comte d'Agoult avant son esclandre. C'était une grande ruine lamentable et déclamatoire.

Je n'étais même pas célèbre comme le musicien de Mme d'Agoult et j'osais demander à la comtesse de Laury de quitter pour moi, non pas un mari qu'elle n'aimait point, ni des enfants qu'elle n'avait pas, mais un titre et un rang dans la société ! Et moi-même, aurais-je soutenu jusqu'au bout ma proposition ? Aimais-je assez ma maîtresse pour que notre vie commune me tînt quotidiennement lieu de tout, de famille, de carrière, d'influence, d'avenir politique ? Il est des paroles qui tentent les amants parce qu'elles leur paraissent correspondre à l'infini désir dont ils sont tourmentés, et qu'ils ne devraient jamais prononcer parce qu'elles projettent une lumière trop crue sur la qualité de leur amour.

Mais cette scène, en me revenant à la mémoire, cessait de me paraître déplaisante depuis que mes pensées accompagnaient de loin Mlle Chantal Fougère.

*
* *

Ma conversation avec ma belle-sœur m'avait inspiré la résolution de renvoyer à plus tard ma visite au Grand-Bornand. A plus tard ? quand je serais libre, mais pourquoi ne me hâtais-je pas de reprendre ma liberté ? Chaque fois que j'abordais Sandrine, décidé à lui parler de rupture, je reculais devant ses caresses. Elle-même ne faisait jamais allusion à mon secret surpris. Nous nous jetions dans nos sombres plaisirs comme dans un abîme, avec la sensation, clandestinement partagée, que c'était pour la dernière fois. Mais les circonstances viennent

souvent compliquer notre vie en favorisant malgré nous nos projets ou nos espoirs inavoués. Un de mes anciens camarades du collège, Claude Mermet, médecin à Annecy, avec qui j'étais demeuré en relations, m'invita précisément à chasser le coq de bruyère dans les rochers de Jalouvre et d'Aufer-rand qui dominent la vallée des Bornes. Comment aurais-je écarté cette occasion inattendue ? J'avais pu renoncer à ma propre initiative, je m'inclinai devant le hasard. Et c'est ainsi qu'un après-midi, au retour de la chasse, je cherchai dans les sapins le chalet de ces dames. La femme de chambre venait de me répondre qu'elles étaient sorties, quand je vis sur la pente Mlle Chantal les mains pleines de ces fleurs des champs que l'automne, à la montagne, ne décourage pas de fleurir. Son visage, que ses cheveux blonds nimbaient d'un halo clair, était rose de la marche ou de timidité quand elle m'aperçut.

— Quelle bonne surprise ! me dit-elle. Nous ne vous attendions plus. Ma mère est à l'église, mais elle ne tardera pas à rentrer.

Elle me fit les honneurs de sa maison avec une gentillesse qui acheva de m'émouvoir ; en la revoyant, j'avais eu l'intuition invincible que mon bonheur était là. Rien que pour trouver des banalités à lui dire, je me sentais tout décontenancé. Je réussis à lui tourner un compliment sur son bouquet. Elle le considéra avec un peu de pitié et me confia :

— J'ai peut-être eu tort de les cueillir. Elles ne dureront pas. Les fleurs des champs, une fois

cueillies, meurent très vite. Il faudrait ramasser, n'est-ce pas? *d'autres plus belles fleurs qui ne meurent jamais.*

En me citant ce vers de Ronsard elle rougit à nouveau, confuse elle-même, plus que de raison, de montrer son érudition ou son innocente coquetterie, car elle savait peut-être mon goût ancien pour les poètes.

D'autres plus belles fleurs qui ne meurent jamais. Cela ne signifiait-il pas, sous une transparente allégorie, le vœu d'un amour éternel? Mais pourquoi sous les mots chercher un sens caché, quand eux-mêmes ont tant de charme, déjà simplement prononcés? Notre dialogue continua sans apprêt et tout ordinaire, mais je m'obstinais à le suivre sous les paroles, à la voix, au ton, aux hésitations mêmes, aux expressions de visage. Quand je pris congé d'elle, sur le pas de la porte, je crus voir dans ses yeux d'or, où le jour décroissait, où l'ombre montait, un effroi tout pareil à celui que j'avais surpris à la chasse, le temps d'un éclair, dans le regard d'un lièvre ou d'un chevreuil à l'orée d'un bois. Elle me tendit la main et je la gardai un instant, pas assez pour que ce fût un aveu, assez peut-être pour l'inquiéter. Elle ne se pressa pas de la retirer, pas assez pour me donner une réponse, assez peut-être pour me la laisser espérer. Et dans un serrement de mains je découvris, avec stupeur, avec délices, une volupté plus grande que celle que je puisais dans les plus ardentes caresses.

A la sortie du village, voici que je croisai Mme Fougère. Elle ne parut pas satisfaite de notre

rencontre, bien qu'elle s'informât avec sollicitude, après mes compliments, de la santé de ma famille. Je voyais bien qu'elle ne souhaitait pas ma venue, mais ne devais-je pas tenter sans retard de vaincre son antipathie?

— Vous avez-vu ma fille? finit-elle par me demander.

Je lui racontai ma conversation avec Mlle Chantal qui m'avait offert des rafraîchissements. Elle parut m'écouter, quand, en réalité, elle mûrissait une résolution dont elle me fit part après quelques scrupules :

— Écoutez, monsieur Rambert, ne venez plus nous voir. Cela sera mieux ainsi.

Une telle injonction, un tel ordre brisait mon rêve en pleine éclosion, mais ne signifiait-il pas que je n'étais déjà plus un indifférent pour la jeune fille, puisqu'on m'invitait à ne pas la troubler? En sorte que je fus à la fois bouleversé et ravi. Déjà Mme Fougère me disait adieu quand, la voix angoissée, je la rappelai :

— Madame, un mot encore. Je respecterai votre désir. Mais si je vais un jour vous revoir, après ce que vous m'avez dit, comprendrez-vous ce que cela signifiera?

Elle s'était arrêtée et réfléchissait :

— Il faut beaucoup de temps, déclara-t-elle enfin.

— Six mois, madame, estimez-vous que c'est assez?

— Je préférerais un an.

— Un an, c'est bien long. Un an, c'est une

éternité. J'attendrai pourtant. J'essaierai d'attendre.

Elle parut se ressaisir :

— Non, non, mieux vaut ne pas revenir.

— Ah ! madame, n'avez-vous pas confiance en moi ? Votre mari qui a été tué à Sedan aurait eu pitié du blessé de Béthoncourt.

Moi qui n'avais jamais fait allusion à mon service dans la guerre, je trouvais d'instinct l'argument le plus puissant pour l'attendrir.

— C'est bien, murmura-t-elle. Mais songez à cette enfant. J'ai peur.

Je m'inclinai et lui baisai la main. C'était un engagement. Combien la noble femme avait raison d'avoir peur !...

*
* *

C'était un engagement, et j'entrai presque immédiatement dans cette série de lâchetés qui me devait conduire au crime, ou tout au moins à la complicité du crime. Au lieu de précipiter une rupture devenue inévitable, et que j'avais promise, je louvoyais, j'atermoyais. Sandrine n'allait-elle pas repartir pour Paris ? La distance me viendrait en aide, je cesserais de la voir. Ne devais-je pas la ménager après une liaison si prolongée ? La ménager ? comme s'il y avait des ménagements dans la douleur qui risque de briser une vie ! Mon silence la renseignerait. Mais accepterait-elle de comprendre sans la parole qui dénoue en frappant au cœur ? Elle avait su, par quel moyen de police amoureuse ? que j'avais

chassé dans la vallée des Bornes et m'en avait parlé sans une allusion à Mlle Fougère. Nous nous étions interdit ce sujet d'un accord tacite. Déjà nous étions séparés par un secret. Je la laissai partir sans un mot qui torture, mais sans un mot qui rassure. Elle put croire, je m'en rends compte, qu'un rêve sans réalité avait passé entre nous.

Hier, dom Louis-Joseph de Vaulchier, le prier du Reposoir, est resté longtemps dans ma cellule. Je l'inquiète et il voudrait me sortir de moi-même. Il guette une âme, comme j'étais à l'affût du gibier les matins de chasse, mais la mienne lui échappe encore. L'instant va venir où, face à face avec ma faute par la suite de ce récit qui n'a négligé aucune circonstance à ma charge ou à ma décharge, il faudra bien que je me juge. Il m'a demandé si l'isolement où je vivais depuis tant de jours et même de semaines ne m'était pas trop lourd et nous avons parlé de la solitude :

— Vous la supportez bien toute l'année. lui ai-je objecté.

— C'est ce qui vous trompe, m'a-t-il répondu. Nous sommes seuls à ne pas connaître la solitude.

Et comme je m'étonnais, il reprit :

— La solitude n'est pas dans la clôture, elle est dans l'homme. Elle est dans la société, elle est partout, sauf dans la cellule du moine. Et plus l'homme désire, plus il est seul tant qu'il n'a pas trouvé Dieu. Les plus grands artistes, les plus grands penseurs ont pu être des solitaires : un Léonard de Vinci, un Shakspeare, un Pascal, un Beethoven. Leurs plus

belles œuvres crient la détresse de leur solitude. L'homme croit en sortir par l'amour, quand l'amour en est presque toujours la révélation. Tandis que les saints, nos exemples, ont cessé d'éprouver le sentiment d'être seuls.

Il m'a laissé, et j'ai médité ses paroles. Oui, nous croyons sortir de la solitude par l'amour, et c'est lui qui nous la révèle dans toute son horreur. J'ai pressé tant de fois le beau corps de Sandrine dans une folie de nous fondre l'un dans l'autre, mais qu'est cette fusion momentanée sans l'union totale du cœur et de l'esprit? Nous ne fûmes jamais accordés au point de n'être qu'une pensée et qu'un sentiment. La séparation même de nos vies nous jetait, dans nos rapides entrevues, l'un contre l'autre comme des combattants. Nous n'avions pas ou ne prenions pas les repos nécessaires à cette paix où l'être entier se détend, où l'on s'écoute vivre, non plus au dehors, non plus physiquement et matériellement, mais à l'intérieur et dans une sorte de lente pénétration intime.

J'aimais, je me souviens, lui citer le premier quatrain d'un sonnet de mon plus cher poète :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur les étagères
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux...

Je les lui citais pour leur musique et pour leurs images, — pour ces fleurs rares dont elle se plaisait à s'entourer, pour le lit parfumé, et pour cette pensée de la mort où l'on croit sombrer dans les caresses.

Elle me demandait la suite et j'ai toujours refusé de la lui donner :

Usant à l'envi leur chaleur dernière,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux
Qui réfléchiront leur double lumière
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux...

Si je refusais de lui réciter ces vers, c'est que j'y découvrerais ce qui manquait à notre amour : ces miroirs jumeaux, ce miroir unique où les cœurs et les esprits se confondent. Alors seulement, l'ange de la résurrection peut venir, dans l'ombre éternelle, ranimer

Les miroirs ternis et les flammes mortes.

*
* *

Tandis que les yeux de Chantal Fougère me promettaient, comme une annonciation, cette paix divine où, dans la douceur de la vie commune au même foyer, le mari et la femme apprennent à se connaître et par un échange de tendresse parviennent à penser ensemble ou — mieux encore — à se fournir l'un à l'autre les pensées complémentaires... Les événements politiques venaient m'offrir l'occasion de heurter mes convictions contre la fidélité de Sandrine au régime impérial. Je n'étais pas retourné à Paris depuis son départ de Savoie. Elle m'écrivait des lettres ardentes et suppliantes auxquelles je répondais avec froideur, et non plus comme aupa-

ravant sur un ton lyrique de strophes alternées. Mais voici qu'une fois encore le hasard me contraignit à me retrouver en sa présence. L'Assemblée nationale avait été dissoute à la fin de l'année après avoir voté la Constitution, et le maréchal de Mac-Mahon avait convoqué le collège électoral pour le mois de février. Ces élections revêtaient une importance capitale : d'elles en effet devait découler toute l'orientation, tout l'avenir du pays. Renverraient-elles à la Chambre une majorité conservatrice qui, si elle renonçait à ramener la royauté, assurerait du moins l'existence d'une république modérée et respectueuse de l'autorité et des traditions, ou passeraient-elles le pouvoir au parti radical qui préparait la campagne avec une audace bien capable de surprendre le succès ? Il était question de ma candidature que la jeunesse réclamait à cor et à cri malgré mon âge. La popularité, depuis la guerre et depuis l'une ou l'autre plaidoirie retentissante aux assises ou dans les procès de presse, m'était venue dans ma province natale sans que je l'eusse cherchée le moins du monde. Le drame de ma vie privée me poussait à me dérober aux exigences de mon parti, et d'autre part je n'ignorais pas ces tentations de l'ambition qui, satisfaite, ouvre des perspectives démesurées quand on pressent en soi des forces prêtes à s'épanouir. Le projet de mariage que je caressais en secret, sans que je fusse autorisé à le croire réalisable, s'harmonisait avec mon désir de jouer un rôle public et de porter la main sur l'avenir qui s'offrait. Mais ne fallait-il pas dégager le chemin ? Et je songeais avec une pitié infinie à cette Sandrine que

j'avais tant aimée et que je n'aimais plus sans être assuré de lui pouvoir résister, tant nos chairs liées s'appelaient encore, tant elle était mêlée à mon passé d'amour le plus lointain.

Nous nous revîmes donc, non pas à Paris, mais à Versailles où elle prit un jour de liberté en l'absence de son mari. M. de Laury, lancé dans les entreprises financières avec la fortune de sa femme, voyageait assez fréquemment en Angleterre ou en Espagne. Elle savait que je préférerais ces rendez-vous où je pouvais la croire dépaycée et toute à moi. Je ne les souhaitais déjà plus. Ou plutôt je ne les souhaitais plus loin d'elle. Mais en la revoyant je ne fus pas aussi maître de moi que je l'eusse pensé. Selon l'expression populaire, ne l'avais-je pas dans le sang? Pourtant nos plaisirs mêmes ne nous sortirent pas de la mélancolie où nous étions enlisés. Elle soupçonnait, elle flairait, elle connaissait la vérité dont nous reculions tous deux la révélation par un dernier et commun accord. J'attendis le dernier moment, une promenade que nous fîmes, avant de nous séparer, dans le parc dépouillé et désolé où les statues de pierre apparaissent entre les branches noires, où les feuilles mortes crissaient sous nos pas.

— Écoute, Sandrine, lui dis-je enfin, et je la vis instantanément s'arrêter et pâlir comme si elle devenait sa condamnation, je t'ai aimée douze ans. Depuis la lettre.

Elle essaya de se défendre :

— Qu'est-ce que douze ans quand ils sont passés?

— Mais c'est toute notre jeunesse.

A son habitude, comme une Diane dans les bois,

elle s'élança contre le danger qu'elle ne pouvait plus éviter en paraissant l'ignorer :

— Tu m'as aimée : donc tu ne m'aimes plus. Tu veux épouser Chantal Fougère.

Elle avait mis notre secret à nu et s'était dressée, violente, menaçante même. Puis brusquement cet orage se fondit en gouttes d'eau. Elle s'assit sur un banc qui était proche et se cacha la tête dans les mains. J'eusse préféré ses menaces à ses larmes. Une femme si longtemps aimée nous peut encore retenir par la pitié. Je l'appelai avec douceur. Elle releva enfin son visage humilié et, perdant toute fierté, me proposa ce que je ne pouvais plus accepter :

— Ne me quitte pas. Ne me quitte plus. Pour toi j'abandonnerai tout. Je ne tiens plus à rien excepté à toi. Nous partirons ensemble, où tu voudras, nous voyagerons, nous nous cacherons. Je vois bien que tu ne peux plus vivre seul. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Pardonne-moi, Jean, pardonne-moi.

Elle m'offrait ce que je lui avais demandé un ou deux ans auparavant et me préférait enfin, trop tard, à son rang social, à son titre, au monde, à tout ce qui représentait pour elle le luxe ou la considération nécessaires à la vie. Je ne pus que balbutier :

— Sandrine, pauvre Sandrine...

Mais elle n'acceptait pas la fin. Comme une bête forcée et qui fait face, elle se releva si vite qu'elle fut contre moi quand j'étais encore penché sur son effondrement :

— Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux pas. Tu ne l'épouseras pas. Une autre peut-être, une autre que

tu n'aimeras pas, mais pas celle-là. Pas celle-là. Je la tuerais. Je te tuerais...

— Tais-toi, Sandrine : on vient.

Je vis le moment où nous n'éviterions pas le scandale. Par un reste de cet empire sur soi que développe la vie de société, elle se domina et, se dominant, parut accepter mieux la possibilité d'une rupture :

— Donne-moi un an encore, m'implora-t-elle. Dans un an je serai une vieille femme, je disparaîtrai de ta vie. Un an, qu'est-ce qu'un an pour toi qui n'en as pas trente?

Un an, c'était le délai que m'avait fixé Mme Fougère et dont le quart déjà était écoulé. Alors commença entre nous une sorte de marchandage où tous deux nous perdions notre dignité, où notre bel amour s'en allait en morceaux comme une étoffe qu'on déchire. Elle m'arracha une promesse de six mois qu'elle jura solennellement de tenir. Dans six mois je serais libre de tous liens et n'entendrais plus parler d'elle, et même elle abrégérait la durée de ses villégiatures en Savoie et s'y confinerait dans son château sans chercher d'inutiles rencontres. Ce marché parut la rasséréner et nous nous quittâmes presque sans tristesse.

*
* *

Par une singulière aberration, nous trouvâmes dans la perspective d'un dénouement prochain un regain, non de tendresse, mais d'attrait physique. Il n'était plus question de la rupture entre nous, mais

nous y marchions à travers le plaisir. Les élections législatives de février me prirent dans ce renouveau de passion finissante. Certes, mon pays de Savoie glissait tout entier du côté du radicalisme ; peut-être, néanmoins, n'ai-je pas été tout à fait, malgré des efforts auxquels on voulut bien rendre hommage, le candidat sur qui la jeunesse comptait passionnément, et dont la foi est si éclatante qu'elle soulève les auditoires et impose le vote. J'étais entaillé à l'intérieur, comme ces arbres dont on n'aperçoit pas au dehors la roulure. La période électorale même facilitait mes déplacements et Sandrine s'y prêtait avec une docilité merveilleuse. Elle évitait avec un soin scrupuleux de contrecarrer mes opinions et, comme un disciple fervent, s'y pliait pour les adopter.

Cependant je comptais les jours qui me séparaient de ma libération et j'organisais l'avenir. Mieux valait me séparer définitivement de Sandrine dont je redouterais toujours le pouvoir, et pour y parvenir je n'envisageais rien moins qu'un changement de domicile. Après l'échec de ma candidature, il me serait moins dur peut-être de quitter les bords du lac Léman. Je m'étais mis en relations avec des hommes d'affaires de Dijon où l'on me promettait une réussite rapide au barreau. Je comptais donner cette bonne nouvelle à Mme Fougère en lui demandant la main de sa fille. Et sans voir l'abîme, devançant les temps, je vins lui rendre visite.

Je revois ce jour du dernier mois de mai, la ville toute enveloppée d'une lumière blonde, plus timide et plus vaporeuse que celle d'été, l'appartement du

vieil hôtel dans le quartier de Saint-Bénigne, lent à s'ouvrir, et puis cet accueil meilleur que je ne m'y attendais :

— Me voici, madame, avant l'heure. Ne refusez pas de m'entendre.

Elle sourit avec tout ce qui lui restait de jeunesse malgré son deuil de veuve :

— Jurez-moi que vous êtes libre.

Je le lui jurai. En avais-je le droit? Une promesse de rupture n'est pas une rupture. Cette rupture était dans mon esprit, dans mon cœur, dans ma volonté. Elle n'était pas dans mes sens encore.

Insensé qui croit mener à son gré la volupté dont il est depuis tant d'années l'esclave !

Mme Fougère parut soulagée de mon serment. J'eus l'impression que, loin de la surprendre, j'étais attendu. Elle ne devait pas me le laisser ignorer plus longtemps :

— J'allais écrire à mon amie Valentine, me dit-elle avec cette franchise de la femme qui, demeurée seule dans la vie, s'est accoutumée à prendre, comme un homme, ses décisions et à marcher droit au but. J'ai su par mon notaire que vous cherchiez à vous installer à Dijon et j'y ai vu un heureux présage. Est-ce pour... est-ce pour elle que vous viendriez ici?

— Pour qui serait-ce, madame, sinon pour elle, et aussi pour vous? N'est-elle pas votre unique enfant?

Je trouvais, comme un amoureux, ce qui pouvait m'assurer sa complicité. J'étais de bonne foi. Ne croit-on pas toujours être de bonne foi quand on aime? Il y avait, dans une pièce voisine, quelqu'un

à qui je dédiais mes paroles, qui les inspirait, et pour qui je ne craignis pas d'ajouter :

— Cet éloignement n'a-t-il pas de quoi vous rassurer, madame?

C'était l'immolation de ma maîtresse sur l'autel de mon nouvel amour. Le passé était abandonné, et pour mieux l'abolir je quitterais le pays et les lieux où je l'avais connue. Quel témoignage plus parfait donnerais-je de ma volonté de résurrection? Mme Fougère en fut touchée, sans faire une allusion plus directe au lien qu'elle avait redouté.

— C'est bien, approuva-t-elle. C'est très bien. J'avais si peur.

Tranquillisée, elle sourit à l'aveu d'une crainte que j'aurais dû partager.

— Il y a des jeunes filles, monsieur, reprit-elle avec émotion, qui sont armées devant les misères morales de la vie. Ces misères, je ne les veux pas juger. Elles sont inhérentes à la nature humaine. Peu d'hommes les ont évitées et beaucoup y retombent. Ma grande Chantal n'est pas de ces jeunes filles-là. Tout en elle est pureté, limpidité, droiture. Elle n'a jamais dit un mensonge, même innocemment. Elle n' imagine pas le mal. J'ai essayé de la préparer mieux à une réalité qui peut la décevoir. Elle ne m'écoute pas. Elle vit au-dessus de nous, comme son père a vécu dans la charge héroïque de Sedan. Mais il allait à la mort. Elle va vers la vie. Je vous en supplie, monsieur, enveloppez-lui cette vie de noblesse et de probité. Si vous ne croyez pas le pouvoir, partez et ne nous revoyez plus. Si vous restez, dites-moi que je puis vous la confier.

Mais ce portrait même, qui achevait en grâce idéale ce que ma tendresse imaginait depuis un an bientôt, ne pouvait que m'attirer davantage. Puisque je renonçais à mon passé, et jusqu'à son décor, pour mener plus tard, et dès l'automne, à Dijon, une existence nouvelle, n'avais-je pas le droit de promettre? Je promis, et crus entendre le sanglot de Sandrine qui finissait en rire strident : je ne suis pas l'homme qu'impressionnent les pressentiments ou les visions et je chassai l'importun rappel. Humblement, comme une prière, je demandai :

— Ne pourrais-je pas voir Mlle Chantal?

Mme Fougère n'avait plus d'objection. C'était elle, maintenant, qui allait m'apprendre le plus délicat, le plus tendre secret.

— Je vais la chercher. Ne lui parlez pas encore. Je lui parlerai, moi, plus tard. Demain.

— Ah ! madame, saurai-je lui plaire? Ne va-t-elle pas m'écarter, me repousser? Il me semble que je plaiderais ma cause avec tant de chaleur qu'elle m'écouterait. Ne m'y autoriserez-vous pas?

Elle m'arrêta pour me dire, avec une amitié qui n'était pas sans mélancolie, la mélancolie d'une mère qui entrevoit le détachement :

— Elle m'a été demandée en mariage plusieurs fois cet hiver. A peine a-t-elle écouté ces propositions... Trop de symptômes me permettent de penser que vous ne lui serez pas indifférent. Depuis votre visite à notre chalet de Savoie. Cependant ne lui parlez pas ce soir.

Elle m'implorait presque, me réclamant un jour de répit, un jour où elle régnerait seule encore dans

le cœur de sa fille. Et Chantal vint. Je ne trouve pas de mots pour la peindre dans cet élanement léger d'un être qui semble à peine toucher terre et dont les yeux contiennent tout un ciel, ni pour analyser le sentiment inépruvé qui, loin de me troubler, versait en moi une paix inconnue et rafraîchissante. J'observai strictement les traités. Ni au cours de ma visite que je prolongeai, ni le soir où je fus prié à dîner, je ne déclarai la cause de ma venue à Dijon. Mais c'était comme si nous habitions des corps de cristal où toutes les pensées transparaissent. Elle lisait en moi, je lisais en elle. Quels êtres différents peut contenir notre être, pour que Chantal pût lire en moi sans rien y découvrir qui la blessât dans son innocence, parce qu'il n'y avait rien en effet ! Tout, en moi, était lumière, harmonie, noblesse. Sa présence opérait ce miracle. Le soir, quand je me retirai, j'avais l'impression, au lieu du pavé, de sentir des fleurs sous mes pieds. Je n'avais ni prononcé ni entendu un mot d'amour, et l'amour était en moi, non plus l'amour violent, brutal et sensuel qui avait enchaîné mes jours à Sandrine si longtemps, mais cet amour presque immatériel qui se pose comme un rayon sur notre univers et le fait resplendir.

Le lendemain nos promesses furent échangées. Elle détourna la tête quand je murmurai en présence de sa mère :

— Mademoiselle Chantal, j'ai quelque chose à vous demander.

Elle détourna la tête et plia sa taille flexible comme si elle ne supportait pas le poids trop lourd de sa tendresse. Moi-même, je demeurai interdit. Nous

ne pûmes, d'un moment, parler. Elle, encore, avait à son usage des mots qui, pour être connus, reprendraient toute leur nouveauté en sortant de ses lèvres ; mais moi, j'apercevais tout à coup la difficulté d'employer des phrases dont je m'étais déjà servi et qui m'apparaissaient maintenant toutes décolorées ou souillées. Sa mère vint à notre secours :

— Ma petite, il ne faut pas avoir peur du bonheur.

Elle se jeta dans les bras maternels, y cherchant un refuge contre la joie comme elle s'y fût réfugiée dans la douleur. Cette étreinte et ces larmes, ce fut son aveu.

— Il y avait donc longtemps? lui dit encore sa mère.

— Toujours.

Toujours : ainsi, du premier jet, s'exprima son amour. Il n'avait pas eu de commencement, il n'aurait pas de fin. Nous autres hommes, nous croyons savoir aimer parce que nous l'avons dit à beaucoup de femmes, et une petite fille nous l'apprend.

Je partis de Dijon le cœur en fête.

*
* *

Je me demande aujourd'hui si, dans ces pures émotions de mes fiançailles, je n'ai pas introduit quelque dilettantisme, si je ne jouais pas avec elles, ainsi que j'avais joué avec la volupté, et si je n'y découvrais pas une forme renouvelée de cette volupté dont j'étais la proie. Ce serait, à cette heure même où j'agonise de remords, la pire accusation

et, me l'adressant à moi-même, j'en suis révolté. Ah ! que du moins je garde, fût-ce dans la mort, la douceur de ces quelques jours où par le miracle d'une adorable enfant je fus lavé de ma fange et soulevé de ma boue !

Comment vais-je me résoudre à achever cette confession qui jusqu'à présent n'a été que lenteur et complaisance ? L'abîme est là, où mes pas me conduisent. J'ai beau ralentir la marche : il est au bout du chemin...

J'écrivais tous les jours à Chantal et ne répondais plus aux lettres de Sandrine. J'aurais dû, la connaissant, prendre garde au ressentiment de celle-ci, à son exaspération. Sentant que je lui échappais, elle me rappela crûment notre marché. Je lui appartenais jusqu'aux derniers jours de ce mois de juin qui n'en était pas à la moitié et, puisque je refusais de la rejoindre à Paris, elle avança brusquement sa villégiature d'été pour s'installer au château de Laury. Cependant, après un séjour aux Coudriers, Mme Fougère et sa fille qui, elles aussi, avaient avancé leur venue en Savoie, regagnèrent leur chalet de la vallée des Bornes et je les accompagnai. Un peu plus, notre cortège croisait la voiture de ma maîtresse.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Sandrine osa me poursuivre jusque chez moi. Tante Dine qui veillait l'éconduisit avec cet air de bonhomie narquoise qui n'est dupe d'aucun stratagème. Le vingt-neuf juin au matin, elle me dépêcha un messenger avec ce billet dont j'ai mâché et remâché chaque mot : *Une dernière fois, mon amour, sois à moi.*

Après, je disparaîtrai. Je t'appelle, je te désire, je te veux, je t'aime. Viens cette nuit, comme autrefois. Ma porte sera ouverte. SANDRINE.

Elle ne se plaignait plus, elle ne se lamentait plus, et d'ailleurs elle avait toujours détesté les lamentations et les plaintes. Elle ne se révoltait pas, elle ne menaçait plus. De tout son corps, elle me suppliait. Cependant je renvoyai son messenger sans réponse.

J'errai tout le jour dans les bois, sur la grève du lac, bien décidé à ne pas me rendre à son appel, mais déjà obsédé par cet appel. A mesure que le soir venait et avec le soir toutes les ombres, un trouble que je connaissais trop bien m'envahissait, suivi d'une torpeur où s'amollissait ma volonté comme un voyageur fatigué s'endort dans une pièce trop chaude. J'avais pu vivre deux mois et davantage dans une sorte de rêve au-dessus de la terre. Le réveil était pareil à un cauchemar. Toutes mes années d'esclavage sensuel m'encerclaient comme des reptiles, m'enlaçaient les bras, la poitrine, les jambes, s'emparaient de moi jusqu'à me prendre le souffle.

A l'heure du dîner, je refusai de manger sous le prétexte d'une migraine et me retirai de bonne heure dans ma chambre. J'adressai des prières étranges à ma protectrice, cette claire Chantal qui, dans sa montagne, près des étoiles, ne pouvait se douter du sombre drame de chair où je me débatais. Mais la solitude même favorisait les énervants souvenirs.

Quand toute la maison fut endormie, je fran-

chis la porte et pris le chemin du château de Laury.

Ce chemin que j'avais parcouru tant de fois était d'une obscurité favorable et complice. Complices aussi les bois qu'il traversait. Les rossignols qui nichent tard chez nous s'y répondaient à pleine voix. J'entendais leur note répétée qui se renforçait jusqu'à remplir tout l'espace : ardente, poignante, douloureuse, elle se confondait avec mon désir. Dans les fourrés que je longeais sous les arbres, je perçus l'appel doux, langoureux et tendre infiniment du lièvre qui cherche sa hase et, venant de très loin, le cri étouffé de celle-ci. A travers la distance ils tendaient mystérieusement à se rejoindre. Je sentais ainsi, dans l'ombre, autour de moi, rôder la volupté des bêtes en folie dans la nuit de ce printemps tardif et, comme elles, je m'abandonnais à mon instinct, quand la volupté de l'homme, plus compliquée et plus savante, peut conduire, j'allais le savoir, jusqu'à la pire cruauté.

J'écrasai les fleurs des parterres dans le parc et j'arrivai devant le château dont une seule fenêtre laissait passer une raie de lumière. Sandrine m'attendait. J'eus un dernier sursaut de résistance qui s'acheva dans une sorte de sanglot. La porte, selon notre ancienne convention, était ouverte. Je m'engouffrai à l'intérieur, comme un criminel et c'était bien un crime, cette fois, que j'allais commettre.

Malgré la précaution de ma marche, elle fut avertie de ma venue et parut au sommet de la rampe, une petite lampe à la main pour m'éclairer.

Cette lampe, le savait-elle, me la livrait toute sous ses voiles transparents qui glissaient le long d'une de ses épaules tombantes dont j'adorais la courbe polie et la chair lisse.

— Toi, me dit-elle à voix basse : enfin ! Je savais que tu viendrais.

Elle se collait contre moi et m'entraînait. Dans sa chambre, je n'étais déjà plus que sa chose. Et ce fut elle qui, enlacée et m'enlaçant, me repoussa tout à coup :

— Attends.

— Je ne veux plus attendre.

— Tu ne sais pas. Il faut que tu saches.

— Demain.

— Non, avant. C'est notre véritable nuit de noces. Je ne l'écoutais pas, je mordais son épaule.

— J'ai tout dit à mon mari. Il accepte. A cause de ma fortune. Et toi, tu n'es plus fiancé.

— Moi ?

Que disait-elle à voix basse ? Des absurdités. Des indécrottes. Je n'en tins pas compte.

— Oui, reprit-elle, elle a reçu ta lettre ce soir ou la recevra demain.

— Ma lettre ?

— Oui. Elle reconnaîtra ton écriture, et ce sera fini. Tu es à moi. Pour toujours.

Toujours ! n'avais-je pas déjà entendu ces syllabes ? Où et de quelles lèvres ? l'avais-je donc oublié ?

Et ce fut elle qui s'abattit dans un ouragan de caresses où nous roulâmes ensemble, mais à travers lequel, comme on entend dans le bruit de la tempête

la sirène du bateau qui sombre, j'avais la sensation distincte qu'une victime râlait au loin, étouffée par nous et que nous étions deux assassins liés par le sang.

Au sortir de l'abîme, il ne me restait plus que cette sensation. A peine osai-je regarder Sandrine au visage. Elle n'était pas triomphante, mais farouche et résolue. Un affreux silence nous sépara. Quand j'eus compris qu'elle-même refusait de le rompre, je l'interrogeai :

— Qu'as-tu dit tout à l'heure?

— La vérité, et tu le sais bien.

Elle m'imposait la complicité. J'ai beau chercher dans ma détresse des excuses, des atténuations. Oui, j'avais pressenti la vérité dans toute son horreur ; pour ne pas écarter la jouissance j'avais écarté le pressentiment, et je fus de mauvaise foi quand je voulus nier la connaissance que j'en avais :

— Je ne comprends pas.

Elle essaya de m'enlacer à nouveau, mais cette fois je me dérobaï.

— Jean, mon Jean, tu n'es plus qu'à moi.

— Jusqu'à demain. C'est notre dernière nuit.

Et j'eus l'audace d'ajouter :

— Demain, je suis libre.

Au lieu de s'irriter comme je m'y attendais, elle me prit la tête dans les mains et murmura presque maternellement :

— Pauvre petit !

Sa pitié m'en disait long. Je me dégageai et lui saisisant les poignets :

— Parle : qu'as-tu fait?

— J'ai fait pour toi ce que j'ai fait pour moi. Je t'ai affranchi. Maintenant, il n'y a plus que nous.

— Assez de mystère : explique-toi. Je le veux.

— Tu me brises le bras. Lâche-moi. Ta fiancée n'est plus ta fiancée.

— Tais-toi, misérable... Tu lui as écrit? Réponds.

— Non, toi.

— Comment, moi?

— Oui, j'ai choisi une de tes lettres, une de tes lettres d'autrefois, parce que les dernières... J'ai choisi la pire. Jamais elle ne te reverra.

La pire ! Je me rappelai sans une hésitation cette correspondance que nous avions échangée avant la guerre, où nous jetions notre désir en notes précises et stridentes, en cris ardents. Chantal, la pure, la claire Chantal, recevrait demain ces pages brûlantes et frénétiques, toutes chargées d'un amour sensuel et brutal, qui ne lui étaient pas destinées et dont elle ne comprendrait qu'au fur et à mesure des phrases le sens et la destination. Elle les pourrait croire d'hier, écrites en même temps que les tendres lettres que je lui envoyais, et adressées à une autre. Sa mère ne m'avait-elle pas averti? Oui, des jeunes filles peuvent comprendre et pardonner ces vilenies, ces bassesses humaines. Chantal ne les supporterait pas. Elle en serait brisée. Et j'avais deviné la félonie de ma maîtresse, cette ignoble lâcheté dont j'avais honte pour elle et pour moi, dès les premières paroles de Sandrine : *Elle reconnaîtra ton écriture et ce sera fini. Tu es à moi pour toujours...* Confusément peut-être, mais j'avais deviné

la vérité avant l'œuvre de chair. Bien plus, dans une exaltation qui est peut-être une sorte de sadisme, j'en avais tiré l'anéantissement dans la volupté, comme si l'instinct de destruction se mêlait à l'amour sexuel. Sandrine avait raison : j'étais bien le complice de son crime.

Par quelle aberration nouvelle fus-je assez faible dans mon désespoir pour aller m'appuyer à son épaule nue et y pleurer comme dans le tiède refuge de la femme où l'homme cherche le suprême appui ? Quand la conscience de ma faute me revint, je me redressai avec dégoût.

Elle me regarda sans un mot, sans un geste, me préparer au départ. Elle craignait de me contrarier, de me blesser, mais ses yeux ne perdaient pas un de mes mouvements. Quand je marchai vers la porte, elle se glissa d'un bond devant moi :

— Tu reviendras.

— Jamais.

— Tu ne peux plus être qu'à moi.

Je la repoussai :

— Laisse.

— J'irai te chercher partout où tu iras. Je sais où tu iras. Je sais où tu vas. Je te suivrai.

De tout près, bouche contre bouche, je la frappai de ce seul mot :

— Je te hais.

Elle me livra le chemin avec cette réponse où elle se redressa dans toute sa fierté :

— Qu'importe ! J'aime assez pour deux.

Et, me retrouvant dehors dans la nuit, je m'en

allai vers les Coudriers, les mains chaudes et moites, comme si elles avaient touché dans ma carnassière de chasseur le corps palpitant et les plumes sanglantes de l'un de ces petits oiseaux que je massais à l'aurore au sortir du lit de ma maîtresse...

CINQUIÈME CAHIER

... Elle est là. Elle s'est installée au village de Pralong, au-dessous de la Chartreuse, dans l'unique auberge. Elle a surpris ma retraite, par quelle indiscretion ou par quelle divination? Elle est là, et son voisinage suffit à me donner cette fièvre qui ne guérira pas, dussé-je m'étendre toutes les nuits sur la dalle qui recouvre les reliques du bienheureux Jean d'Espagne.

Hier, le prieur, dom Louis-Joseph de Vaulchier, me trouvant plus las que de coutume sur les derniers feuillets que j'avais noircis et qui contenaient enfin l'aveu de mon crime, voulut m'arracher au dégoût et au désespoir dont il devinait les hideuses présences dans ma cellule et me proposa de m'emmener en promenade dans la forêt. L'exercice physique me serait bienfaisant, et ces premiers jours de septembre ont une douceur d'été sous le voile délicat et transparent de l'automne. Il me conduisit sur le flanc de la montagne des Annes, vers cette source qu'on appelle la fontaine bénite, parce que Jean l'Espagnol y vint boire, étant fatigué, et que l'eau se changea trois fois en vin dans l'écuelle de bois. Ensemble, les premiers jours, nous avons accompli déjà le même trajet. Nous bûmes à cette fontaine, et nous étions disposés à nous asseoir sur un tronc d'arbre abattu

pour y prendre un peu de repos, quand le prieur me fit observer que nous étions suivis. Une femme s'était engagée dans notre sentier et s'approchait de nous presque sans bruit, tant elle posait avec adresse le pied sur les pierres ou, de préférence, sur les mousses. Je la reconnus sans hésiter. Cette démarche souple, cette aisance dans les mouvements, ce buste droit, ce port de tête : Sandrine venait ; dans quelques instants elle nous aurait rejoints. Le prieur avait le regard trop pénétrant pour ne pas distinguer mon trouble. Il me toucha le bras :

— En route, mon ami. Suivez-moi, et je vous promets de vous rendre à la solitude.

Bien qu'il fût proche de la soixantaine, il m'entraîna par un de ces couloirs où l'on fait glisser, lors des coupes de bois, les fûts de sapins afin d'éviter des aménagements de chemins et des frais d'attelage. L'ascension fut rude, mais bientôt nous pûmes constater qu'on avait renoncé à nous atteindre. Mon guide ne put se tenir de montrer quelque bonne humeur du tour qu'il avait joué, puis il ajouta gravement :

— Il n'y a qu'en amour que la fuite cesse d'être une lâcheté.

— Oui, répondis-je, mais il faudrait se fuir soi-même.

— Ou se retrouver tel que Dieu nous veut. Ce serait facile...

Nous revînmes au monastère par un détour, et nous y rentrâmes par une porte latérale au lieu de franchir le grand portail. Mais toutes ces précautions n'étaient-elles pas inutiles ? Comme je rega-

gnais ma cellule, il me parut qu'elle m'y avait précédé et que, maintenant, je devrais chaque jour, chaque nuit, la chasser. Mes douze ans de volupté me restaient collés aux épaules, et j'éprouvais que la haine et le mépris ne suffissent pas à briser tous les souvenirs, ni, comble d'horreur ! à écarter tous les désirs.

Elle m'écrivit et de plusieurs jours sa lettre ne fut pas décachetée. Mais, parce que cette lettre m'obsédait à travers l'enveloppe et que je ne l'avais pas immédiatement détruite, je finis par l'ouvrir : « Je suis là, me disait-elle, me criait-elle à travers l'épaisseur des murailles, à travers la clôture, à travers la porte. Je suis là et je t'attends. Je n'ai plus que toi au monde et tu ne peux plus être qu'à moi. Maintenant que la catastrophe est survenue, et que tu n'as plus rien à espérer de la vie, il te reste mon amour. Ne l'écarte pas, ne le dédaigne pas. Tu ne pourras oublier que dans mes bras. Maintenant, nous sommes unis l'un à l'autre par un lien plus fort que le sacrement. Mon enfant, j'ai pitié de toi, j'ai pitié de nous, viens pleurer sur mon épaule comme tu l'as déjà fait. Mon amant, je t'adore et te supplie à genoux de venir me retrouver pour toujours... » De mémoire, je recompose ses phrases. Par quelle sacrilège audace invoquait-elle notre union dans le crime ? La catastrophe à quoi elle faisait allusion, c'était le coup porté à Chantal par son envoi. Elle devait venir du Grand-Bornand, et sans doute connaissait-elle la douleur et la maladie de la jeune fille. Cependant, le terme de catastrophe sonnait à mon oreille comme un glas funèbre. Pourvu

qu'il n'eût pas une autre signification plus terrible ! Mais Sandrine, alors, n'eût pas osé l'employer. Allons donc ! n'avait-elle pas toutes les impudeurs ?

Je portai chez le prieur le maudit papier et lui demandai secours. Il m'engagea à le brûler devant lui, ce que nous fîmes, et je le chargeai de garder, sans me les communiquer, toutes les lettres qui me seraient adressées au couvent, toutes sauf celles qui porteraient l'écriture aisément reconnaissable de mon frère Michel. Enfin, il m'apprit que mon ennemie avait quitté la vallée du Reposoir et passé la montagne, et il me promit d'envoyer au Grand-Bornand un des frères du couvent pour avoir des nouvelles de Mme Fougère et de sa fille.

Ce messager est parti et, en attendant son retour, j'achèverai ma confession.



... Après la hideuse révélation de Sandrine, j'étais donc rentré, la nuit même, aux Coudriers, sans éveiller personne. Qu'allais-je devenir ? J'eus quelques instants la pensée du suicide, afin de ne pas survivre à la honte que je partageais, et je pris dans sa gaine de cuir le petit revolver dont j'avais menacé le jardinier du château de Laury. Le voisinage des saintes femmes qui dormaient sous mon toit, ma mère, tante Dine, Valentine ma sœur, écarta de moi la tentation. Que, du moins, celles-ci, toujours, ignorent ma flétrissure !

Cependant une singulière force m'a toujours été

départie pour agir, quand je ne suis que faiblesse devant le désir et la passion. Je n'acceptais pas la défaite. La partie n'était pas encore perdue. Que Sandrine eût menti pour m'éprouver, l'idée même ne m'en vint point, mais peut-être n'avait-elle envoyé que depuis une journée ou même quelques heures la lettre de trahison. Peut-être me serait-il possible de gagner la poste de vitesse. Je consultai l'indicateur : un train passait de grand matin à la gare la plus rapprochée. Je résolus de le prendre. En hâte je fis mon sac, j'écrivis un mot à ma mère afin de la prévenir de mon départ pour la vallée des Bornes, ce qui ne l'étonnerait pas, et je descendis l'escalier. En bas, tante Dine levée avant l'aube préparait déjà les travaux de la matinée.

— Où vas-tu si tôt? me demanda-t-elle.

— Au Grand-Bornand.

— Mais tu en viens. Ces fiancés, ça n'a point de patience. Enfin, je te comprends. Notre Chantal est un ange du bon Dieu.

Notre Chantal : elle l'avait adoptée déjà et introduite dans l'arche sainte dont elle avait la garde. Ah! si elle avait soupçonné ma faute, quelle indignation n'en eût-elle pas montrée! Mais non, elle ne l'eût pas crue et m'aurait défendu malgré moi, tant son cœur simple est étranger aux complications de l'esprit et au tumulte de la chair, et tant elle a confiance dans ma loyauté. Ces femmes-là prient et méritent pour nous à l'heure même où nous nous perdons avec les autres.

— Va, mon petit, ajouta-t-elle. Et dis à ces dames de fixer bientôt le jour des noces.

Le jour nuptial, il s'agissait bien de cela ! Je m'en allai en toute hâte pour ne pas manquer mon convoi. Je passai devant le château de Laury dont toutes les fenêtres étaient closes : Sandrine avait-elle pu s'endormir après notre séparation atroce et définitive ? A peine m'attardai-je dans ma haine, le seul sentiment qu'elle pût m'inspirer désormais. Tout mon être tendait vers un but unique : arriver à temps, préserver Chantal de l'impur contact, la sauver, la reconquérir, comme si je n'étais pas son bourreau ! C'était contre moi-même que j'entreprenais cette expédition, ou plutôt c'était contre un autre moi-même qu'il me fallait désarmer et vaincre à tout prix.

J'avais en cours de route prévenu Mme Fougère de mon arrivée et télégraphié à un loueur de chevaux de Bonneville pour avoir, dès ma descente du train, une bête prête et sellée à ma disposition. On m'amena un cheval de dragons réformé, grossi dans les pâturages, robuste, paisible. Avec des éperons que j'empruntai, j'en tirerais bien quelque vitesse. A peine en selle, je le menai au sang et nous partîmes à grande allure, poursuivis par le marchand qui m'adjurait de ralentir. Ces détails me sont tous présents. C'est avec ces violences apparentes que j'ai toujours trompé tout le monde et moi-même sur ma vigueur morale. Je franchis dans ce galop la passe des Bornes et entrai dans la vallée. Cinq ou six lieues à couvrir avec une différence de niveau de six ou sept cents mètres, ce fut de quoi parvenir au Grand-Bornand avec un cheval aux trois quarts fourbu que je laissai, le poil mouillé, à l'hôtel pour continuer à pied

ma course. Jusque-là cette course m'avait presque empêché de penser. L'effort physique est un heureux soutien dans le trouble du cœur et le désarroi. Maintenant j'apercevais au-dessus de moi, à demi caché dans les sapins, le chalet de ces dames, la façade principale tournée vers la vallée toute remplie de soleil à cette heure. Je me souvenais, avec une précision extrême, de ma première visite et du bonheur que peut contenir un serrement de mains. Dans quelques minutes je serais fixé, car je n'avais osé demander à personne sur mon parcours si le courrier avait été distribué. A mesure que j'approchais, l'inquiétude m'envahissait, me bouleversait. Chantal, ma petite Chantal, ma fiancée, mon aimée, ma seule aimée, était-elle perdue pour moi? N'étais-je plus pour elle qu'un monstrueux imposteur?

...Chantal, ma bien-aimée, vous ne saurez jamais ce que j'ai espéré et souffert en montant vers vous ce jour-là. J'ai connu quelque chose du Calvaire, mais c'était l'horreur de moi-même que je portais comme une croix. Je pliais sous le fardeau. Vous ne l'aurez pas su. Ah! peut-être si vous l'aviez su... Mais non, mieux vaut que vous n'ayez pas été tentée de soulager ma misère. Il n'y a pas d'accès pour vous dans mon abîme et j'ignore même, tant ma faiblesse m'inspire de dégoût! si je n'y retomberai jamais...

* *
* *

Je n'eus pas le temps de sonner à la porte. Quelqu'un devait guetter la route et ma venue. Mme Fou-

gère m'ouvrit en personne, et je n'eus qu'à la regarder pour connaître que j'arrivais trop tard. Le mal que j'avais répandu l'atteignait et la pâleur de ses traits me révélait du premier coup mes ravages. D'un doigt sur la bouche elle m'interdit de parler et à voix basse me pria de la suivre. Pourquoi ces précautions? Il y avait donc une malade sous son toit, peut-être une mourante. Je marchai sur ses pas. Elle m'emmena hors du jardin et de la sapinière, jusque dans une retraite dissimulée parmi les hêtres. J'étais si accablé qu'elle dut engager la conversation. Elle le fit sur un ton de mépris auquel je m'attendais, et comme on tend à quelque lépreux sa nourriture en se servant d'une pince pour ne pas le toucher :

— Qui êtes-vous donc, monsieur, pour tuer ainsi votre amour?

— Ah! madame, m'écriai-je, puisque vous êtes mon juge, faites-moi l'honneur de croire que je suis étranger à l'envoi de cette lettre.

— Sans doute. Mais la vengeance de votre maîtresse ne vous excuse pas, monsieur. Cette lettre, vous la lui avez adressée?

— Elle date d'avant la guerre.

— Ah!

Mme Fougère ne s'attendait pas à cette explication qui lui arracha une exclamation de surprise. Un instant j'eus l'espoir d'avoir fléchi sa colère et trouvé le chemin qui me pouvait conduire encore à Chantal. Je levai la main pour donner plus de poids à mon témoignage :

— Madame, je vous le jure.

Mais elle m'arrêta d'un geste et je compris mieux quelle noble femme était devant moi, éprouvée par la vie, uniquement occupée de sa fille et bien au-dessus de toutes les petites gens et de tous les préjugés :

— Au point où nous sommes, dit-elle douloureusement, la vérité seule peut nous sauver. A moi, vous ne pourriez mentir sans vous déshonorer.

Elle avait parlé de *nous* sauver. *Nous* : elle ne m'excluait pas de cette chance de salut. Je me souvins de sa sollicitude quasi maternelle à mon endroit depuis le commencement de nos fiançailles, bien qu'elle ne fût guère mon aînée que de dix ou douze ans et je repris confiance. Mais cette confiance fut de courte durée : la vérité à quoi elle me contraignait me condamnait. Déjà Mme Fougère tentait l'interrogatoire qui m'aurait pu délivrer et qui ne pouvait tourner qu'à ma confusion :

— Comment avez-vous connu l'envoi et le choix de cette lettre? Vous avez donc revu Mme de Laury?

C'était l'évidence même, et je n'y avais pas songé. Comme on enfonce dans sa chair les épines dont on veut se débarrasser, je ne pouvais que me meurtrir à mes propres réponses :

— Je l'ai revue, je l'avoue, et ne la reverrai jamais. Je vous le jure.

Pourquoi tous ces serments inutiles? Impitoyable, elle reprit :

— Quand l'avez-vous revue?

— Hier.

— Si c'était hier, vous eussiez télégraphié hier, et vous seriez arrivé dans la nuit, avant... C'est hier

soir que vous l'avez revue, chez elle, seule à seul. Et vous en êtes sorti ce matin.

— Pas ce matin, madame. A minuit.

Elle avait vu clair en moi. La vérité seule aurait pu nous sauver et la vérité m'accablait. Je complétais mes aveux rien qu'en m'appuyant à un rocher voisin pour me cacher dans les mains le visage et pleurer. Mme Fougère me laissa un peu de temps, et je crus même qu'elle s'en irait sans un mot dans l'écœurement et le dégoût : mais, triomphant de sa répulsion, elle finit par se rapprocher de moi et, se souvenant de l'affection qu'elle me montrait, me parla avec une pitié infinie :

— Mon pauvre enfant, je vous plains, comme votre mère vous plaindrait. Je me préparais à être un peu votre mère aussi plus tard. Je croyais en vous. Moi aussi, je suis bien coupable.

Elle coupable, elle qui ne savait même pas toute l'étendue de ma faute, elle dont je dérobaïs encore la commisération en ne lui avouant pas, en n'osant pas lui avouer ma complicité dans le crime ! Je me redressai pour protester :

— Que dites-vous, madame ?

— Oui, reprit-elle pour elle-même plutôt que pour moi, j'aurais dû écouter mon pressentiment. Ce jour où je l'ai vue qui vous écrasait la main parce que votre regard se fixait sur ma fille avec trop d'amitié, j'aurais dû comprendre que ces femmes-là sont capables de tout, et des plus basses vengeances. Une femme méchante et cruelle n'épargne personne. Comment celle-là nous eût-elle épargnés ? Je me suis crue assez prudente en vous réclamant une attente

d'un an. Un an, ce n'était guère et vous avez devancé la date. Et vous n'étiez pas libéré. Et vous ne serez peut-être jamais libéré.

— Ah ! si, je vous le jure, protestai-je pour la troisième fois.

— Ne jurez plus. Qu'en savez-vous ? Hier, ne pensiez-vous pas être libre ? Et la chaîne s'est renouée, plus lourde. J'aurais dû vous écarter pour toujours. J'ai été faible, moi aussi, parce que j'avais surpris les yeux de ma fille posés sur vous. Ces yeux dont toutes les expressions pour moi sont limpides, dont tous les regards sont purs et transparents, signifiaient tellement la tendresse, — cette tendresse absolue que les hommes comprennent si rarement, — que je n'ai pas voulu contrarier l'élan qui la portait vers vous. On manifeste dans notre monde tant d'indulgence pour les liaisons des jeunes gens avant leur mariage, on nous répète si souvent que cela est sans importance, et même que cela est utile à leur formation, et nous finissons par nous laisser convaincre. Je n'avais plus mon cher mari pour me conseiller. Une veuve est si désarmée ! Elle craint de n'être plus assez dans la vie, de se montrer trop rigoureuse et injuste. Et puis, à quoi bon vous le cacher ? vous m'inspiriez de la sympathie. Votre conduite dans la guerre m'inclinait à vous attribuer un autre courage. Votre famille m'est bien chère et vous avez en partage les plus beaux dons. Quelle mère n'eût hésité à ma place ? J'avais été si touchée de cette pensée que vous aviez de vous installer en Bourgogne et de me séparer le moins possible de mon unique enfant ! Peu à peu ma vigilance s'est

endormie. J'ai cru le passé oublié. Il y a des passés qui ne s'oublient pas.

Elle me parlait avec douceur, et je l'écoutais sans l'interrompre, tant je redoutais qu'elle s'arrêtât. Cette conversation, c'était peut-être le dernier lien qui me rattachait encore à ma fiancée. Cependant elle se tut. Nous demeurâmes en face l'un de l'autre, silencieux et désespérés. Sa franchise sans brutalité, et presque indulgente dans ses appréciations, m'atteignait plus que tous les reproches. Elle voulut partir :

— Adieu, monsieur. Ne revenez plus jamais.

Mais je la suppliai :

— Oh ! madame, pas encore. Je ne vous ai rien dit de Mlle Chantal...

Je n'osais déjà plus la désigner par son seul prénom. Ainsi, je reconnaissais mon indignité.

— Cela vaut mieux, monsieur.

— Ne lui direz-vous pas que cette abominable lettre date de six ans et que je suis étranger à son envoi ?

— Qu'est-ce que cela change ?

— Je ne demande pas un impossible pardon, mais je l'aime. Qu'elle ne me juge pas plus coupable encore !

Et je n'eus pas achevé cette phrase que j'en vis tout le mensonge. Elle ne connaîtrait jamais toute l'étendue de ma faute.

— Ce n'est pas cela, me répondit Mme Fougère avec cet extraordinaire mélange de douceur et de fermeté qui, durant toute cette scène, lui donna sur moi tant d'ascendant et me courba devant elle

dans le respect. Non, ce n'est pas cela. Ma fille ne vous juge pas. Elle ne vous condamne pas. Mais vous l'avez brisée.

Tout bas, je demandai :

— Comment a-t-elle appris?

— Ce matin. Moi-même je lui ai remis son courrier. Il y avait une lettre de vous, et puis cette autre enveloppe qui portait le timbre d'Yvoire et que nous supposâmes venue des Coudriers. Elle se retira aussitôt dans sa chambre. Bien qu'elle n'eût rien de secret pour moi et qu'elle m'offrît en toute occasion votre correspondance, elle ne pouvait vous lire devant personne, et pas même devant moi. Il lui fallait un sanctuaire où penser à vous. Longtemps après, ne la voyant pas revenir toute illuminée comme je la voyais après vous avoir lu, j'allai frapper chez elle. Pas de réponse : j'entre, elle était étendue sans connaissance, et dans la main tenait encore l'infâme papier. Quand elle est revenue à la vie, elle m'a montré ce papier des yeux, mais n'a pas prononcé une syllabe. Je ne pensais pas qu'il fût possible d'écrire ces choses. Comment en eût-elle supporté la lecture? Et c'était vous qui les aviez écrites, vous qu'elle plaçait si haut, et qui, dans le même temps, lui parliez comme à une madone ! La fièvre l'a prise, elle a déliré. Le médecin est venu et ne lui a découvert aucun symptôme de maladie. Moi, je sais où est son mal. Maintenant elle repose. Je pensais vous avertir de la rupture. Avant d'avoir reçu votre télégramme je n'avais pas deviné que vous saviez. Je vous ai vu sur le chemin ; j'ai pu lui épargner votre présence.

De la même voix blanche, je murmurai :

— Ne la reverrai-je pas? Plus tard. Un jour que vous fixerez.

— Oh! non, ne cherchez pas à la revoir. Promettez-le-moi. Ne vous ai-je pas averti qu'elle n'était point semblable aux autres? Elle avait quatorze ans quand son père a été tué dans la charge de Sedan. Elle était peut-être trop jeune et trop sensible pour supporter la douleur. Je n'ai pas pu la lui épargner. Ce n'est pas sa jeunesse pourtant qui en a été embarrassée. La jeunesse se reprend toujours à la vie. Mais elle a gardé un sens trop élevé de cette vie. Cela est peut-être bon quand on va mourir ; cela, peut-être, l'a rendue inapte à descendre de ses rêves. Sa petite figure, depuis ce matin, a changé. Elle n'est plus de ce monde. Je suis sûre qu'elle vous pardonne et qu'elle offre ses jours pour votre salut. Partez, monsieur, partez. Elle ne supporterait pas votre vue. Ne revenez plus jamais. Vous m'avez pris mon enfant...

Et ce fut elle qui se cacha le visage dans les mains. Je m'étais incliné pour l'implorer. Mais elle se redressa, fit un geste d'adieu et disparut derrière les sapins, dans la direction de sa maison. Je la rejoignis en courant et presque violemment je lui jetai :

— Et moi, madame, et moi? Que vais-je devenir si Chantal m'abandonne?

Je savais bien que je ne ferais pas inutilement appel à sa pitié. Elle s'arrêta :

— Elle ne vous abandonnera pas. Elle priera pour vous.

— Je voudrais mourir. Dites-le-lui.

— Il est plus difficile de vivre. Jean, mon pauvre Jean, demandez secours à Dieu.

Je fus touché qu'elle me donnât mon prénom, mais j'esquissai un geste d'incrédulité.

— Il n'y a que Lui pourtant, reprit-elle, quand on a perdu le goût de soi-même.

— Pardonnez-moi, pour elle et pour vous.

— C'est Dieu qui pardonne. Passez le col de la Colombière : ce chemin y conduit. Allez à la Chartreuse du Reposoir. Là, peut-être, on vous guérira. Adieu. J'adoucirai sa peine de mon mieux. Laissez-nous. C'est votre devoir.

D'un pas rapide, elle s'éloigna. Cette fois, c'était fini. Le dernier lien était rompu. Je voulus, avant de partir, revoir encore le chalet où Chantal, à cause de moi, agonisait. Il était comme enveloppé de la lumière du soir. Et j'évoquai, sur sa galerie, la silhouette de ma fiancée, telle que je l'avais vue à mon premier voyage, avec son auréole de cheveux blonds, ses yeux de ciel, cette fragile délicatesse du teint prompt à se colorer qui reflétait, comme une eau pure, les nuances de ses sentiments, tout cet ensemble de grâce et d'harmonie où les mouvements du corps paraissent se confondre avec ceux de l'âme, tant la communion était parfaite entre l'esprit et son enveloppe. Et Chantal était perdue pour moi. Je me couchai dans l'herbe, la face contre terre, dans un désespoir sans bornes. Puis la pensée me vint que je ne pouvais demeurer là, que je n'avais pas le droit de la tourmenter encore. Machinalement, je m'engageai sur le sentier du col de la Colombière que Mme Fougère m'avait indiqué. Un peu au delà

du dernier village avant les rochers de Jalouvre et d'Au-Ferrand, je fus pris par l'orage et par la nuit. J'eus grand'peine à me diriger et cette dépense physique, une fois de plus, me vint en aide. Enfin je sonnai à la porte de la Chartreuse. Elle fut, pour moi, le port momentané. J'y ai trouvé la solitude et le silence, non la paix. La paix n'est plus pour moi. La paix ne sera jamais plus en moi...

*
* *

Pour franchir la montagne j'ai mis cinq heures, et en partie dans une demi-obscurité. Le frère que le prieur a envoyé au Grand-Bornand dans la journée d'hier n'est pas encore revenu. Une anxiété nouvelle me torture. Chantal n'aurait-elle pas résisté à l'horreur de sa désillusion? Plus de deux mois se sont écoulés depuis qu'elle a connu ma dégradante misère. La *catastrophe*, serait-ce cela? Mais non, ce n'est pas possible : à son âge on ne meurt pas de chagrin. La catastrophe, c'est notre crime. Et n'est-ce pas assez?

*
* *

Une nuit encore sans nouvelles. Les *Pensées* de Pascal. Je m'y abreuve et n'en suis pas désaltéré. Elles ont un goût d'amertume, de mépris et d'orgueil.

« Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » Voici plus de deux mois qu'à travers cette confession je

cherche à voir clair en moi. Cela me sert-il à régler ma vie? Se connaître, c'est achever de se perdre. On n'a plus confiance en soi-même dès qu'on se sait avili.

« La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. » Un arbre ne peut que croître et monter. L'homme qui se voit descendre, en quoi consiste donc sa grandeur?

Mais Pascal prononce ma condamnation quand il dit : « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en soulent et qu'ils y meurent. »

J'ai fermé le livre. Il m'accable et me laisse plus désespéré.



La caravane des désirs. Je l'avais chantée naguère, avant que l'amour de Sandrine me fût imposé par un jeu, un soir de printemps et de pluie aux Cou-driers. Cette nuit, cette chaude nuit de fin d'été, la caravane est revenue. Elle a franchi les murailles du couvent, et les murailles ne m'ont pas défendu. Elle m'a assiégé, et je ne me suis pas défendu... Ah ! que je ne quitte jamais ce monastère si je ne veux pas déchoir encore !...



Ce matin, n'y tenant plus, je suis allé frapper à la cellule du prieur. Il m'a regardé avec pitié. Il se

rendait à l'office. Il m'a dit : Revenez tout à l'heure.

Il n'a pas voulu m'instruire sans préparation de la *catastrophe*. Mais je l'ai lue dans ses yeux. Je sais.

*
* *

J'ai tué mon amour, mon seul amour. Il y a un mois que Chantal est morte...

LIVRE III
LE COUPABLE



I

L'ANCIEN PRIEUR DE LA CHARTREUSE

J'avais employé toute ma nuit à dévorer les cinq cahiers laissés à la Chartreuse du Reposoir par mon oncle Jean Rambert il y avait seize ans. Le cinquième n'était qu'à demi rempli. Il s'achevait sur des notes de doute et de désespoir, et sur un cri de détresse à la nouvelle de mort. Mais il ne me donnait pas la clé du mystère : assassinat ou suicide. Sur le matin, rassasié de ma lecture et recru de fatigue, je m'endormis pesamment et ne fus tiré de mon sommeil que par l'intervention du prier, dom Didier Bataille, qui m'avertit de l'heure tardive et me fit apporter mon repas.

— Mangez tranquillement, me dit-il avec bienveillance. Dom Louis-Joseph de Vaulchier viendra tout à l'heure vous rendre visite. Je suppose que vous désirez lui parler.

C'était en effet mon désir. Après le poisson du vivier et les légumes du jardin, le *reblochon* descendu de la fruitière proche les hauts pâturages où, l'été, paissent les troupeaux, et les poires du verger, reposé de ma longue veillée, au lieu de méditer sur le danger des passions je tentai, comme un auteur

dramatique, de donner un dénouement à cette tragédie encore obscure :

« Jean Rambert a appris la mort de sa fiancée. Comment réagit-il dans son désarroi ? Car il s'accuse et se condamne, comme s'il l'avait lui-même frappée ou empoisonnée. Poussé par cette volonté physique d'agir qui est dans sa nature, il quitte le monastère, il franchit à son tour la montagne : le voilà au Grand-Bornand. Peut-être a-t-il déjà décidé de se tuer sur la tombe de la jeune fille. Ce n'est pas la première fois que le désir du suicide le hante : après la révélation de sa maîtresse il a sorti de sa gaine le revolver qu'il a dû emporter sur lui dans son voyage ; après le départ de Mme Fougère, étendu dans l'herbe, il a sans doute touché l'arme dans sa poche. Oui, mais alors, dès son arrivée au Grand-Bornand, il se serait rendu au cimetière... »

D'autres objections se présentaient à mon esprit. Le journal que je venais de lire, s'il me livrait un cœur faible et passionné, ne révélait point un esprit romantique ni théâtral. Jean Rambert n'aurait pas souhaité d'esclandre pour son suicide. Il se fût gardé, comme d'une faute de goût et d'honneur, de choisir le lieu où reposaient les restes mortels de celle qu'il avait adorée sans la force de fidélité. La chaîne des Aravis lui offrait ses retraites, ses grottes, ses forêts. Il s'y fût égaré et il aurait fallu y chercher son corps. Ainsi, de déduction en déduction, revenais-je fatalement à l'autre hypothèse : celle de l'assassinat.

Où se trouvait alors Mme de Laury ? Elle avait quitté le Reposoir, non pour redescendre dans la

plaine de l'Arve, mais pour passer le col, elle aussi, et se réinstaller au Grand-Bornand, calculant que tôt ou tard Jean Rambert y viendrait, pour y rendre visite à la tombe de leur victime. Elle l'y guettait. L'hôtel des Alpes ouvre ses fenêtres sur l'église et le petit cimetière qui l'entoure. Elle était sûre de ne pas le manquer. Mais était-elle sûre de le reconquérir? Quand se sont-ils revus? Il a dû arriver dans la journée, ou le soir, et il n'a été blessé que le lendemain matin à l'aube. Il a donc passé une nuit au Grand-Bornand. Mais était-il possible qu'il eût passé cette nuit avec elle? Et s'il l'avait passée avec elle, était-il possible que dans sa douleur il eût échangé avec elle autre chose que des paroles de haine et de mépris? Quels que soient les liens de la chair, l'horreur ne les rompt-elle pas? C'est cela, c'est cela. Et le matin, après cette nuit atroce où, pour ne pas causer de scandale, ils se sont heurtés dans l'ombre à voix basse, Jean s'est enfui pour chercher refuge auprès de sa fiancée morte. Sandrine de Laury l'a poursuivi jusque-là. Une dernière lutte s'est livrée et, désespérant de jamais le reprendre, elle l'a tué...

J'en étais là de mes hypothèses quand dom Louis-Joseph de Vaulchier entra dans ma chambre. Et la paix y entra avec lui. J'avais l'impression de vivre depuis la veille dans une serre surchauffée parmi des fleurs étranges aux parfums trop forts. Une bouffée d'air pur avait pénétré par la porte un instant ouverte. Ce vieillard blanc au grand front lumineux, aux yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière et dont le regard, comme un feu jailli d'une caverne, était plus pénétrant et semblait venir de plus loin, aux

traits creusés et d'une couleur d'ivoire, qui s'était démunie de toutes charges honorifiques après avoir longtemps représenté son ordre à Rome, pour achever sa vie dans la prière et la solitude, par sa seule présence me rassérénait. Il chassait tous les mauvais miasmes et les mauvais esprits : n'était-il pas l'exemple vivant du triomphe spirituel sur la matière, non par l'indifférence et l'inertie qui n'ont jamais soulevé aucun poids d'humanité, mais par la passion de Dieu?

— Vous avez lu? me demanda-t-il en me désignant les cahiers refermés.

— Oui, répondis-je. C'est une pénible confession.

— Je détournais votre oncle de l'écrire. Une confession écrite est toujours complaisante. Mais Jean Rambert était un homme, et il est bien mort.

Je fus frappé de cette simple oraison funèbre qui nous haussait au-dessus des tristesses de la chair où ma lecture m'enlizait. Déjà l'ancien prieur reprenait :

— « Le jour de la mort, comme dit Montaigne, est le maître jour, le jour où l'on sait si l'on fut sincère. » Il y a seize ans, et je m'en souviens comme si c'était hier, le frère portier vint m'appeler : « Un convoi est à la porte avec une civière. » Je devinai le retour de Jean Rambert qui nous avait quittés la veille brusquement, sans me prévenir, après avoir connu le décès de sa fiancée. La poitrine traversée d'une balle, il s'était fait transporter ici au prix d'un effort douloureux qui a peut-être hâté sa fin. Il a voulu mourir chez nous. Sans doute y serait-il resté si Dieu lui avait accordé la vie. Avec les plus grands dons,

celui de l'intelligence, celui de la parole, et tous les signes de la supériorité, il n'avait pas répondu aux espérances qu'on était en droit de fonder sur lui. Il en est ainsi de beaucoup d'hommes. Les dons de l'esprit sont fragiles aux mains des créatures. Jeune homme, prenez garde à votre cœur et à votre chair.

J'eus malgré moi ce sourire avantageux de celui qui se croit plus adroit ou plus fort que les camarades, et qui saura échapper aux pièges de l'amour et des femmes.

— Il était mal tombé, répondis-je sur un ton presque dédaigneux ou impertinent.

— Il était tombé. Les femmes nous dépassent aisément dans le mal comme dans le bien. Elles ne sont pas entravées par nos hésitations intellectuelles. Elles vont droit leur chemin dans la passion. Elles peuvent être, plus que nous, méchantes et cruelles, parce qu'elles ne voient pas, comme nous, l'inutilité de détruire. Elles se servent du poison ou de la lettre anonyme parce que les suites n'en sont pas immédiates et se passent à distance, tandis que la vue du sang ou de la douleur les épouvanterait. Il faut beaucoup leur pardonner, parce qu'elles ne savent pas.

Je considérai avec surprise l'ancien prieur. D'où lui venait cette expérience? Il dut me deviner, car il me montra successivement la bibliothèque où s'alignaient les Pères de l'Église et son haut front sans rides :

— Mon expérience est là. Notre nature humaine n'est pas cachée aux solitaires.

Puis, revenant à notre sujet, il me retraça la mort

de Jean Rambert, ou du moins ce qu'il pouvait m'en révéler hors le secret de la confession :

— Votre oncle crachait le sang. Il pouvait trépasser d'un moment à l'autre. Il a voulu recevoir, après l'aveu de ses fautes, le saint Viatique et le sacrement des mourants. Il répondait à nos prières. Puis, il se mit à délirer. Cependant la connaissance lui revint peu avant la fin. Il accepta de mourir avec le courage et le calme qu'il avait montrés dans la guerre et il me dicta une déclaration que j'ai répétée au juge. Il affirmait que Mme de Laury était absolument étrangère à sa tentative de suicide et même à la cause de cette tentative. Il s'était frappé lui-même pour se punir et demandait pardon à Dieu publiquement d'avoir voulu Lui dérober un droit qui n'appartient qu'à Lui seul.

— Ah ! protestai-je, cette déclaration figure au dossier où je l'ai lue. C'est la mise hors de cause de sa maîtresse. Il s'est montré généreux. Je vois bien là son caractère.

Le moine laissa un instant sur moi le regard de ses yeux scrutateurs :

— Je comprends, reprit-il, ce que vous pensez. Vous vous trompez, mon ami. Jean Rambert a dit la vérité. Il l'a même proclamée avec une lucidité étonnante chez un moribond, en assurant que Mme de Laury était étrangère à la cause même de sa tentative de suicide.

— Elle ne pouvait pas l'être.

— Cherchez dans cette direction, si vous menez une enquête, bien inutile, sur le passé. Il n'y a pas eu d'assassinat. Mme de Laury est assez coupable

envers lui sans que vous la chargiez de ce crime. Humainement elle est coupable d'avoir pourchassé de son amour adultère et charnel un homme qui ne l'aimait plus et qui renaissait à la raison et à la paix du cœur. Coupable d'avoir méconnu la valeur de cet homme qui, sans elle, eût peut-être, eût sans doute accompli de grandes choses, et d'avoir sac-cagé son avenir. Quant à sa culpabilité devant Dieu, un jour Il la jugera.

Puis, comme les prédicateurs qui se plaisent dans les citations, il ajouta :

« Celui qui sent vivement les voluptés de la terre, a écrit un auteur profane, tôt ou tard est attiré par le goût des fruits du ciel. » Ce travail s'accomplissait dans l'âme de Jean Rambert lorsqu'il s'est frappé.

— Mais, objectai-je encore, il se serait frappé n'importe où, dans les bois, sur la montagne, non sur une tombe qu'il devait infiniment respecter et dont il eût écarté avec soin le bruit d'un scandale.

— Qui vous dit qu'il eût choisi le lieu de son acte?

— Qui le lui aurait imposé?

— Le curé du Grand-Bornand m'a rapporté qu'il avait vu le malheureux entrer seul au cimetière et sortir son arme seulement à l'apparition de Mme de Laury.

— Soit, répliquai-je, mais si la vue de cette femme et l'horreur qu'elle lui inspirait l'avaient déterminé au suicide, il ne l'eût pas alors formellement mise hors de cause. C'est vous qui l'avez dit, mon père.

— Il a séparé sa responsabilité de celle de Mme de Laury, et la sienne lui a paru suffisante pour mériter une condamnation à mort qu'il n'avait pas

plus le droit de prononcer que celui de l'exécuter.

Sur cette formule, dont je devais mieux comprendre plus tard tout le sens, dom Louis-Joseph de Vaulchier se leva. Je lui montrai les cahiers.

— Il faut les détruire, me conseilla-t-il.

— Oui, mon père, je les brûlerai, mais quand mon enquête sera close.

— Abandonnez-la. Vous en savez assez.

— Mme Fougère est au Grand-Bornand. Je l'y ai vue. Ne m'engagez-vous pas à l'aller voir?

— Ne troublez pas une douleur qui lui tient doucement compagnie jusqu'au jour de rejoindre sa fille. Cependant elle est venue au couvent. Elle aimait votre mère. Elle a pardonné. C'est une noble femme. Vous pouvez lui porter votre respect. Mais vous ne lui témoignerez jamais mieux cette sympathie et ce respect qu'en évitant de lui rappeler le passé.

Sans qu'il s'en doutât, je retrouvais sous le froc l'homme qui a vécu dans le monde et qui distingue pertinemment ce que le tact et les convenances tolèrent et ce qu'ils interdisent.

J'hésitai un instant avant de lui confier mon autre projet, le plus inquiétant, le plus dangereux. Mais où trouver meilleur conseiller, plus calme et plus sûr? Je le mis au courant du retour de Mme de Laury dans son château de Savoie, après seize années. Était-il admissible qu'elle demeurât à proximité des miens aux Coudriers? Ma mère et tante Dine la pouvaient rencontrer. L'assassin, par sa présence, insultait aux parents de la victime. Ne

convenait-il pas de la menacer et de l'inviter au départ définitif?

Le moine qui avait déjà rabattu son capuchon pour traverser le cloître et regagner sa cellule, m'écouta comme du fond de l'espace et du temps : je ne pouvais plus voir ses yeux ni son visage. Il se recueillit et finit par me répondre :

— Ne revoyez pas cette femme. Elle est sans entrailles.

J'essayai de le convaincre en lui représentant le scandale de ce voisinage. Il ne fut pas ébranlé dans sa conviction :

— Un crime moral ne relève ni de la justice ni de l'opinion. C'est une faute privée, et vous ne pouvez y intervenir sans dépasser votre droit. Ces dames ont trop de dignité et de vertu pour en être éclaboussées. Ce sont elles dont la rencontre contiendra un reproche. Pour vous, mon ami, défiez-vous du rôle de justicier. Il ne vous est pas départi. Suivez la voie de l'honneur et pensez à votre oncle Jean comme à un homme exceptionnel et malheureux qui, par la faute d'une femme, n'a donné sa mesure que dans la mort.

— Par la faute d'une femme. Précisément je désire démasquer cette femme. Malgré votre autorité, mon père, je ne puis encore choisir entre l'assassinat et le suicide. Tant que subsistera le doute, mon esprit sera tourmenté.

— Sa véritable faute, mon pauvre enfant, n'est donc pas assez grande pour contenter votre aversion? Vous prétendez matérialiser dans un geste de violence un crime de possession, d'envoûtement de

la chair. Mais Mme de Laury ne vous apprendra rien. Qui sait même ce qui lui reste encore de son art de séduire? N'atteindra-t-elle pas le mort dans votre mémoire?

— Je l'en défie.

— Ne défiez pas une femme comme celle-là.

— Oh ! mon père, l'âge la désarme et moi...

Je lui désignai les cahiers :

— Et moi, je suis armé.

— Ne lui donnez pas cela.

— Non, non, mais elle comprendra.

De nouveau il se tut, cherchant un suprême argument :

— Allez réfléchir sur la tombe de Jean Rambert. Le prieur vous en a montré l'endroit. Aucune inscription ne la distingue des autres, de celles de nos pères. Il a voulu être oublié. Il vous rappellera la nécessité de l'oubli. Cependant les voies de Dieu sont mystérieuses. Adieu, mon fils.

De la large manche de sa robe, sa main levée traça sur moi le signe de la bénédiction.

— Au revoir, mon père, lui dis-je en m'inclinant.

Mais il répéta cet : à Dieu qui repousse les *au revoir* jusqu'à l'éternité.

II

LA MÈRE DE CHANTAL

Je passai le reste de l'après-midi et la nuit suivante à la Chartreuse, partagé entre le désir d'achever mon enquête sur le passé et la désapprobation que m'avait marquée dom Louis-Joseph de Vaulchier. Pour lui obéir et par piété familiale, j'allai méditer sur la tombe anonyme qui recouvre les restes de Jean Rambert. Le cloître ogival qui entoure le petit cimetière, les croix alignées, la vue, par-dessus les toits des cellules, de Pointe-Percée traversée du soleil et de la chaîne nue des Aravis, tout contribue, en ce lieu de paix, à élever la pensée au-dessus des choses de la terre. Plus âgé ou plus sage, sans doute aurais-je cédé à la pression du moine blanc et accepté l'oubli. Mais j'étais à ce moment de la jeunesse où l'on s'élance dans la vie comme un coureur, avec la certitude de vaincre. Peut-être cette ardeur m'avait-elle été transmise en héritage par le mort du Reposoir. Ainsi me décidai-je à visiter successivement les survivantes du drame, Mme Fougère au Grand-Bornand, et plus tard, après mon retour aux Coudriers, ma redoutable voisine Mme de Laury. Le prêtre n'avait-il pas ajouté : — *Les voies de Dieu sont mystérieuses? Pa-*

role qui, plus tard, me devait revenir et m'absoudre.

Le lendemain, levé de bonne heure, je pris congé du prieur et quittai le couvent. J'étais venu par le col de la Colombière, je m'en allai par le col des Annes dont le sentier part directement du monastère, longe les Aravis et redescend sur l'extrême pointe de la vallée des Bornes, à la naissance du torrent. C'est le chemin que mon oncle Jean avait dû parcourir quand il s'évada brusquement de la Chartreuse à la tardive nouvelle du malheur. Je passai devant la fontaine bénite où but le bienheureux Jean d'Espagne. Mais je marchais indifférent au pittoresque du défilé que bordent des sapins centenaires dont les branches pendantes portent des mousses pareilles à des chevelures vertes, à l'élargissement subit du spectacle qui, au sommet de la montée, découvre, au delà de la Tournette et des Bauges, tout un moutonnement de montagnes enchevêtrées dont les plans étaient séparés par des coulées lumineuses. Comme un chien courant, le nez collé à terre, renifle à distance l'odeur du gibier et ne se laisse pas distraire de sa chasse, je suivais avec allégresse et passion la piste qui me conduisait au dernier témoin, au dernier acteur du drame.

J'arrivai au Grand-Bornand vers midi et déjeunai à l'hôtel des Alpes. De là j'envoyai par un porteur une lettre à Mme Fougère. Les convenances m'interdisaient de la surprendre. Il fallait qu'elle eût toute liberté de m'éconduire. Je lui rappelais son ancienne amitié pour ma mère, je m'excusais d'évoquer par ma présence de douloureux souvenirs, je

lui faisais part de mes doutes et l'assurais de mon absolue volonté de ne rien entreprendre qui dût soulever les voiles du passé sans son autorisation. Puis, je me rendis au chalet à demi noyé dans les sapinières.

La femme de chambre, sur la présentation de ma carte, me fit entrer au salon. Je serais donc reçu. Une large baie vitrée ouvrait sur la vallée et recevait les rayons sans éclat d'un soleil d'automne qui, déjà, descendait à l'horizon raccourci par la montagne. Ce salon rustique, boisé à mi-hauteur et meublé de vieux meubles savoyards, était fleuri comme une serre devant un pastel et une photographie agrandie, disposés comme des icônes dans un sanctuaire. La photographie agrandie représentait un chef d'escadrons en grand uniforme. Sur le pastel, je reconnus l'image de cette Chantal morte quand je n'étais encore qu'un enfant. Je la reconnus au portrait qu'en avait tracé mon oncle Jean dans sa confession. Une auréole mousseuse de cheveux blonds, un teint délicat et mobile, des yeux de ciel, tout un ensemble aérien, spirituel et charmant, c'était bien cela, et d'un art sûr et intelligent le peintre l'avait rendu. Mais il avait aussi vu et rendu autre chose : le sourire joyeux et resplendissant disait la foi absolue au bonheur, la grâce heureuse de vivre. J'eus un serrement de cœur en lui découvrant un tel épanouissement et je compris mieux comment, descendue d'un tel rêve, elle avait été brisée.

Mme Fougère dut entrer sans bruit pendant que j'étais absorbé dans cette contemplation. On imagine à l'avance la difficulté de situations qui s'ar-

rangent d'elles-mêmes. Elle fut touchée de ma ferveur et son abord s'en ressentit :

— Ah ! vous *la* regardiez, me dit-elle.

Je me retournai et vis une femme qui ne paraissait pas âgée bien qu'elle eût les cheveux blancs. Sa santé résistait aux plus dures épreuves, celles qui ne finissent qu'avec une vie dont elles ne réussissent pas à diminuer la durée ; pourtant, rien qu'aux yeux, je la devinais détachée, acceptant l'existence comme un devoir, déjà tournée, non plus vers les souvenirs, mais vers la porte de lumière qui s'ouvrirait pour lui permettre de revoir son mari et sa fille.

— Madame, murmurai-je, elle semble au-dessus des félicités de la terre.

— Oui, elle venait de se fiancer.

Puis elle ajouta :

— Il y a quelques années, monsieur, je n'aurais pas pu vous recevoir. Maintenant le calme est venu. Chaque jour qui passe me rapproche d'elle.

Elle attendait la mort comme une amie. Je m'étais incliné et lui avais baisé la main. Elle m'interrogea sur ma mère qu'elle avait tendrement aimée :

— Valentine, m'expliqua-t-elle, s'est retirée de ma vie par excès de scrupule après... après le drame. Sa présence ne m'eût pas été pénible : elle a tant de finesse de cœur ! Elle se reprochait d'avoir, la première, songé au mariage de son beau-frère avec ma Chantal.

Elle me parlait de ma famille sans embarras et sans amertume. L'entretien prenait de lui-même un

ton naturel et cordial. Elle devinait ce respect, cette sympathie que je désirais de lui témoigner et que trahissait mon accent. Elle m'invita d'elle-même, quand je me retirai, à revenir le lendemain. Le lendemain, peut-être m'en pourrait-elle dire davantage. Et le lendemain, en effet, il me sembla que les circonstances favorisaient une conversation plus délicate. Je la priai instamment de m'arrêter sans retard si cette conversation lui déplaisait et, comme elle ne me décourageait pas, je lui exposai comment j'avais été amené, par le retour de Mme de Laury en Savoie, à découvrir un passé qu'on m'avait toujours soigneusement caché et que je ne soupçonnais pas. L'indignation de tante Dine m'avais mis en éveil. Le dossier consulté au greffe m'avait à demi éclairé. Enfin, à la Chartreuse du Reposoir, j'avais pu connaître par lui-même toute la vie de mon oncle Jean, — toute sa vie tourmentée et tragique, mais non sa mort qui demeurerait mystérieuse malgré le pardon du moine.

Mme Fougère m'écouta sans m'interrompre et sans me regarder. Elle se recueillait pour m'entendre, les traits du visage tendus par l'attention. Quand je me tus, elle attendit comme si je devais parler encore et je crus pendant quelques instants qu'elle gardait volontairement le silence. Puis elle ne chercha point directement à dissiper mon incertitude. Elle suivit un chemin qui, plus sûrement, la devait conduire aux confidences, mais elle ne songeait pas à s'y dérober.

— Vous ne pouvez savoir, monsieur, commençait-elle, quelle séduction exerçait votre oncle Jean,

Elle a causé notre malheur et cependant, voyez, je ne songe pas aujourd'hui à la nier. La vie jouait en lui avec tant d'harmonieuse aisance que tout le monde s'en ressentait en le voyant et trouvait plus de facilité à respirer. Il promettait de grandes choses. Il les aurait accomplies sans cette femme.

— Elle l'a tué, n'est-ce pas, madame?

— Je ne sais, mais elle a tué en lui ce qui fait la noblesse d'un homme, l'honneur et la loyauté. Une femme qui diminue la valeur de celui qu'elle aime, ou qu'elle prétend aimer — car l'amour implique à mon sens une autre dignité et un autre oubli de soi-même, — commet un crime impardonnable. Elle supprime d'un coup, et sans profit, tout le bienfait de force et d'intelligence que pouvait contenir et répandre la vie de cet homme. Ah! sauvé de ces griffes et devenu le mari de ma Chantal, qu'est-ce que Jean Rambert n'aurait pas pu entreprendre et réussir? Mais j'aurais dû, moi, deviner que la flétrissure imprimée par certaines femmes est ineffaçable. Je l'avais pressenti. Quand j'ai surpris la tendresse dans les yeux de ma fille, je n'ai plus osé combattre un projet qui, aux yeux du monde, réalisait toutes les chances de bonheur. Je me suis contentée d'un délai, quand le temps même était impuissant.

— Et cependant, madame, c'était Chantal qu'il aimait.

— Et c'était l'autre qui le tenait en son pouvoir. Il n'a pas eu la force de secouer son joug. Il aurait dû, lui-même, connaître mieux sa faiblesse et l'avouer.

— Il voulait se libérer.

— Et il ne le pouvait déjà plus. A notre dernière entrevue, celle qui eut lieu tout près d'ici, dans la hêtraie, ne m'a-t-il pas avoué d'où il venait? Sa maîtresse l'avait rendu complice de sa lâcheté. Il était désespéré, je le sais bien. Mais il ne pouvait pas sauver mon enfant. Et pourtant, quand j'eus compris que Chantal offrait sa vie pour le racheter, je suis allée moi-même le chercher à la Chartreuse du Reposoir.

— Vous, madame?

Je ne m'attendais pas à cette révélation. Sommes-nous donc toujours dépassés en effet par le génie bienfaisant ou malfaisant de la femme, par cet instinct infernal ou divin qui lui permet de franchir, comme un être ailé, sans réflexion, ou par une réflexion qui se confond chez elle avec le sentiment, toutes les étapes où nous nous acheminons péniblement à travers nos tâches médiocres vers un idéal de jouissance ou de perfectionnement?

Chantal avait offert sa vie pour le racheter et sa mère était allée le chercher à la Chartreuse : que s'était-il passé entre ces deux êtres si près l'un de l'autre, si intimement unis que l'une percevait la pensée de l'autre et entendait battre d'amour son cœur, pour les déterminer au pardon et pour qu'une fois dernière elles tentassent de ramener le fugitif? Et Jean Rambert n'avait pas connu ce tendre et sublime accord.

Je brûlais d'en savoir davantage et n'osais interroger Mme Fougère qui de nouveau s'abandonnait au silence, comme si elle regrettait d'avoir trop parlé. La lecture des cahiers, le voisinage des lieux,

cette présence, ce portrait, tout contribuait à abolir les seize années qui me séparaient de la mort à si court intervalle des deux fiancés. La mère de Chantal, pour les avoir vécues, en mesurait mieux la distance. J'étais peut-être plus ému qu'elle-même. Et cette émotion me servait parce qu'elle m'était reconnaissante de la ressentir et qu'elle la devinait en étroite relation avec une douleur devenue sa compagne habituelle. Ainsi, peu à peu, et par des détails que j'ai rassemblés, fut-elle conduite à ce récit :

— Quand je revins au chalet après avoir congédié Jean, ma fille, malgré la fièvre, se levait. Je lui reprochai affectueusement son imprudence. Elle me répondit : « Il est là... » Devant ses yeux trop clairs il était inutile de cacher la vérité. Leur regard rend impossible le mensonge. — « Tu l'as vu? ai-je demandé. — Non, mais il est venu. — Il est parti, il ne reviendra pas. — Pourquoi, maman, l'avoir laissé partir? — Il t'a fait trop de mal. — J'aurais désiré le revoir pour lui annoncer... — Pour lui annoncer quoi, ma chérie? — Que je l'aimerai toujours. — Oh ! ma Chantal ! — Toujours, mais autrement. J'entrerais chez les carmélites... pour lui, pour son âme. On peut aimer en Dieu. »

Mme Fougère s'arrêta et je me rendis compte du phénomène qui s'accomplissait en elle comme il s'était accompli en moi : cette suppression du temps qui nous restitue l'exacte vision d'un passé lointain. A qui eût-elle révélé ce mystère d'amour que les circonstances l'amenaient à me confier?

— Je fus si troublée, continua-t-elle, que, pour

la garder, pour la disputer à Dieu, — comme si l'on avait le droit de disputer à Dieu une âme, et cette âme-là? — je pris la défense de Jean. L'abominable lettre, si lâchement envoyée, datait d'avant la guerre. C'était une vengeance de femme après une rupture et Jean y était demeuré étranger. Bien plus, je l'avais vu au désespoir. Elle eut un sourire désabusé, trop facile à interpréter : « Alors, comment sait-il déjà? » — et ne laissa échapper aucune plainte. — « Non, me dit-elle seulement, notre bonheur humain est fini. » Je protestai, essayant de soulever pour elle le voile qui lui cachait les réalités de la vie : Jean l'aimait et n'aimait qu'elle ; une faute de jeunesse, comme il arrive à tant d'hommes, traînait encore dans le sillage de ses jours, mais ce sillage même s'effacerait. Il fallait un peu d'indulgence, un peu de patience. Elle me laissait dire, et puis murmura : — « Lui ! oh ! lui ! » Lui qu'elle plaçait si haut, lui qui avait sa foi et son cœur ! Elle hocha la tête encore et répéta : — « Non, maman, notre bonheur terrestre est fini. Mais il ne faut pas que Jean se croie abandonné... » Pendant cet entretien, la fenêtre de sa chambre était restée ouverte. Il faisait une chaleur lourde. C'était au début de juillet. Nous ne prîmes pas garde que le ciel se couvrait et l'orage éclata. Le froid la saisit-elle, ou l'humidité ? Je ne sais et les médecins ne lui ont trouvé qu'une légère inflammation aux poumons. Elle dut s'aliter et ne se releva plus, malgré les soins d'un spécialiste de Lyon que j'avais mandé. Elle était un peu frêle, mais saine. Elle ne résistait pas au choc intérieur qu'elle avait subi. J'assistai,

impuissante, à son départ doux et discret, non pas sans souffrance, mais sans plaintes, car je ne puis appeler cette paisible et lente agonie une mort. Elle priait sans cesse et je pouvais suivre la direction de ses prières. Elle se tendait vers le monde invisible comme ces fleurs des eaux qui s'allongent pour aspirer à la surface la lumière du soleil. C'est alors que, découragée, pour la retenir encore, j'ai tenté d'aller chercher du secours à la Chartreuse du Reposoir où Jean s'était peut-être arrêté.

— Il y était, madame. Mais il n'a pas dû connaître votre démarche. Car il n'eût pas manqué d'y faire allusion dans ses cahiers.

— Il a pu l'ignorer en effet. Tandis que Chantal reposait, veillée par Josette, une jeune fille du voisinage qui l'aimait tendrement et qui est demeurée à mon service, je partis au lever du jour afin d'être rentrée plus tôt, sur un mulet que notre fermier Delor conduisait. Je me disais le long du chemin : « Lui seul peut la retenir à la vie. Il saura lui parler, obtenir son pardon, son sourire, le retour de sa confiance... » J'espérais. Vous savez que, lorsqu'on passe la montagne par le col de la Colombière, on débouche dans le village de Pralong qu'il faut traverser pour remonter à la Chartreuse par une avenue de sorbiers et d'acacias. Cette avenue trace une boucle, en sorte qu'on peut voir, au-dessus de soi, et de face, les personnes qui suivent la même route. Je reconnus ainsi Mme de Laury. Elle rôdait autour du couvent fermé et m'avait devancée. Elle gardait son amant comme une chienne la maison de son maître. Je ne pouvais entreprendre une lutte

où j'eusse perdu ma dignité et dont je craignais trop de deviner l'issue. Alors, plus attristée qu'au départ, je battis en retraite et revins sur mes pas. Delor m'implora pour donner de l'avoine à sa bête. Mais je le suppliai de me ramener sans arrêt.

Mme Fougère fit une pause que je ne coupai d'aucune réflexion. Il lui appartenait à elle seule de fixer les limites de ses confidences. Mais je compris bien qu'elle ne désirait plus rien me cacher et me considérait comme un allié : les Rambert n'avaient point cherché d'excuse à la faiblesse de Jean, s'ils chargeaient Mme de Laury d'une accusation plus sévère. Lentement, comme si elle reprenait pour elle-même le fil de son récit, elle acheva :

— Chantal, qui me voulait sans cesse auprès de son lit, avait remarqué mon absence. Je ne songeai pas à lui en cacher le motif. Mais Dieu m'a pardonné de lui en avoir dissimulé le résultat : — « Il est à la Chartreuse, lui dis-je. Il se repent... » Un peu de sang colora ses joues. Ce fut la dernière fois que je la vis rougir. Cependant elle ne me demanda pas de le voir. Elle parut dès lors heureuse. Sa ferveur redoubla. Elle murmura un jour à mon oreille : « Maman, il sera sauvé... » Elle s'éteignit en priant, sans doute pour lui. Un ou deux soupirs, et pas de douleur apparente, et une paix céleste sur le visage.

J'avais pris la main de Mme Fougère. Elle me la laissa un instant. Ne lui portais-je pas le témoignage d'un autre mort, celui de la Chartreuse qui, déclarant Mme de Laury étrangère à sa volonté de mourir, affirmait par là même que son désespoir avait une autre cause, le remords du mal qu'il avait fait ?

Je ne pouvais prolonger plus longtemps cette seconde visite qui provoquait chez mon hôtesse une recrudescence de chagrin par la vision trop nette du passé. Et cependant je ne tenais pas encore d'elle ce que j'eusse désiré de savoir. L'assassinat ou le suicide de Jean Rambert avait suivi d'un mois le décès de Chantal : sans doute n'en avait-elle rien connu de précis. Mais quelle était son interprétation ? Elle allait m'en instruire elle-même rien que par la marche logique de sa pensée :

— J'ai confiance, me dit-elle sans que je la questionnasse et comme je me contentais de paroles de sympathie, j'ai confiance que c'est ma fille en effet qui a obtenu de la miséricorde divine un délai pour son fiancé. Jean, après sa blessure, a pu être transporté à la Chartreuse. Dom Louis-Joseph de Vaultchier, le prieur, m'a raconté sa fin. Vous la connaissez.

— Croyez-vous, madame, qu'il se soit frappé lui-même ?

— Je le crois.

Contrarié de sa réponse que j'escomptais différente, j'insistai :

— Il échappait à Mme de Laury. De lui aussi elle s'est vengée.

Mme Fougère hésita à me donner son avis, plus qu'elle n'avait hésité auparavant dans un récit plus intime, mais dont les sources lui appartenaient, tandis que le secret du drame ne lui appartenait pas. Fut-ce la suite de notre longue conversation, elle se décida :

— Non, pour moi, ce coup de revolver était une

libération. Une libération défendue par la loi de Dieu, et qu'il aurait dû chercher ailleurs s'il avait eu plus de foi et plus de volonté. Cette femme ne l'a pas assassiné. Elle a fait pire. Après l'avoir cherché ici, après avoir ensuite assiégé la Chartreuse, elle a osé revenir s'installer à côté de nous, à l'hôtel des Alpes, au Grand-Bornand. Je ne l'ai appris que plus tard. En ce temps-là ma fille venait de mourir. Comprenez-vous son calcul? Tôt ou tard Jean rendrait visite à cette tombe. En restant sur place, elle était sûre de le rencontrer. Et ce calcul ne l'a pas égarée. Jean est venu. Elle allait presque chaque jour l'attendre, — tous ces détails m'ont été donnés bien des années après, — à la pointe de la vallée, sur le sentier du col des Annes. Un jour, elle l'y a trouvé. La suite qu'il faut imaginer est affreuse. Je ne puis y penser sans honte. Elle l'aurait une fois de plus reconquis. Ils auraient passé la nuit sous le même toit. Au petit matin, il est sorti seul, avec l'horreur et le dégoût. Il est allé chercher appui auprès de sa fiancée morte. Et puis, désespérant de rompre jamais des liens détestés, il s'est jugé et condamné. Il avait en partage la bravoure physique. Sa mort l'a bien montré. Voilà tout.

Elle s'était hâtée de se débarrasser de toutes ces ignominies qui lui souillaient la bouche en passant et accompagna ses derniers mots d'un geste de recul, comme pour chasser le hideux cauchemar. Peut-être sa version contenait-elle la vérité. Elle expliquait par un dernier sursaut d'honneur le suicide de Jean Rambert. Elle écartait l'hypothèse

violente et romanesque du crime qui m'autorisait à prendre le rôle de justicier. Je fus quelques instants avant de l'admettre. Mais je n'y trouvai pas d'objection.

Comme je prenais congé, Mme Fougère me déclara qu'elle serait désireuse de revoir ma mère, et je l'invitai aux Coudriers.

— Je ne puis y aller, me répondit-elle. Mais que Valentine vienne ici.

Et comme je cherchais la raison de son refus, je la découvris dans la présence de Mme de Laury. La mère de Chantal ne pouvait accepter de la rencontrer.

— Non, madame, affirmai-je aussitôt avec l'assurance d'un jeune redresseur de torts, il ne serait pas décent que les honnêtes gens se retirassent devant les coupables. Venez aux Coudriers sans crainte. Je vous garantis que notre voisine sera partie.

— Vous n'y pouvez rien, mon ami.

— Je la chasserai.

— Il ne faut pas de scandale. Cela est déjà si ancien.

— Il n'y aura pas de scandale. Je la verrai et lui parlerai.

Comme dom Louis-Joseph de Vaultier, elle me conseilla d'abandonner mon projet. Mais je m'étais exalté en lisant la confession de mon oncle Jean et j'y avais respiré une atmosphère d'amour et de haine.

Revenu à l'hôtel du Grand-Bornand, je rassemblai tous les enfants du village et leur promis une

bonne récompense pour les brassées de fleurs des champs qu'ils me rapporteraient, bruyères déjà fanées à demi, campanules et ces colchiques mauves qui annoncent l'automne. Moi-même, je demandai au curé l'autorisation de couper ses dernières roses auxquelles je mêlai des pieds d'alouette, des géraniums et des capucines. Avec toute cette parure disparate, je transformai la tombe de Chantal Fougère en un jardin fleuri. La dalle en fut recouverte et la croix parut couronner un reposoir.

Et ce fut la vision que j'emportai de mon pèlerinage : ces fleurs dans un cimetière. N'avais-je pas rempli le dernier désir de celui qui mourut à la Chartreuse?

Il ne me restait plus qu'à affronter Mme de Laury.

III

MADAME DE LAURY

Un jeune homme de vingt-deux ans, embarrassé encore de sa personne et gêné par sa gaucherie et sa timidité, mais qui se prend pour un justicier n'est pas en état d'infériorité en face d'une femme de cinquante, même quand celle-ci détient en partage, avec un reste de beauté, cette habitude incomparable du monde qui sait manier les conversations et dresser les embûches où tombent les partenaires imprudents, car il a pour lui ces deux fermes soutiens : un rôle et son droit.

Je ne redoutais donc pas ma rencontre avec Mme de Laury, mais je la voulais préparer à ma guise et provoquer à mon heure. Rentré aux Coudriers, j'avais donné à ma mère et à tante Dine tous les détails qui leur rendaient vivant le drame du Reposeur, en laissant dans l'ombre ceux qui, trop avilisants, les pouvaient blesser. Ma mère, tout en se réjouissant de reprendre des relations avec Mme Fougère, son amie ancienne, s'alarma de la promesse de sa visite :

— Le château de Laury est si proche.

— Je le sais, répondis-je, mais j'y pourvoirai. Auparavant je ferai place nette.

Du coup la belliqueuse tante Dine me considéra avec admiration, ce qui me flatta :

— A la bonne heure. Voilà qui est parlé. Le crime ne doit pas rester impuni. Il faut exécuter l'assassin.

Je tentai de lui représenter que mon oncle Jean n'avait pas été assassiné et que je me rangeais décidément à la version du suicide. Partagée entre le culte qu'elle rendait en ma personne au chef de famille, et sa conviction qui allait tout droit au meurtre et n'avait jamais été ébranlée, elle en perdit la parole durant quelques instants, ce qui lui infligea un cruel supplice. J'admurai la puissance de la discipline sur une âme énergique et probe. Elle s'inclina de mauvaise grâce, et tout en marmonnant, mais elle s'inclina :

— Tu as tes raisons, François. Elles doivent être bonnes. Mais tout cela n'empêchera point Mme de Laury d'être une coquine.

— Et la pire ! ajoutai-je pour donner à la chère femme une fiche de consolation.

Il me restait à chercher à la ville une arme. Je revis l'abbé Heurtevent, que j'eus grand'peine à tirer de ses grimoires et de ses horoscopes : il avait découvert une façon nouvelle d'interpréter la prophétie du bienheureux André Bobola. Ce bienheureux, dès longtemps décédé, était apparu à un moine à Rome, pour lui annoncer la restauration de la Pologne après une guerre qui mettrait aux prises toutes les nations.

— Une guerre comme l'humanité n'en a jamais vu ! ajouta mon abbé et, pour achever de m'épou-

vanter, il marcha sur moi, ce qui me contraignit au recul à cause de la menace de son nez.

— Ce n'est pas prochain, essayai-je d'articuler avec scepticisme.

— Plus que vous ne croyez, jeune homme, et vous pourriez bien y prendre part un jour. Vous aurez un avant-goût de cette abomination de la désolation annoncée par les Saintes Écritures.

De nouveau je l'interrogeai sur l'affaire du Reposoir, le conjurant de rassembler et préciser ses souvenirs. Mais qu'attendre d'un illuminé? Il continua d'y voir un attentat de la franc-maçonnerie avec la connivence d'une courtisane. Je tentai de protester contre une si injurieuse dénomination :

— Mme de Laury, monsieur l'abbé, avait une haute situation sociale. Sous l'Empire elle faisait partie de la Cour. Enfin elle attendait un enfant.

— Un enfant? Ces femmes-là n'en ont pas.

— Sa fille est revenue avec elle.

— Je n'en crois rien.

— Mais je l'ai vue.

— Et son acte de naissance? l'avez-vous tenu dans les mains?

Cette obstination saugrenue eut pour effet de me désigner tout à coup le document qui pouvait m'éclairer sur la dernière entrevue de Sandrine et de son amant. Comment n'y avais-je pas songé plus tôt? L'acte de naissance de Mlle Sylvie de Laury était un infailible contrôle de cette rencontre suprême au Grand-Bornand. Mais où me le procurer? La jeune fille n'était pas venue au monde en Savoie. Incontinent je courus chez M. Mollin, cet

ancien commis du greffe dont la complaisance m'avait permis de feuilleter le dossier criminel. Il m'apprit sur-le-champ que l'un des seuls conseillers municipaux de la ville sur qui ne courût encore aucun bruit fâcheux venait de vendre, une à une, à son ancienne maîtresse dont le mari était devenu préfet, les lettres d'amour qu'il en avait reçues, et cela sous une menace de chantage pour un profit considérable. Cette découverte le mettait de bonne humeur. Il la devait à l'indiscrétion de l'intermédiaire chargé de la fructueuse opération. Jamais il n'avait été aussi occupé que depuis sa retraite, car la collection de tares qu'il dressait prenait les proportions d'un musée, le musée des horreurs.

Je demandai à son infailible mémoire l'indication de quelques dates. avant d'en venir à celle que je désirais de connaître. Quand était décédé M. de Laury?

— M. de Laury est décédé subitement en Espagne où il voyageait pour une affaire de mines qui prenait la tournure d'une vaste escroquerie. Attendez, il y a de cela huit ou dix ans, un an à peine après sa mère, la comtesse douairière. On prétend qu'il est mort dans un mauvais lieu, mais je n'en rapporte pas la preuve.

— Inutile, je vous remercie.

— Mme de Laury, après lui, a repris tous les biens de la famille, y compris le château, que recouvrait son hypothèque légale. Malgré ses prodigalités et les pertes effectuées par son mari, elle est encore millionnaire.

— N'était-elle pas divorcée?

— Jeune homme, le divorce ne date que de la loi Naquet, laquelle est relativement récente. Mme de Laury n'était même pas séparée de corps.

— Mais elle était brouillée avec son mari.

— Sait-on jamais dans ce monde-là? Il ne la gênait guère et tolérait ses dévergondages. Mais il a pris la précaution de rentrer de voyage et de lui faire un enfant pour démontrer qu'elle n'était pas la maîtresse de Jean Rambert quand celui-ci a été tué. Le juge d'instruction, s'il n'eût pas été prévaricateur, concussionnaire, corrompu ou amoureux, n'eût pas manqué de les arrêter tous les deux, elle comme assassin, et lui comme complice.

— Comme vous y allez !

— Vous ne pensez pas, je suppose, à mettre en doute leur culpabilité. Ce serait trahir votre famille. Et cette dame se pavane aujourd'hui sous votre nez dans le meilleur monde. Naturellement. J'ai toujours vu le bonheur et le crime associés. Tenez, hier encore, notre député, qui s'est fait réformer trois fois pour éviter de partir pendant la guerre, présidait le banquet des anciens combattants.

Ces constatations, loin de le révolter, le réjouissaient, car elles satisfaisaient son mépris des hommes et il les rassemblait en bon ordre pour les codifier.

J'estimai fort inutile d'entamer une controverse avec un homme aussi convaincu et me contentai de poursuivre mon lièvre sans m'engager sur d'autres pistes :

— Cet enfant, connaissiez-vous sa date de naissance?

— Non : il est facile de la retrouver.

— Où donc?

— Mais dans une liquidation de succession qui a été déposée au greffe ou chez le notaire.

En effet, il me la procura sans délai. Sylvie de Laury était née quelques jours à peine avant les neuf mois écoulés depuis la nuit du Grand-Bornand. Aucun doute ne pouvait subsister dans mon esprit sur la paternité de Jean Rambert. La ressemblance que j'avais surprise, que personne autour de moi n'avait remarquée pourtant, ne m'avait pas trompé. Devant la révélation de cette origine, j'éprouvai, bien que je m'y attendisse, une sorte de tristesse que j'emportai sur le bateau à mon retour aux Coudriers. La jeune fille n'avait pas hérité de son père cette aisance de vivre qui attirait à celui-ci toutes les sympathies. Elle semblait presque s'être ressentie du trouble passionné qui avait accompagné le drame de sa naissance. Elle aussi, néanmoins, prenait le cœur par une mélancolie un peu sauvage et la grâce de traits aisément reconnaissables pour des yeux avertis. Et je souhaitai de ne pas la rencontrer, tant je redoutais que la seule vue de ce charmant et innocent visage compliquât une mission déjà si délicate.

Ma tactique n'était point de prendre en traître Mme de Laury. De même que j'avais prévenu Mme Fougère de ma visite, et bien que je ne me crusse pas tenu aux mêmes ménagements, je m'annonçai en toute franchise par une lettre qui lui demandait de me recevoir, et de me recevoir seul, car j'avais un renseignement important à lui communiquer. Elle me répondit immédiatement, d'un

mot sur sa carte, qu'elle m'attendrait le lendemain. En hâte elle acceptait la bataille qui me parut se rapprocher avec une rapidité foudroyante, quand j'eusse préféré, pour la préparer, un ou deux jours de délai. Mais n'étais-je pas dès longtemps prêt à affronter le monstre, et pourquoi cette soudaine pusillanimité?

Ce chemin des Coudriers au château que j'avais déjà souvent parcouru, je le suivis ce jour-là, ce jour d'octobre, avec des pensées nouvelles. J'imaginai à ma place, ou marchant devant moi, ce Jean Rambert que sa maîtresse à distance envoûtait. Je revivais ses fièvres, ses exaltations, ses désirs, ses remords. Et cette compagnie dangereuse me paralysait. Que de fois il avait passé là, favorisé par la nuit complice !...

C'était, je me souviens, un après-midi un peu brumeux : le lac, en toutes petites vagues, clapotait doucement sur la grève ; seuls, les osiers rouges mettaient une note colorée dans la grisaille du paysage. Les feuilles commençaient de tomber, à peine jaunies, et sous mes pas crissaient plaintivement. Le trajet me sembla très court. Je me serais accommodé d'une marche plus longue. La claire-voie était ouverte, je traversai les jardins. Quand je sonnai, tout mon courage m'était revenu, et toute mon impérieuse dureté.

Pour achever la similitude, elle me reçut dans sa chambre où flambait un feu de bois, non qu'il fût déjà froid, mais pour chasser l'humidité de l'automne. Malgré moi, j'inspectai cette vaste pièce qui

donnait par deux fenêtres sur les arbres et les pelouses et qu'ornaient deux grand portraits de l'Impératrice et du petit prince impérial aux Tuileries, et je cherchai des yeux le lit, caché par un paravent, comme on est attiré en montagne par l'abîme. Elle ne me laissa pas le loisir de prolonger cet inventaire. Ce fut elle qui attaqua. Savamment peut-être, elle tournait le dos au jour, ce qui lui pouvait retirer quelques années. Ou bien ma lecture à la Chartreuse du Reposoir déposait-elle sur son visage, à mon insu, et sur son corps même, ce romanesque voluptueux qui sert de parure aux héroïnes de la passion? Toujours est-il que je découvrais devant moi une femme beaucoup plus séduisante et désirable que l'image laissée par elle à nos précédentes rencontres. Je dus me raisonner intérieurement pour dissiper cette cause d'infériorité inattendue.

— Je vous reçois ici, monsieur, commença-t-elle, parce que nous y serons moins dérangés selon votre désir. J'avais espéré nouer avec vous des relations de bon voisinage, puisque le hasard ou votre plaisir vous avait conduit chez moi. A votre demande d'entrevue, j'ai compris que, sous l'influence de votre entourage, vous aviez entendu l'écho d'anciennes calomnies dont j'ai été autrefois la victime.

Cette audace de se jeter dans la mêlée me déconcertait. Mon plan était de lui développer tout du long mon enquête qui aboutirait à sa mise en accusation, non pour un crime matériel, mais pour un double crime moral envers Chantal Fougère et envers mon oncle Jean. Elle était la cause de leurs

deux morts. Sa responsabilité était si complète qu'elle ne pouvait songer à imposer sa présence aux parents des victimes. Elle m'écouterait jusqu'au bout, affolée et bouleversée, et je la tiendrais à merci, comme un justicier le coupable. Or elle découvrait d'avance le morceau de bravoure que j'avais composé. Mais son offensive brusquée dépassait la mesure. En dénonçant les miens comme les instigateurs de mon intervention, elle blessait à la fois la vérité, le groupe dont j'assumais la défense et mon orgueil.

— Vous vous trompez, madame, lui répliquai-je froidement. Ni ma mère, ni ma grand'tante Bernadine ne m'ont révélé votre passé. Tout au plus celle-ci a-t-elle manifesté sa surprise de votre retour au château de Laury. Jusqu'à ce retour, et même un peu plus tard, le drame du Grand-Bornand m'avait été soigneusement caché. Sans quoi, vous ne m'eussiez pas trouvé chez vous en maraude il y a quelques mois.

Comprenant qu'elle m'avait inutilement provoqué et dans le désir de me ramener encore s'il était possible, elle entama l'éloge de ma famille :

— Votre père, lui, n'a jamais cru à ces abominables soupçons que la méchanceté provinciale répand si volontiers sur tous ceux qu'elle jalouse. C'était un homme, lui, comme votre oncle Jean.

Comme votre oncle Jean ! La première, elle prononçait ce nom dont je pensais me réserver la menace. Je n'en revenais pas et voici qu'elle ne m'accordait même pas le temps de réfléchir, d'entrer en ligne à mon tour avec mes bataillons de témoignages :

— Mais qui vous a renseigné? Que savez-vous? Dites-le, si vous avez ramassé contre moi autre chose que les basses rancunes de la petite ville ameutée contre une amie de l'Impératrice et contre une femme...

Elle n'acheva pas. Voulait-elle dire : une femme amoureuse et aimée? Elle chargeait ses ennemis, à la façon d'une amazone, à toute allure : vengeance politique de radicaux envieux de la Cour et des élégances de Compiègne, haine de puritains et de faux dévots de sous-préfecture pour tout ce qui touche à la passion. Je ne pouvais subir passivement tous ses assauts. Puisqu'il me fallait changer de tactique, je sautai par-dessus mon bagage de preuves pour courir à la conclusion :

— Madame, il vous faut partir, quitter le château de Laury. Vous ne pouvez l'habiter plus longtemps. Ce fut son tour d'être décontenancée :

— Moi? Je suis ici chez moi.

— Mme Fougère doit venir aux Coudriers dans quelques jours. Vous ne pouvez l'exposer, pas plus que vous ne pouvez exposer ma mère, après ce qui s'est passé, à se trouver en face de vous dans une rue du village, sur le bateau, à l'église, sur le chemin, n'importe où. Vous voyez qu'il vous faut partir.

— Ah! dit-elle, reprenant, non point son sang-froid, mais son ardeur combative, pour avoir le front de me parler ainsi, je le vois bien, vous croyez à cela. Vous en êtes à croire que j'ai frappé Jean, mon Jean!

De quel accent de tendresse elle avait prononcé hardiment ces deux mots! Jamais je ne l'oublierai.

C'était comme l'appel d'une lumière qui transfigurait son visage. Et j'avais amassé toutes sortes de précautions oratoires pour l'entretenir de sa liaison ! Elle me la jetait à la figure dans un cri dont l'impudeur était d'une incroyable fierté. Déjà levée du fauteuil qu'elle occupait au coin du feu, elle ouvrit un bureau à cylindre qui découvrait un petit sanctuaire secret.

— Toute ma vie est là, murmura-t-elle.

Et prenant des photographies, elle me les montra, elle osa me les montrer : toutes représentaient Jean Rambert, adolescent, étudiant, en uniforme de lieutenant de mobiles, et plus tard encore, quand il était avocat et respirait l'avenir. J'étais atterré, car je lisais sur toutes, et mieux encore sur les dernières, moins gaies, moins lumineuses, la ressemblance de Sylvie de Laury. La voix chaude, la voix émouvante de cette Sandrine que je connaissais mieux qu'elle ne le pouvait supposer, et peut-être mieux qu'elle-même, par phrases hachées me livrait son passé presque avec une volupté sauvage, comme si elle étouffait de n'en plus parler à personne :

— Oui, toute ma vie est là. Il y a seize ans que Jean m'a quittée. J'avais alors trente-trois ans, trois de plus que lui. Je vais en avoir cinquante. Eh bien ! j'ai renoncé à tout depuis qu'il est mort. Je ne lui ai pas survécu. Avec lui, mon bonheur est parti. Mais la mort, sa mort est en moi. Et vous pouvez croire, et quelqu'un a jamais pu croire que je l'avais tué ! Ah ! monsieur, vous êtes encore trop jeune pour comprendre ce que peut être une femme quand elle aime. Elle frapperait sans remords autour d'elle,

sans remords et sans pitié, elle se frapperait elle-même. Mais lui? Oh! non, pas lui. J'aurais donné mon sang pour qu'il vécût. J'ai suivi son convoi dans la montagne et je l'ai accompagné jusqu'à la porte de la Chartreuse. Quand cette porte s'est refermée sur lui, quand je me suis vue toute seule, et pour toujours, la nuit est descendue et dès lors j'ai vécu dans l'ombre.

Elle m'arracha les images qu'elle m'avait confiées et les rejeta pêle-mêle dans le tiroir qui leur servait de tombe, comme si j'avais commis l'indiscrétion de fouiller son secrétaire. Pourtant, devant cette explosion d'amour, je m'inclinai malgré moi dans une sorte de respect, le respect d'une force inconnue et toute-puissante. Mais, dans ce même instant où les souvenirs de mon pèlerinage se pressaient, je revis, dans le chalet du Grand-Bornand, le pastel idéal et resplendissant de Chantal Fougère, et le souci de mon devoir me fut rendu.

— Qui vous accuse, madame, répondis-je enfin, d'avoir tué?

Elle parut soulagée comme elle dut l'être jadis après l'ordonnance de non-lieu :

— Ah! je savais bien que vous ne pouviez pas le croire.

— D'autres l'ont cru. De cette erreur, madame, la justice vous a fait raison. Mais il est d'autres crimes qui ne relèvent pas de la justice et qui sont peut-être plus graves.

— Que voulez-vous dire?

Cette fois je m'étais redressé de toute ma taille et je m'élançai à mon tour au combat avec toute la

fougue indélicate, sans miséricorde et sans ménagement, de la jeunesse :

— Je dis, madame, que vous vous êtes servie d'une arme plus dangereuse et plus lâche que le revolver, pour atteindre à distance la plus pure et la plus innocente victime.

Elle prit, sur les notes hautes, un ton presque insultant pour s'écrier :

— Ah ! oui, Mlle Chantal Fougère ! Sa maman vous a raconté... Elle avait osé lever les yeux sur lui qui m'appartenait. Qui m'appartenait, vous entendez, corps et âme, à moi, à moi seule. Je me suis défendue. On se défend comme on peut. Un jour, vous le saurez. Qu'est-ce que cet amour de jeune fille pouvait bien signifier à côté du mien ? A la première épreuve il s'est dérobé, comme un cheval au premier obstacle. Elle a cessé d'aimer son fiancé avili, comme si l'amour avait besoin de dignité, d'honnêteté, de vertu, de pudeur, comme s'il ne se moquait pas de toutes les lois humaines et divines ! Lui a-t-elle pardonné ? L'a-t-elle appelé ? Un amour aussi languissant et anémique est-il l'amour ? Quand on aime, rien ne sépare, ni le sang, ni la honte.

— Mais elle est morte de son amour, madame, et vous vivez.

J'avais tiré au vol l'oiseau de proie qui décrivait sur moi ses menaçantes spirales. Pour quelques plumes fracassées il n'allait pas tomber déjà.

— C'est vrai, déclara-t-elle, brisant elle-même sa tirade... Je vis. Mais j'avais une raison de vivre que ma rivale n'avait pas. Je portais le fruit de mon amour. Ma fille est la fille de Jean...

Ah ! je le confesse, elle dépassait mon attente et se surpassait elle-même dans la soudaine gradation de sa franchise. Un aveu aussi brutal, plus brutal que le premier, me prenait au dépourvu, quand précisément je réservais cette révélation pour l'acabler. J'étais partagé entre l'indignation et une sorte de sympathie admirative pour cette défense de feu. Mais, dans la lutte, le jeu rapide et puissant de l'adversaire ne vous contraint-il pas à faire usage de tous vos moyens ? Il me semblait aussi que je devais à la mémoire de mon oncle Jean de protéger à sa place, fût-ce contre sa maîtresse, celle qu'il avait souhaitée pour femme. Ainsi ma riposte la visa-t-elle au cœur :

— Je le savais, madame. Je l'avais deviné à sa ressemblance. Prenez garde qu'elle ne soit plutôt votre fille, car vous lui apportez le plus redoutable héritage. Vous vous êtes débarrassée d'une rivale, mais en supprimant du même coup l'honneur d'un homme qui, vous auriez dû le savoir, n'accepterait pas de vivre sans honneur.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien que vous ne sachiez. Jean Rambert ne vous aimait plus, madame, après vous avoir tant aimée. C'était Chantal Fougère qu'il aimait.

— Non, non, c'était moi. Il ne pouvait plus se passer de moi. Nos vies s'étaient fondues l'une dans l'autre. J'avais commis la faute de réserver une part de la mienne pour le monde. Mais je la lui offrais toute. On ne doit rien réserver quand on aime. Pour l'enfant que je portais, j'ai pu, sur l'insistance soi-disant généreuse, ou plutôt sur le chantage de

M. de Laury, et les nerfs ébranlés par le malheur, et peut-être dans la sotte crainte d'un scandale et la misérable préoccupation du monde, me rétracter devant le juge et renier mon amour. Même dans la religion de l'amour, il est si difficile de renoncer au monde. C'est là un de mes seuls remords. Mais j'aurais quitté mon mari, si Jean avait voulu vivre, j'aurais apporté ma fortune à son ambition. Nous eussions vécu à Paris où l'on accueille les amants heureux. Il fût parvenu au succès, à la gloire, dans la politique, dans les lettres. Je l'aurais aidé. C'était notre avenir. Nous ne faisons qu'un.

— Madame, vous savez bien que de cet avenir il ne voulait pas, ou ne voulait plus. Il vous l'avait proposé au temps de votre passion, et vous aviez refusé. Son avenir n'était plus vous. Il s'appelait Chantal Fougère. Lui-même ne tenait plus à vous que par un lien qu'il se reprochait comme une faiblesse. Vous l'aviez ensorcelé et vous l'avez rendu complice de la mauvaise action que vous accomplissiez en envoyant à sa fiancée, comme un poison, une ancienne lettre de lui qui vous était adressée. Cela, il ne vous l'a pas pardonné.

— Qu'en savez-vous?

— Il vous a dit en face qu'il vous haïssait.

— Il m'a pardonnée. Il m'a approuvée. Et la preuve, la preuve vivante, plus forte que tous les témoignages que vous avez pu recueillir, c'est ma fille.

— Alors il ne se l'est pas pardonné à lui-même. Quand il eut appris la mort de Chantal et qu'il repassa la montagne pour se rendre en pèlerinage à

sa tombe, vous l'attendiez sur le chemin. Vous avez été la plus forte, par quel sortilège, par quelle sorcellerie, je m'en rends mieux compte maintenant. Il a passé la nuit avec vous au Grand-Bornand. Mais le lendemain matin, il s'est jugé, condamné, exécuté.

— Taisez-vous. Comment pouvez-vous le savoir? Qui vous a parlé?

— Lui. C'est lui-même. Il s'est confessé.

— Vous mentez. Il y a un secret de la confession.

— Pour le prêtre. Pas pour le pénitent. A seize ans de distance il m'a parlé. S'il ne m'avait pas parlé, je ne serais pas ici.

— C'est impossible. Ce n'est pas vrai.

— Alors pourquoi s'est-il tué ce matin-là? Je vous défie de l'expliquer, madame.

— Eh bien, c'est moi qui l'ai tué.

Nous étions haletants, le souffle court, et nos répliques se mordaient l'une l'autre comme des chiens mêlés. Cet aveu formidable et inattendu, si contraire à mes convictions acquises, à mes preuves rassemblées, eut pour effet de nous séparer. Nous tombâmes subitement dans le silence. Comment garder le moindre doute? S'accuse-t-on, innocent, d'un meurtre? J'avais obtenu à mon premier interrogatoire ce que le juge dans toute son instruction n'avait pas pu ou pas voulu obtenir. Par un étrange phénomène, au lieu d'en éprouver de l'orgueil, je me sentis brusquement gêné de ma victoire. Et ce fut presque à voix basse que je demandai enfin :

— Pourquoi? mais pourquoi?

Elle-même, perdant tout éclat, toute violence, murmura plutôt qu'elle ne répondit :

— Parce que... parce que j'avais peur..

— Peur de quoi?

— Peur qu'il ne m'aimât plus.

Mais, après le coup de massue qu'elle m'avait asséné, voici que les objections se multipliaient dans mon esprit :

— Vous vous seriez tuée après lui.

— Pas sur la tombe de cette jeune fille.

— Ailleurs.

— Je l'ai secouru après l'avoir blessé. Après... il était trop tard.

Visiblement elle cherchait des raisons. Elle n'avait plus d'assurance. Et tout à coup la terrible amazone s'effondra en larmes. Cette fois, elle ne se défendait plus. Ce fut presque doucement que je l'achevai :

— Hélas ! madame, la vérité est pire. Vous aviez cru qu'il accepterait de déchoir. Quand il se fut rendu compte qu'il ne vous résisterait peut-être jamais, que vous le possédiez encore sans amour après l'attentat que vous aviez commis ensemble contre Chantal Fougère, il a cherché le seul moyen qu'il eût de se délivrer de vous, la mort. L'avoir conduit là, c'est votre crime.

C'était bien cela qui la révoltait et la torturait. Elle avait préféré se charger d'un meurtre à quoi elle était demeurée matériellement étrangère. Son aveu n'était pas contraire à la vérité et c'était bien une vie qu'elle avait détruite. Son amant n'avait pu reprendre le joug de la chair qu'en se condamnant au supplice et peut-être, et sans doute n'avait-il partagé sa couche une dernière fois qu'avec la volonté de mourir ensuite. Elle avait

pressé dans ses bras un condamné. Il s'était anéanti en elle. Plus sûrement qu'avec une arme, elle avait tué son âme en lui prenant son corps. Dans la frénésie de sa passion, elle ne s'était pas aperçue que l'amour d'un homme n'est pas l'amour d'une femme et qu'il est des hommes qui ne pardonnent pas à leur maîtresse leur propre dégradation.

Le visage à demi caché dans les mains, repliée sur elle-même et penchée vers la flamme du foyer qui décrivait sur elle de mouvantes ombres rouges, elle sanglotait et, abolissant ma présence, se parlait à elle-même par phrases entrecoupées :

— Jean, mon bien-aimé, n'est-ce pas, tu m'aimais encore? Est-ce qu'on donne et reçoit des caresses quand on n'aime plus? Et cesse-t-on d'aimer dans la faute et même dans la honte?

Je la laissai reprendre sa raison peu à peu. Et nous continuâmes de causer comme si nous étions unis, à défaut de parenté, par des connaissances communes. Ce changement de ton, presque inexplicable, m'est encore présent à la mémoire. Peut-être même ai-je demandé pardon à Mme de Laury de lui rappeler de si déchirants souvenirs. Les plus violentes scènes finissent ainsi quelquefois : on a épuisé sa rancune et sa colère, et l'on se retrouve dans la pitoyable humanité. Elle me fit même cette confiance dont elle ne comprit nullement l'indélicatesse et qui me troubla :

— J'avais pensé, quand vous êtes venu, qu'un jour, plus tard, Sylvie pourrait être votre femme. Elle est jolie et sera riche. Une alliance avec sa famille à lui m'eût été si douce.

Elle se fût ainsi rapprochée de Jean Rambert après tant d'années. Je ne répondis pas afin de ne pas trahir un émoi subit qui m'envahissait, et dont je ne savais pas s'il m'était agréable ou douloureux. Les choses impossibles nous tentent si vite. Puis, d'elle-même, elle revint à la demande que je lui avais adressée :

— Oui, peut-être sera-ce mieux. J'étais revenue ici parce que je *le* sentais plus rapproché. Vous avez chassé maintenant son fantôme. Je partirai. Je vendrai ce château et ces terres. Sylvie en aura du chagrin. Déjà elle s'attachait à ce pays.

Instinctivement elle plaçait la jeune fille entre nous comme un bouclier. Peut-être regrettait-elle de n'avoir pas fait usage plus tôt de cette défense. Puis, Sylvie elle-même, sans avoir frappé à la porte de la chambre, entra, la figure inquiète, presque bouleversée, et précisément comme sa mère me répétait :

— Je partirai... dans quelques jours... et ne reviendrai jamais.

Elle s'arrêta sur le seuil, interdite, en m'apercevant. Comprit-elle le sens de ces paroles qu'aggravait le pauvre visage maternel ?

— J'ai cru, maman, dit-elle d'une voix indistincte, vous entendre gémir.

En femme accoutumée par le monde à composer ses traits et son maintien, Mme de Laury, promptement, recouvra son sang-froid et sa voix habituelle, trop tard cependant pour les yeux les moins exercés. Il ne me restait qu'à prendre congé. Dans le dessein de rassurer la jeune fille, je multipliai les formules

de respect. Sa mère me tendit la main et je m'inclinai pour la baiser. Mais elle-même se contenta d'un signe de tête. Je n'oublierai de ma vie son expression de tristesse désenchantée et d'angoisse filiale. Sur quels pressentiments anciens venait se greffer l'incomplète, l'obscur révélation de cette soumission au départ?

Je repris le chemin des Coudriers. Le lac se perdait, après les premières vagues, dans la brume qui s'épaississait avec la tombée du soir. Les arbres de la rive, à demi dépouillés, découpaient leurs fûts et leurs branches noires sur l'horizon bas. Mon triomphe ne me procurait aucun plaisir, n'allégeait point ma marche. Pourtant n'avais-je pas vengé deux morts, mon oncle Jean et Chantal Fougère; sa fiancée? Oui, mais qu'avais-je laissé derrière moi? Si j'avais rencontré Sylvie de Laury avant de sonner au château, peut-être serais-je reparti sans entrer ou sans aborder l'objet de ma mission. Et j'avais, moi aussi, non pour un motif aussi coupable, mais simplement pour m'être penché sur les troubles profondeurs de l'amour, cette sensation des mains chaudes et moites, des mains qui viennent de toucher, dans la carnassière, les corps palpitants et les plumes sanglantes d'un oiseau de proie et de quelque menu rouge-gorge confondus dans les affres de la mort...

ÉPILOGUE

Trente ans se sont écoulés depuis cette scène avec Mme de Laury que je n'ai pas revue et qui, tenant parole, s'est volontairement exilée. Né au bord de l'autre guerre, j'ai fait la nouvelle, la grande, selon la prédiction du bon abbé Heurtevent, et la Pologne a été restaurée après cette guerre qui a mis aux prises toutes les nations. Je rassemble aujourd'hui ces souvenirs, parce que l'immense tragédie leur a donné le recul du temps. Qui se rappelle encore le drame du Reposoir? La Chartreuse elle-même, ses religieux chassés, a subi l'affront d'être changée en hôtellerie, et les cendres des Pères et de Jean Rambert, dans le cimetière violé, ont été dispersées.

N'est-ce point, cependant, à cet épisode de ma jeunesse que je dois mon aversion — presque une horreur sacrée — pour toutes ces romantiques violences qu'on désigne en jargon judiciaire sous le nom de crimes passionnels? — Tu ne m'aimes pas? Voici mon revolver. — Tu ne m'aimes plus? Un bol de vitriol. — Tu en aimes un autre? Un double assassinat... Ah! que du moins ceux qui se placent hors les lois — la loi divine et la loi humaine — respectent la liberté de l'amour et ne lui imposent pas la contrainte! Qu'ils aient le courage de sup-

porter dans l'épreuve, — cette épreuve fût-elle l'abandon ou, pire encore, la trahison, — comme ils l'ont portée dans la joie, une passion dont le sens étymologique signifie déjà la souffrance ! Mais il est en amour des crimes plus atroces, des crimes invisibles et hors d'atteinte, des crimes intérieurs, des crimes d'âmes pareils à celui de Mme de Laury.

Un jour encore, je devais entendre un dernier écho de la passion de Sandrine et de Jean. C'était quelque temps avant 1914. Médecin à Bellerive, comme mon père avant moi, je fus convié à donner mes soins à l'une des femmes les plus célèbres de la société du second Empire et les plus bienfaitantes dans mon pays de Savoie, Mme Bartholoni. A la vérité, quand je débarquai devant son château qui voisine au bord du lac avec le château de Laury et avec le château d'Yvoire, elle était déjà rétablie et se moquait de l'inquiétude de ses enfants. Jamais elle n'avait été malade et ne s'expliquait pas très bien tous ces malaises qui affligent les jeunes femmes d'aujourd'hui. Elle commandait à ses nerfs comme un colonel à son régiment. De sa resplendissante jeunesse elle avait gardé le port triomphant, la taille droite, la sérénité de la force, cet aspect magnifique d'un tableau de Rubens.

Ce fut donc moi qui, loin de lui infliger un traitement, reçus d'elle un réconfort d'éternelle santé. Elle me retint à dîner et nous causâmes du passé. Ne venait-elle pas de publier dans *le Correspondant* une correspondance fort intéressante entre son père, sir Fraser Frisell et Chateaubriand qui était son parrain ? Elle ressuscita même pour mon plaisir

l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* en me le représentant sous un aspect peu connu :

— Mon parrain m'aimait fort quand j'étais enfant. Une enfant terrible, une petite fille plus endiablée qu'un garçon. J'exigeais qu'il se mît à quatre pattes pour jouer avec moi sous la table et j'entendais sans pitié ses vieux genoux qui craquaient...

Mme de Custine avait répondu avec franchise au visiteur qui, dans son boudoir, lui demandait : « N'est-ce pas ici que l'Enchanteur était à vos genoux? — Dites plutôt que j'étais aux siens... » Mme Bartholoni fut sans doute la seule femme qui vit Chateaubriand à ses pieds, mais elle n'y prêta aucun intérêt.

Du temps de Louis-Philippe la conversation gagna le second Empire, — ou plutôt le deuxième Empire, comme disait Mme Bartholoni demeurée fidèle au régime impérial. Elle me décrivit par le menu les bals costumés qui furent alors en grande vogue. Elle-même, je le savais pour l'avoir lu au Reposoir, avait figuré en Judith dans les tableaux vivants organisés par la comtesse de Tascher dans l'hôtel de Mme de Meyendorff.

— Le dernier de ces bals, acheva-t-elle, fut celui des Tuileries, l'année qui précéda la guerre, pendant le carnaval. L'Impératrice y parut en Marie-Antoinette d'après le portrait de Mme Vigée-Lebrun. Vous savez comme elle admirait la Reine et la voulait imiter, sans deviner qu'elle aussi courait à la Révolution. Il y avait quatre sphinx d'Égypte dont chacun s'efforçait de connaître le secret : c'étaient

la maréchale Canrobert, la duchesse d'Isly, la comtesse Fleury et la baronne de Bourgoing. Le marquis de Galliffet, alors officier des Cent-Gardes et toujours extravagant, s'était travesti en obélisque de Louqsor. Un des plus brillants costumes était celui de mon ancienne voisine, la comtesse de Laury, en princesse de Lamballe.

— Qu'est-elle devenue, madame? demandai-je aussitôt à mon hôtesse.

— Elle est morte à Paris l'an dernier. Elle ne voyait plus personne. Elle s'était retirée du monde qu'elle avait tant aimé, où elle avait connu tant de succès par sa beauté, par sa grâce, par son esprit, par une sorte de séduction despotique. Sans doute connaissez-vous les mauvais bruits qui avaient couru sur elle? Mais non, vous êtes trop jeune. C'était après la chute de l'Empire, après la guerre.

Je lui déclarai que je les connaissais et les estimais inexacts.

— Comme vous avez raison ! m'approuva-t-elle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle a connu dans sa vie une passion unique, pour un de vos parents, je crois. Jamais ni à la Cour, du temps que nous la fréquentions toutes deux, ni à la ville, on ne lui a prêté aucun amant. Et Dieu sait pourtant si l'on en prête à Paris !

— Et sa fille, madame, est-elle mariée?

— Sa fille? Vous ne savez donc pas? Elle est entrée au Carmel de Paray-le-Monial.

Instantanément je revis cette expression de tristesse désenchantée et d'angoisse filiale qui m'avait tant frappé un soir d'octobre et dont la hantise m'avait inspiré d'impossibles rêves...

Peut-être la vocation de Sylvie de Laury était-elle la pente naturelle d'une âme religieuse. Peut-être la jeune fille avait-elle deviné, dès ce soir-là, quelque indice de la sombre passion maternelle. Que savons-nous de certain sur la vie des autres? Des gestes, des paroles, des apparences...

Au retour, dans la voiture qui me reconduisait à Bellerive le long du lac, je revécus une dernière fois le drame du Reposoir. Ne recevait-il pas un tardif épilogue? Le crime des deux amants n'achevait-il pas d'être expié? Pures hosties volontaires, Chantal Fougère avait offert sa vie pour racheter son fiancé coupable, et voici que Sylvie de Laury méritait au fond d'un cloître pour sa mère criminelle et pour son père qu'elle n'avait pas connu.

Devant les pas des chevaux, un vol d'oiseaux se leva et, s'égrenant dans l'espace, fut bientôt balancé aux quatre vents. Et je songeais, suivant leurs ailes, aux puissances infinies de l'amour dispersées dans toutes les directions, tantôt rasant la terre et tantôt s'élevant en plein ciel...

Paris, mai

Chalet du Maupas, décembre 1923

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

UN SECRET DE FAMILLE

	Pages.
I. — Le « chouan »	3
II. — L'homme à la guitare	16
III. — Une vieille image	38
IV. — L'instruction	53
V. — Le Reposoir	74

LIVRE II

MANUSCRIT DE JEAN RAMBERT

ÉCRIT A LA CHARTREUSE DU REPOSOIR

(juillet-août-septembre 1876)

I. — Premier cahier	97
II. — Deuxième cahier	134
III. — Troisième cahier	175
IV. — Quatrième cahier	207
V. — Cinquième cahier	251

LIVRE III

LE COUPABLE

I. — L'ancien prieur de la chartreuse	271
II. — La mère de Chantal	281
III. — Mme de Laury	296
ÉPILOGUE	316

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{le},

à Paris, le 15 mai 1924.





